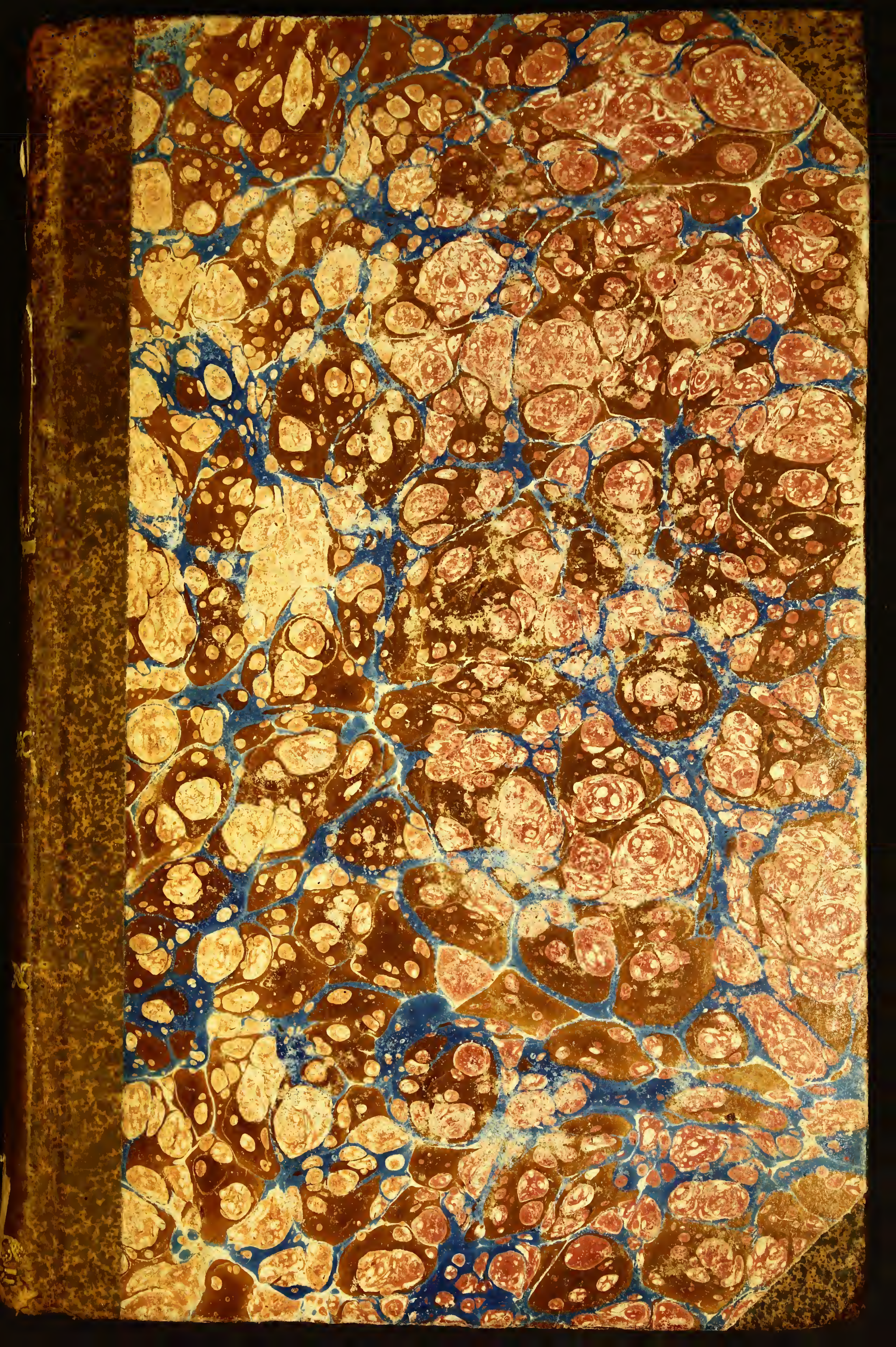
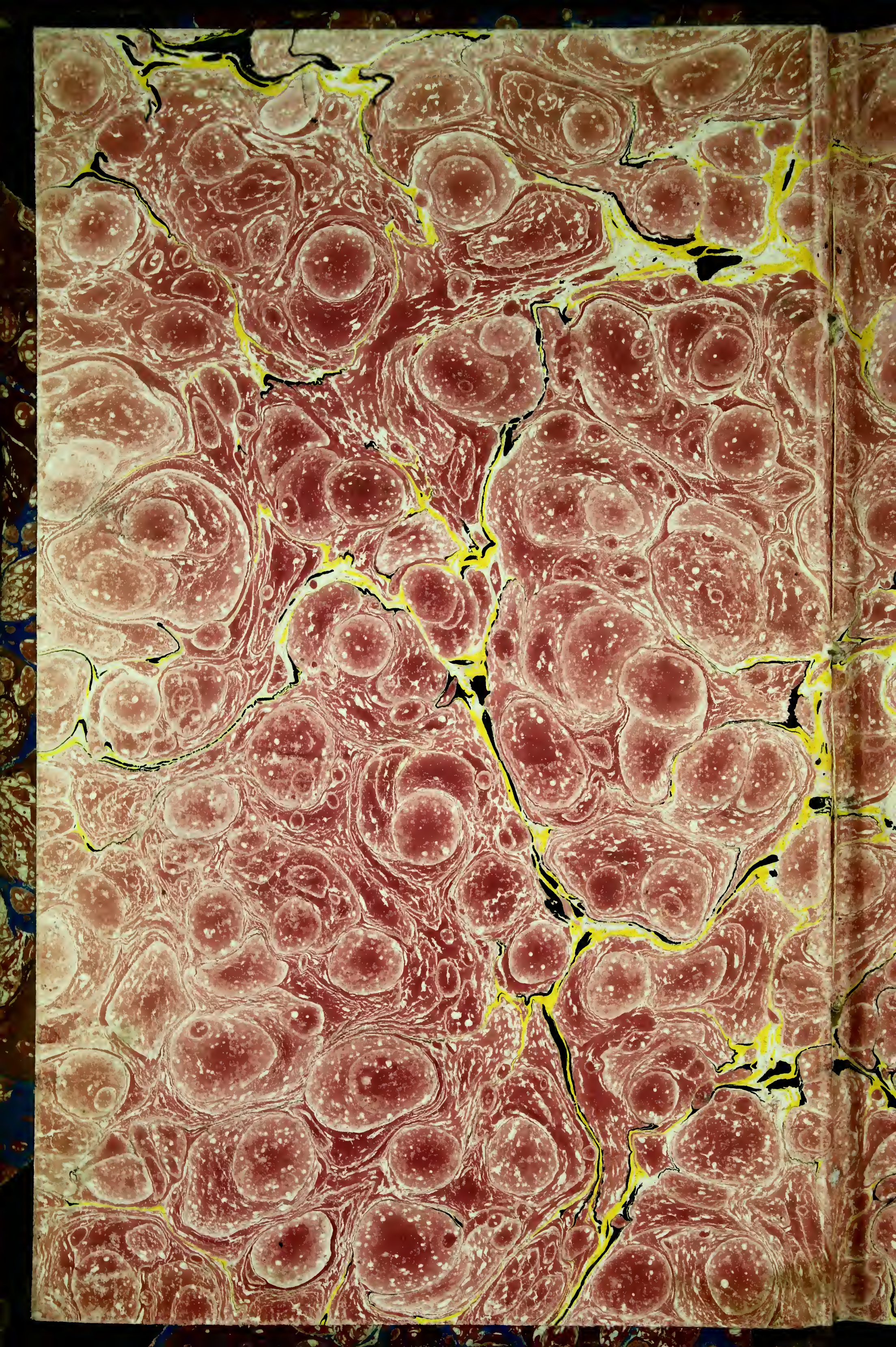
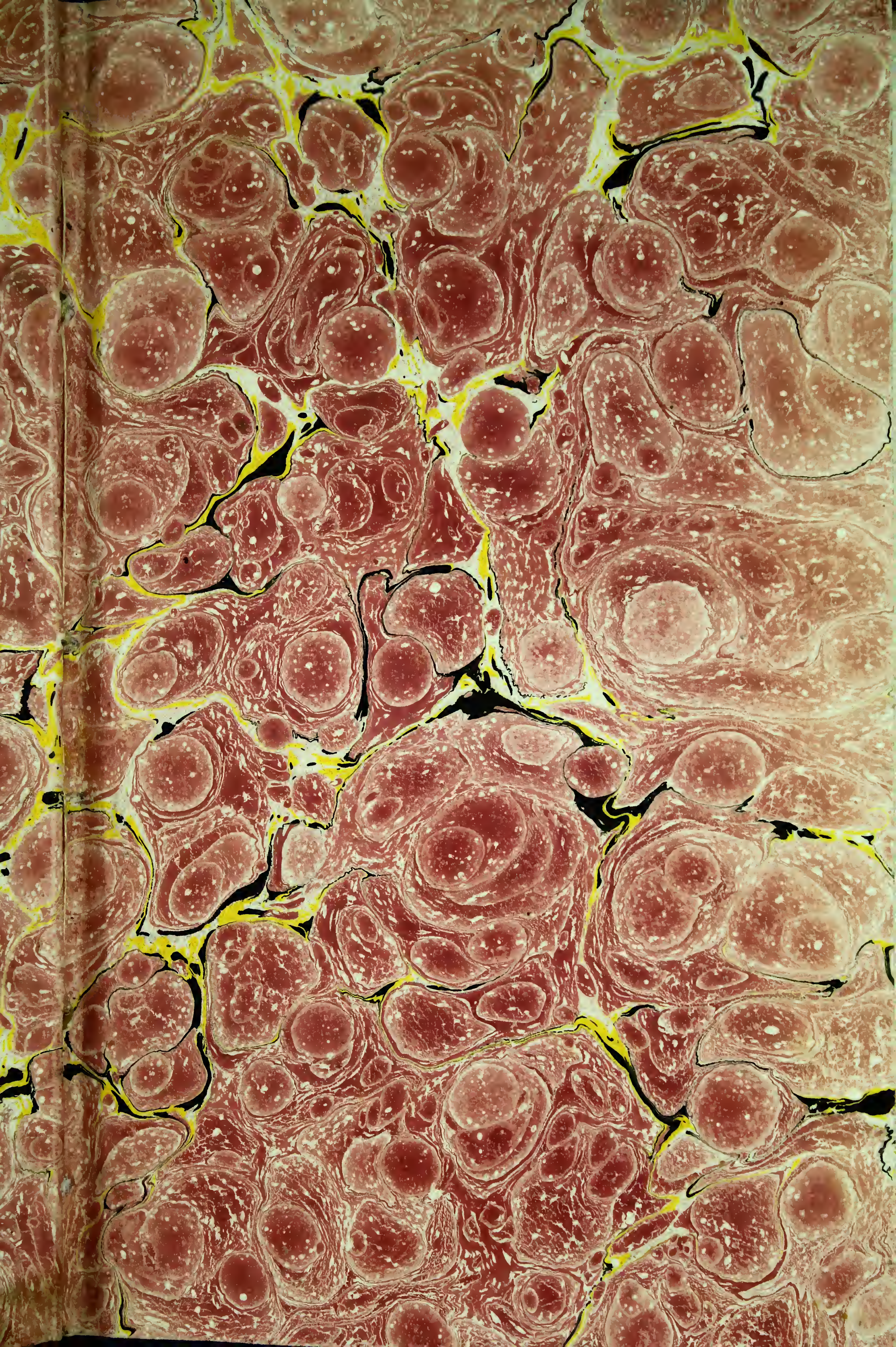






Contient cette tome

1°. La Folle journée ou le mariage de Figaro.

2. Manuel des droits civils et commerciaux des Français en Espagne.

LA FOLLE JOURNÉE, OU LE MARIAGE DE FIGARO,

COMEDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

PAR M. DE BEAUMARCHAIS

Représentée pour la premiere fois à Paris, par les Comédiens Français ordinaires du Roi, le 27 Avril 1784.

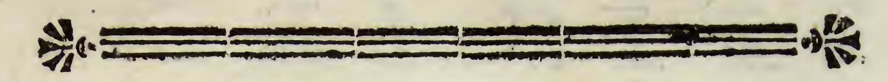
En faveur du badinage,
Faites grace à la raison. *Vaud. de la Piece.*



A LYON,

D'après la Copie envoyée par l'Auteu

M. DCC. LXXXV.



AVIS DE L'ÉDITEUR.

PAR un abus punissable, on a envoyé à Amsterdam un prétendu manuscrit de cette Piece, tiré de mémoire & défiguré, pleine de lacunes, de contre-sens & d'absurdités. On l'a imprimé & vendu en y mettant le nom de M. *de Beaumarchais*. Des Comédiens de Province se sont permis de donner & représenter cette production comme l'ouvrage de l'Auteur. Il n'a manqué à tous ces gens de bien que d'être loués dans quelques Feuilles périodiques.

PRÉFACE.

EN écrivant cette Préface, mon but n'eſt pas de rechercher oiſeuſement ſi j'ai mis au Théâtre une Piece bonne ou mauvaiſe; il n'eſt plus temps pour moi : mais d'examiner ſcrupuleuſement, & je le dois toujours, ſi j'ai fait une œuvre blâmable.

Perſonne n'étant tenu de faire une comédie qui reſſemble aux autres; ſi je me ſuis écarté d'un chemin trop battu, pour des raiſons qui m'ont paru ſolides; ira-t-on me juger, comme l'ont fait MM. tels, ſur des regles qui ne ſont pas les miennes? imprimer puérilement que je reporte l'art à ſon enfance, parce que j'entreprens de frayer un nouveau ſentier à cet art dont la loi premiere, & peut-être la ſeule, eſt d'amuſer en inſtruiſant? Mais ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit.

Il y a ſouvent très-loin du mal que l'on dit d'un ouvrage à celui qu'on en penſe. Le trait qui nous pourſuit le mot qui importune reſte enſeveli dans le cœur, pendant que la bouche ſe venge en blâmant preſque tout le reſte. De ſorte qu'on peut regarder comme un point établi au Théâtre, qu'en fait de reproche à l'Auteur, ce qui nous affecte le plus eſt ce dont on parle le moins.

Il eſt peut-être utile de dévoiler aux yeux de tous, ce double aſpect des comédies, & j'aurai fait encor un bon uſage de la mienne, ſi je parviens en la ſcrutant, à fixer l'opinion publique ſur ce qu'on doit entendre par ces mots : Qu'eſt-ce que LA DÉCENCE THÉATRALE?

A force de nous montrer délicats, fins connaiſſeurs, & d'affecter, comme j'ai dit autre part, l'hypocriſie de la décence auprès du relâchement des mœurs, nous devenons des êtres nuls, incapables de s'amuſer & de juger de ce qui leur convient : faut-il le dire? des bégueules raſſaſiées qui ne ſavent plus ce qu'elles veulent, ni ce qu'elles doivent aimer ou rejeter. Déja ces mots ſi rabattus, *bon ton, bonne compagnie*, toujours ajuſtés au niveau de

chaque insipide cotterie, & dont la latitude est si grande qu'on ne sait où ils commencent & finissent, ont détruit la franche & vraie gaité qui distinguait de tout autre, le comique de notre nation.

Ajoutez-y le pédantesque abus de ces autres grands mots *décence* & *bonnes mœurs*, qui donnent un air si important, si supérieur, que nos jugeurs de comédies seraient désolés de n'avoir pas à les prononcer sur toutes les pieces de Théâtre, & vous connaîtrez à peu-près ce qui garote le génie, intimide tous les Auteurs, & porte un coup mortel à la vigueur de l'intrigue, sans laquelle il n'y a pourtant que du bel esprit à la glace, & des comédies de quatre jours.

Enfin, pour dernier mal, tous les états de la société sont parvenus à se soustraire à la censure dramatique: on ne pourrait mettre au Théâtre *les Plaideurs* de *Racine*, sans entendre aujourd'hui les *Dandins* & les *Brid'oisons*, même des gens plus éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs, ni respect pour les Magistrats.

On ne ferait point le *Turcaret*, sans avoir à l'instant sur les bras, Fermes, Sous-Fermes, Traites & Gabelles, Droits-réunis, Tailles, Taillons, le Trop-plein, le Trop-bu, tous les Impositeurs royaux. Il est vrai qu'aujourd'hui *Turcaret* n'a plus de modeles. On l'offrirait sous d'autres traits, l'obstacle resterait le même.

On ne jouerait point *les Fâcheux*, *les Marquis*, *les Emprunteurs* de *Moliere*, sans révolter à la fois la haute, la moyenne, la moderne & l'antique Noblesse. Ses *Femmes savantes* irriteraient nos féminins bureaux d'esprit; mais quel calculateur peut évaluer la force & la longueur du levier qu'il faudrait, de nos jours, pour élever jusqu'au Théâtre l'œuvre sublime du *Tartuffe*? Aussi l'Auteur qui se compromet avec le Public *pour l'amuser, ou pour l'instruire*, au lieu d'intriguer à son choix son ouvrage, est-il obligé de tourniller dans des incidens impossibles, de persifler au lieu de rire, & de prendre ses modeles hors de la société, crainte de se trouver mille ennemis, dont il ne connaissait aucun en composant son triste Drame.

J'ai donc réfléchi que si quelque homme courageux ne secouaitpas toute cette poussiere, bientôt l'ennui des Pieces

françaiſes porterait la nation au frivole opéra-comique, & plus loin encor, aux Boulevards, à ce ramas infect de tréteaux élevés à notre honte, où la décente liberté bannie du Théâtre français, ſe change en une licence effrénée; où la jeuneſſe va ſe nourrir des groſſieres inepties, & perdre, avec ſes mœurs, le goût de la décence & des chefs-d'œuvre de nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme, & ſi je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'eſt-elle manifeſtée dans tous.

J'ai penſé, je penſe encor, qu'on n'obtient ni grand pathétique, ni profonde moralité, ni bon & vrai comique au Théâtre, ſans des ſituations fortes, & qui naiſſent toujours d'une diſconvenance ſociale, dans le ſujet qu'on veut traiter. L'Auteur tragique, hardi dans ſes moyens, oſe admettre le crime atroce; les conſpirations, l'uſurpation du trône, le meurtre, l'empoiſonnement, l'inceſte dans *Œdipe* & *Phedre*; le fratricide dans *Vendôme*; le parricide dans *Mahomet*; le régicide dans *Machbet*, &c. &c. La comédie, moins audacieuſe, n'excede pas les diſconvenances, parce que ſes tableaux ſont tirés de nos mœurs, ſes ſujets, de la ſociété. Mais comment frapper ſur l'avarice, à moins de mettre en ſcene un mépriſable avare? démaſquer l'hypocriſie, ſans montrer, comme *Orgon* dans le *Tartuffe*, un abominable hypocrite, *épouſant ſa fille & convoitant ſa femme*? un homme à bonnes fortunes, ſans le faire parcourir un cercle entier de femmes galantes; un joueur effréné, ſans l'envelopper de fripons, s'il ne l'eſt pas déja lui-même?

Tous ces gens-là ſont loin d'être vertueux; l'Auteur ne les donne pas pour tels: il n'eſt le patron d'aucun d'eux; il eſt le peintre de leurs vices. Et parce que le lion eſt féroce, le loup vorace & glouton, le renard ruſé, cauteleux, la fable eſt-elle ſans moralité? quand l'Auteur la dirige contre un ſot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans la gueule du renard, ſa moralité eſt remplie: s'il la tournait contre le bas flatteur, il finirait ſon apologue ainſi: *le renard s'en ſaiſit, le dévore; mais le fromage était empoiſonné.* La fable eſt une comédie légere, & toute comédie n'eſt qu'un long apologue: leur différence eſt, que dans la

fable les animaux ont de l'esprit ; & que dans notre comédie les hommes sont souvent des bêtes , & qui pis est , des bêtes méchantes.

Ainsi , lorsque *Moliere* , qui fut si tourmenté par les sots , donne à l'*Avare* un fils prodigue & vicieux qui lui vole sa cassette , & l'injurie en face ; est-ce des vertus ou des vices qu'il tire sa moralité ? Que lui importent ces fantômes ? c'est vous qu'il entend corriger. Il est vrai que les afficheurs & balayeurs littéraires de son tems , ne manquerent pas d'apprendre au bon Public combien tout cela était horrible ! Il est aussi prouvé que des envieux très-importans , ou des importans très-envieux se déchaînerent contre lui. Voyez le severe *Boileau* dans son épître au grand *Racine* , venger son ami qui n'est plus rappellant ainsi les faits ·

L'Ignorance & l'Erreur à ses naissantes Pieces.
En habits de Marquis, en robes de Comtesses,
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau ;
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur voulait la scene plus exacte ;
Le Vicomte indigné , sortait au second acte ;
L'un , défenseur zélé des dévots mis en jeu ,
Pour prix de ses bons mots , le condamnait au feu ;
L'autre , *fougueux Marquis* , lui déclarant la guerre ,
Voulait venger la Cour immolée au Parterre.

On voit même dans un placet de *Moliere* à *Louis XIV* qui fut si grand en protégeant les Arts , & sans le goût éclairé duquel notre Théâtre n'aurait pas un seul chef-d'œuvre de *Moliere* ; on voit ce philosophe Auteur se plaindre amerement au Roi , que pour avoir démasqué les hypocrites , ils imprimaient par-tout qu'il était *un libertin , un impie , un athée , un démon vêtu de chair , habillé en homme* ; & cela s'imprimait avec APPROBATION ET PRIVILEGE de ce Roi qui le protégeait : rien là-dessus n'est empiré.

Mais, parce que les personnages d'une Piece s'y montrent sous des mœurs vicieuses , faut-il les bannir de la Scene ? Que poursuivrait-on au Théâtre ? les travers & les ridicules ? cela vaut bien la peine d'écrire ! ils sont

chez nous comme les modes ; on ne s'en corrige point, on en change,

Les vices, les abus, voilà ce qui ne change point, mais se déguise en mille formes sous le masque des mœurs dominantes : leur arracher ce masque & les montrer à découvert, telle est la noble tâche de l'homme qui se voue au Théâtre. Soit qu'il moralise en riant, soit qu'il pleure en moralisant : Héraclite ou Démocrite, il n'a pas un autre devoir ; malheur à lui, s'il s'en écarte. On ne peut corriger les hommes qu'en les faisant voir tels qu'ils sont. La comédie utile & véridique, n'est point un éloge menteur, un vain discours d'Académie.

Mais gardons nous bien de confondre cette critique générale, un des plus nobles buts de l'art, avec la satyre odieuse & personnelle : l'avantage de la premiere est de corriger sans blesser. Faites prononcer au Théâtre par l'homme juste, aigri de l'horrible abus des bienfaits, *tous les hommes sont des ingrats*: quoique chacun soit bien près de penser comme lui ; personne ne s'offensera. Ne pouvant y avoir un ingrat, sans qu'il existe un bienfaiteur ; ce reproche même établit une balance égale entre les bons & mauvais cœurs ; on le sent, & cela console. Que si l'humoriste répond *qu'un bienfaiteur fait cent ingrats* ; on répliquera justement, qu'*il n'y a peut-être pas un ingrat qui n'ait été plusieurs fois bienfaiteur* : cela console encor. Et c'est ainsi qu'en généralisant, la critique la plus amere porte du fruit, sans nous blesser ; quand la satyre personnelle, aussi stérile que funeste, blesse toujours & ne produit jamais. Je hais par-tout cette derniere, & je la crois un si punissable abus, que j'ai plusieurs fois d'office invoqué la vigilance du Magistrat pour empêcher que le Théâtre ne devînt une arene de gladiateurs, où le Puissant se crût en droit de faire exercer ses vengeances par les plumes vénales, & malheureusement trop communes, qui mettent leur bassesse à l'enchere.

N'ont-ils donc pas assez, ces Grands, des mille & un feuillistes, feseurs de Bulletins, Afficheurs, pour y tirer le plus mauvais, en choisir un bien lâche, & dénigrer qui les offusque ? on tolere un si léger mal, parce qu'il

eſt ſans conſéquence, & que la vermine éphémere démange un inſtant & périt; mais le Théâtre eſt un géant qui bleſſe à mort tout ce qu'il frappe. On doit réſerver ſes grands coups pour les abus & pour les maux publics.

Ce n'eſt donc ni le vice ni les incidens qu'il amene, qui font l'indécence théatrale; mais le défaut de leçons & de moralité. Si l'Auteur, ou faible ou timide, n'oſe en tirer de ſon ſujet, voilà ce qui rend ſa Piece équivoque ou vicieuſe.

Lorſque je mis *Eugénie* au Théâtre (& il faut bien que je me cite, puiſque c'eſt toujours moi qu'on attaque) lorſque je mis *Eugénie* au Théâtre, tous nos Jurés-Crieurs à la décence, jetaient de flammes dans les foyers ſur ce que j'avais oſé montrer un Seigneur libertin, habillant ſes Valets en Prêtres, & feignant d'épouſer une jeune perſonne qui paraît enceinte au Théâtre, ſans avoir été mariée.

Malgré leur cris, la Piece a été jugée, ſinon le meilleur, au moins le plus moral des Drames, conſtamment jouée ſur tous les Théâtres, & traduite dans toutes les langues. Les bons eſprits ont vu que la moralité, que l'intérêt y naiſſaient entiérement de l'abus qu'un homme puiſſant & vicieux fait de ſon nom, de ſon crédit, pour tourmenter une faible fille, ſans appui, trompée, vertueuſe, & délaiſſée. Ainſi tout ce que l'ouvrage a 'utile & de bon, naît du courage qu'eut l'Auteur d'oſer porter la diſconvenance ſociale au plus haut point de liberté.

Depuis, j'ai fait *les Deux Amis*, Piece dans laquelle un pere avoue à ſa prétendue niece qu'elle eſt ſa fille illégitime : ce Drame eſt auſſi très-moral; parce qu'à travers les ſacrifices de la plus parfaite amitié, l'Auteur s'attache à y montrer les devoirs qu'impoſe la nature ſur les fruits d'un ancien amour, que la rigoureuſe dureté des convenances ſociales, ou plutôt leur abus, laiſſe trop ſouvent ſans appui.

Entr'autres critiques de la Piece, jentendis dans une loge, auprès de celle que j'occupais, un jeune *Important* de la Cour, qui diſait gaiment à des Dames : « l'Auteur, » ſans doute, eſt un garçon Fripier, qui ne voit rien de » plus élevé que des commis des fermes, & des Mar-

» chands d'étoffes; & c'est au fond d'un magasin qu'il va » chercher les nobles amis, qu'il traduit à la Scene fran» çaise » ! Hélas! Monsieur, lui dis-je en m'avançant, il a fallu du moins les prendre où il n'est pas impossible de les supposer. Vous ririez bien plus de l'Auteur, s'il eût tiré deux vrais amis de l'Œil de bœuf, ou des Carrosses ? Il faut un peu de vraisemblance, même dans les actes vertueux.

Me livrant à mon gai caractere, j'ai depuis tenté, dans *le Barbier de Séville*, de ramener au Théâtre l'ancienne & franche gaité, en l'alliant avec le ton léger de notre plaisanterie actuelle; mais comme cela même était une espece de nouveauté, la Piece fut vivement poursuivie. Il semblait que j'eusse ébranlé l'Etat; l'excès des précautions qu'on prit & des cris qu'on fit contre moi, décelait sur-tout la frayeur que certains vicieux de ce tems avaient de s'y voir démasqués. La Piece fut censurée quatre fois, cartonnée trois fois sur l'affiche, à l'instant d'être jouée, dénoncée même au Parlement d'alors; & moi, frappé de ce tumulte, je persistais à demander que le Public restât le juge de ce que j'avais destiné à l'amusement du Public.

Je l'obtins au bout de trois ans. Après les clameurs, les éloges; & chacun me disait tout bas : faites-nous donc des Pieces de ce genre, puisqu'il n'y a plus que vous qui osiez rire en face.

Un Auteur désolé par la cabale & les criards, mais qui voit sa Piece marcher, reprend courage, & c'est ce que j'ai fait. Feu M. le Prince de *Conti*, de patriotique mémoire (car en frappant l'air de son nom, l'on sent vibrer le vieux mot Patrie) feu M. le Prince de *Conti*, donc, me porta le défi public de mettre au Théâtre ma Préface du *Barbier*, plus gaie, disait-il, que la Piece, & d'y montrer la famille de *Figaro*, que j'indiquais dans cette Préface. Monseigneur, lui répondis-je, si je mettais une seconde fois ce caractere sur la Scene, comme je le montrerais plus âgé, qu'il en saurait quelque peu davantage, ce serait bien un autre bruit, & qui sait s'il verrait le jour ! Cependant, par respect, j'acceptai le défi; je composai cette *Folle Journée*, qui cause aujourd'hui la

rumeur. Il daigna la voir le premier. C'était un homme d'un grand caractere, un Prince auguste, un esprit noble & fier : le dirai-je il en fut content.

Mais quel piège, hélas ! j'ai tendu au jugement de nos Critiques en appellant ma Comédie du vain nom de *Folle Journée* ! mon objet était bien de lui ôter quelqu'importance ; mais je ne savais pas encor à quel point un changement d'annonce, peut égarer tous les esprits. En lui laissant son véritable titre, on eût lû *l'Epoux suborneur*. C'était pour eux une autre piste ; on me courait différemment. Mais ce nom de *Folle Journée*, les a mis à cent lieues de moi : ils n'ont plus rien vu dans l'ouvrage, que ce qui n'y sera jamais ; & cette remarque un peu sévere sur la facilité de prendre le change, a plus d'étendue qu'on ne croit. Au lieu du nom de *George Dandin*, si *Moliere* eut appellé son Drame la *Sotise des alliances*, il eût pòrté bien plus de fruit ; si *Regnard*, eut nommé son *Légataire*, *la Punition du célibat*, la Piece nous eût fait frémir. Ce à quoi il ne songea pas ; je l'ai fait avec réflexion. Mais, qu'on ferait un beau chapitre sur tous les jugemens des hommes, & la morale du Théâtre, & qu'on pourrait intituler ; *de l'influence de l'Affiche* !

Quoi qu'il en soit, *la Folle Journée* resta cinq ans au porte-feuille ; les Comédiens ont su que je l'avais, ils me l'ont enfin arrachée. S'ils ont bien ou mal fait pour eux, c'est ce qu'on a pu voir depuis. Soit que la difficulté de la rendre excitât leur émulation ; soit qu'ils sentissent avec le Public, que pour lui plaire en comédie, il fallait de nouveaux efforts ; jamais Piece aussi difficile n'a été jouée avec autant d'ensemble ; & si l'Auteur (comme on le dit) est resté au dessous de lui-même ; il n'y a pas un seul Auteur, dont cet Ouvrage n'ait établi, augmenté ou confirmé la réputation. Mais revenons à sa lecture, à l'adoption des Comédiens.

Sur l'éloge outré qu'ils en firent, toutes les Sociétés voulurent le connaître, & dès-lors il fallut me faire des querelles de toute espece, ou céder aux instances universelles. Dès-lors aussi les grands ennemis de l'Auteur ne manquerent pas de répandre à la Cour qu'il blaissait dans cet ouvrage, d'ailleurs *un tissu de bétises*, la Reli-

gion, le Gouvernement, tous les états de la Société les bonnes mœurs, & qu'enfin la vertu y était opprimée, & le vice triomphant, *comme de raiſon*, ajoutait-on. Si les graves Meſſieurs qui l'ont tant répété, me font l'honneur de lire cette Préface, ils y verront au moins que j'ai cité bien juſte; & la bourgeoiſe intégrité que je mets à mes citations, n'en ſera que mieux reſſortir la noble infidélité des leurs.

Ainſi dans *le Barbier de Séville* je n'avais qu'ébranlé l'Etat; dans ce nouvel eſſai, plus infâme & plus ſéditieux, je le renverſais de fond en comble. Il n'y avait plus rien de ſacré ſi l'on permettait cet ouvrage. On abuſait l'autorité par les plus inſidieux rapports; on cabalait auprès des Corps puiſſans; on alarmait les Dames timorées; on me feſait des ennemis ſur le prie-Dieu des oratoires: & moi, ſelon les hommes & les lieux, je repouſſais la baſſe intrigue par mon exceſſive patience, par la roideur de mon reſpect, l'obſtination de ma docilité, par la raiſon, quand on voulait l'entendre.

Ce combat a duré quatre ans. Ajoutez-les aux cinq du porte-feuille; que reſte-t-il des alluſions qu'on s'efforce à voir dans l'ouvrage? Hélas! quand il fut compoſé, tout ce qui fleurit aujourd'hui, n'avait pas même encore germé. C'était tout un autre Univers.

Pendant ces quatre ans de débat je ne demandais qu'un Cenſeur; on m'en accorda cinq ou ſix. Que virent-ils dans l'ouvrage, objet d'un tel déchaînement? la plus badine des intrigues. Un grand ſeigneur eſpagnol, amoureux d'une jeune fille qu'il veut ſéduire, & les efforts que cette fiancée, celui qu'elle doit épouſer, & la femme du Seigneur, réuniſſent pour faire échouer dans ſon deſſein un maître abſolu, que ſon rang, ſa fortune & ſa prodigalité rendent tout puiſſant pour l'accomplir. Voilà, tout, rien de plus. La piece eſt ſous vos yeux.

D'où naiſſent donc ces cris perçans? De ce qu'au-lieu de pourſuivre un ſeul caractere vicieux, comme le Joueur, l'Ambitieux, l'Avare, ou l'Hypocrite, ce qui ne lui eût mis ſur les bras qu'une ſeule claſſe d'ennemis; l'Auteur a profité d'une compoſition légere, ou plutôt a formé ſon plan de façon à y faire entrer la critique d'une

foule d'abus qui désolent la Société. Mais comme ce n'est pas là ce qui gâte un ouvrage aux yeux du Censeur éclairé ; tous, en l'approuvant, l'ont réclamé pour le Théâtre. Il a donc fallu l'y souffrir : alors les Grands du monde ont vu jouer avec scandale.

> Cette Piece où l'on peint un insolent valet
> Disputant sans pudeur son épouse à son maître.
>
> *M. Gudin.*

Oh ! que j'ai de regret de n'avoir pas fait de ce sujet moral, une Tragédie bien sanguinaire ! Mettant un poignard à la main de l'époux outragé, que je n'aurais pas nommé *Figaro ;* dans sa jalouse fureur je lui aurais fait noblement poignarder le Puissant vicieux ; & comme il aurait vengé son honneur dans des vers quarrés, bien ronflans, & que mon jaloux, tout au moins Général d'armée, aurait eu pour rival quelque tyran bien horrible & régnant au plus mal sur un peuple désolé ; tout cela très-loin de nos mœurs, n'aurait je crois blessé personne ; on eût crié *bravo* ; *ouvrage bien moral.* Nous étions sauvés, moi & mon *Figaro* sauvage.

Mais ne voulant qu'amuser nos Français & non faire ruisseler les larmes de leurs épouses ; de mon coupable Amant j'ai fait un jeune Seigneur de ce tems-là, prodigue, assez galant, même un peu libertin, à-peu-près comme les autres Seigneurs de ce tems-là. Mais qu'oserait-on dire au Théâtre d'un Seigneur, sans les offenser tous, sinon de lui reprocher son trop de galanterie ! N'est-ce pas là le défaut le moins contesté par eux-mêmes ? J'en vois beaucoup, d'ici, rougir modestement (& c'est un noble effort) en convenant que j'ai raison.

Voulant donc faire le mien coupable, j'ai eu le respect généreux de ne lui prêter aucun des vices du peuple. Direz-vous que je ne le pouvais pas, que c'eût été blesser toutes les vraisemblances ? Concluez donc en faveur de ma Piece, puisqu'enfin je ne l'ai pas fait.

Le défaut même dont je l'accuse n'aurait produit aucun mouvement comique, si je ne lui avais gaîment opposé l'homme, le plus dégourdi de sa nation, *le*

véritable *Figaro*, qui tout en défendant *Suzanne*, sa propriété, se moque des projets de son maître, & s'indigne très-plaisamment qu'il ose joûter de ruse avec lui, maître passé dans ce genre d'escrime.

Ainsi, d'une lutte assez vive entre l'abus de la puissance, l'oubli des principes, la prodigalité, l'occasion, tout ce que la séduction a de plus entraînant; & le feu, l'esprit, les ressources que l'infériorité piquée au jeu, peut opposer à cette attaque; il naît dans ma Pièce un jeu plaisant d'intrigue, où l'*époux suborneur*, contrarié, lassé, harrassé, toujours arrêté dans ses vues; est obligé trois fois dans cette journée de tomber aux pieds de sa femme, qui bonne, indulgente, & sensible finit par lui pardonner : c'est ce qu'elles font toujours. Qu'a donc cette moralité de blâmable, Messieurs?

La trouvez-vous un peu badine pour le ton grave que je prens? accueillez-en une plus sévère qui blesse vos yeux dans l'ouvrage, quoique vous ne l'y cherchiez pas : c'est qu'un Seigneur assez vicieux pour vouloir prostituer à ses caprices tout ce qui lui est subordonné, pour se jouer dans ses domaines, de la pudicité de toutes ses jeunes vassales, doit finir comme celui-ci, par être la risée de ses valets. Et c'est ce que l'Auteur a très-fortement prononcé, lorsqu'en fureur au cinquième Acte, *Almaviva*, croyant confondre une femme infidèle, montre à son jardinier un cabinet, en lui criant : *Entres-y toi, Antonio, conduis devant son juge, l'infâme qui m'a déshonoré*; & que celui-ci lui répond : *Il y a, parguenne une bonne Providence! Vous en avez tant fait dans le pays, qu'il faut bien aussi qu'a votre tour! ....*

Cette profonde moralité se fait sentir dans tout l'ouvrage; & s'il convenait à l'Auteur de démontrer aux adversaires qu'à travers sa forte leçon il a porté la considération pour la dignité du coupable, plus loin qu'on ne devait l'attendre de la fermeté de son pinceau; je leur ferais remarquer que, croisé dans tous ses projets, le Comte *Almaviva* se voit toujours humilié, sans être jamais avili.

En effet, si la Comtesse usait de ruse pour aveugler sa jalousie dans le dessein de le trahir, devenue coupable

elle-même, elle ne pourrait mettre à ſes pieds ſon époux, ſans le dégrader à nos yeux. La vicieuſe intention de l'épouſe, briſant un lien reſpecté; l'on reprocherait juſtement à l'Auteur d'avoir tracé des mœurs blâmables: car nos jugemens ſur les mœurs ſe rapportent toujours aux femmes; on n'eſtime pas aſſez les hommes pour tant exiger d'eux ſur ce point délicat. Mais, loin qu'elle ait ce vil projet, ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage, eſt que nul ne veut faire une tromperie au Compte, mais ſeulement l'empêcher d'en faire à tout le monde. C'eſt la pureté des motifs qui ſauve ici les moyens, du reproche; & de cela ſeul, que la Comteſſe ne veut que ramener ſon mari; toutes les confuſions qu'il éprouve ſont certainement très-morales; aucune n'eſt aviliſſante.

Pour que cette vérité vous frappe davantage, l'Auteur oppoſe à ce mari peu délicat? la plus vertueuſe des femmes par goût & par principes

Abandonnée d'un époux trop aimé; quand l'expoſe-t-on à vos régards? dans le moment critique où ſa bienveillance pour un aimable enfant, ſon filleul, peut devenir un goût dangereux, ſi elle permet au reſſentiment qui l'apuie, de prendre trop d'empire ſur elle. C'eſt pour faire mieux ſortir l'amour vrai du devoir, que l'Auteur la met un moment aux priſes avec un goût naiſſant qui le combat. Oh! combien on s'eſt étayé de ce léger mouvement dramatique, pour nous accuſer d'indécence! On accorde à la tragédie, que toutes les Reines, les Princeſſes aient des paſſions bien allumées qu'elles combattent plus ou moins; & l'on ne ſouffre pas que, dans la comédie, une femme ordinaire puiſſe lutter contre la moindre faibleſſe? O grande *influence de l'Affiche*! jugement ſûr & conſéquent! avec la différence du genre, on blâme ici, ce qu'on approuvait là. Et cependant en ces deux cas c'eſt toujours le même principe; point de vertu ſans ſacrifice.

J'oſe en appeller à vous, jeunes infortunées, que votre malheur attache à des *Almaviva*! Diſtingueriez-vous toujours votre vertu de vos chagrins, ſi quelqu'intérêt importun tendant trop à les diſſiper, ne vous avertiſſait enfin qu'il eſt tems de combattre pour elle? Le chagrin

de perdre un mari, n'eſt pas ici ce qui nous touche; un regret auſſi perſonnel eſt trop trop loin d'être une vertu! Ce qui nous plaît dans la Comteſſe, c'eſt de la voir lutter franchement contre un goût naiſſant quelle blâme, & des reſſentimens légitimes. Les efforts quelle fait alors pour ramener ſon infidele époux, mettant dans le plus heureux jour les deux ſacrifices pénibles de ſon goût & de ſa colere on n'a nul beſoin d'y penſer pour applaudir à ſon triomphe; elle eſt un modèle de vertu; l'exemple de ſon ſexe & l'amour du nôtre.

Si cette métaphyſique de l'honnêté des Scènes; ſi ce principe avoué, de toute décence théatrale, n'a point frappé nos juges à la repréſentation; c'eſt vainement que j'en étendrais ici le développement, les conſéquences; un tribunal d'iniquité n'écoute point les défenſes de l'accuſé qu'il eſt chargé de perdre; & ma Comteſſe n'eſt point traduite au Parlement de la nation: c'eſt une Comiſſion qui la juge.

On a vu la légere eſquiſſe de ſon aimable caractere, dans la charmante Piece d'*Heureuſement*. Le goût naiſſant que la jeune femme éprouve pour ſon petit couſin l'Officier, n'y parut blâmable à perſonne, quoique la tournure des Scenes pût laiſſer à penſer que la ſoirée eût fini d'autre maniere, ſi l'époux ne fût pas rentré, comme dit l'Auteur, *heureuſement*. Heureuſement auſſi l'on n'avait pas le projet de calomnier cet Auteur: chacun ſe livra de bonne-foi à ce doux intérêt qu'inſpire une jeune femme honnête & ſenſible, qui réprime ſes premiers goûts, & notez que dans cette Piece, l'époux ne parait qu'un peu ſot, dans la mienne, il eſt infidèle; ma Comteſſe a plus de mérite.

Auſſi, dans l'ouvrage que je défens, le plus véritable intérêt ſe porte-t-il ſur la Comteſſe! Le reſte eſt dans le même eſprit.

Pourquoi *Suzanne* la camariſte, ſpirituelle, adroite & rieuſe, a-t-elle auſſi le droit de nous intéreſſer? C'eſt qu'attaquée par un ſéducteur puiſſant, avec plus d'avantage qu'il n'en faudrait pour vaincre une fille de ſon état, elle n'héſite pas à confier les intentions du Comte, aux deux perſonnes les plus intéreſſées à bien ſurveiller ſa conduite; ſa maîtreſſe & ſon fiancé. C'eſt que, dans tout ſon rôle, preſque le plus long de la Piece, il n'y a pas une phraſe,

un mot, qui ne respire la sagesse & l'attachement à ses devoirs : la seule ruse qu'elle se permette, est en faveur de sa maîtresse, à qui son dévoûment est cher, & dont tous les vœux sont honnêtes.

Pourquoi, dans ses libertés sur son maitre, *Figaro* m'amuse-t-il, au lieu de m'indigner ? C'est que, l'opposé des valets, il n'est pas, & vous le savez, le malhonnête homme de la Pice : en le voyant forcé par son état, de repousser l'insulte avec adresse ! on lui pardonne tout, dès qu'on sait qu'il ne ruse avec son Seigneur, que pour garantir ce qu'il aime, & sauver sa propriété.

Donc, hors le Comte & ses agens, chacun fait dans la Piece à-peu-près ce qu'il doit. Si vous les croyez malhonnêtes, parce qu'ils disent du mal les uns des autres ; c'est une regle très-fautive. Voyez nos honnêtes gens du siecle ; on passe la vie à ne faire autre chose ! Il est même tellement reçu de déchirer sans pitié les absens, que moi, qui les défens toujours, j'entens murmurer très-souvent : quel diable d'homme, & qu'il est contrariant ! il dit du bien de tout le monde !

Est-ce mon Page, enfin, qui vous scandalise, & l'immoralité qu'on reproche au fond de l'ouvrage, seraitelle dans l'accessoire ? O censeurs délicats ! beaux esprits sans fatigue ! inquisiteurs pour la morale, qui condamnez en un clin-d'œil les réflexions de cinq années ; soyez justes une fois, sans tirer à conséquence. Un enfant de treize ans, aux premiers battemens du cœur ; cherchant tout, sans rien démêler ; idolâtre, ainsi qu'on l'est à cet âge heureux, d'un objet céleste pour lui, dont le hasard fit sa maraine, est-il un sujet de scandale ? Aimé de tout le monde au château ; vif, espiegle & brûlant, comme tous les enfans spirituels ; par son agitation extrême, il dérange dix fois, sans le vouloir, les coupables projets du Comte. Jeune adepte de la nature ! tout ce qu'il voit a droit de l'agiter : peut-être il n'est plus un enfant ; mais il n'est pas encor un homme : & c'est le moment que j'ai choisi, pour qu'il obtînt de l'intérêt, sans forcer personne à rougir. Ce qu'il éprouve innocemment, il l'inspire par-tout de même. Direz-vous qu'on l'aime d'amour? Censeurs ! ce n'est pas là le mot : vous êtes trop éclairés

pour

pour ignorer que l'amour, même le plus pur, a un motif intéressé: on ne l'aime donc pas encor; on sent qu'un jour on l'aimera. Et c'est ce que l'Auteur a mis avec gaîté dans la bouche de *Suzanne*, quand elle dit à cet enfant: *Oh! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien!....*

Pour lui imprimer plus fortement le caractere de l'enfance, nous le fesons exprès tutoyer par *Figaro*. Supposez-lui deux ans de plus, quel valet dans le château prendrait ces libertés? Voyez-le à la fin de son rôle; à peine a-t-il un habit d'Officier, qu'il porte la main à l'épée aux premières railleries du Comte, sur le quiproquo d'un soufflet. Il sera fier, notre étourdi! mais c'est un enfant, rien de plus. N'ai-je pas vu nos dames dans les loges aimer mon Page à la folie? Que lui voulaient-elles? hélas! rien: c'était de l'intérêt aussi; mais, comme celui de la Comtesse, un pur & naïf intérêt: un intérêt...... sans intérêt.

Mais est-ce la personne du Page ou la conscience du Seigneur qui fait le tourment du dernier, toutes les fois que l'Auteur les condamne à se recontrer dans la Piece? Fixez ce léger apperçu, il peut vous mettre sur sa voie; ou plutôt apprenez de lui, que cet enfant n'est amené que pour ajouter à la moralité de l'ouvrage, en vous montrant que l'homme le plus absolu chez lui, dès qu'il suit un projet coupable, peut-être mis au désespoir par l'être le moins important, par celui qui redoute le plus de se rencontrer sur sa route.

Quand mon Page aura dix-huit ans, avec le caractere vif & bouillant que je lui ai donné, je serai coupable à mon tour, si je le montre sur la Scène. Mais à treize ans qu'inspire-t-il? quelque chose de sensible & doux, qui n'est amitié ni amour, & qui tient un peu de tous deux

J'aurais de la peine à faire croire à l'innocence de ces impressions, si nous vivions dans un siecle moins chaste, dans un de ces siècles de calcul, où, voulant tout prématuré, comme les fruits de leurs serres chaudes, les Grands mariaient les enfans à douze ans! & fesaient plier la nature, la décence & le goût aux plus sordides convenances, en se hâtant sur-tout d'arracher de ces êtres non formés, des enfans encor moins formables, dont le bon-

heur n'occupait perſonne, & qui n'étaient que le prétexte d'un certain trafic d'avantages, qui n'avait nul rapport à eux mais uniquement à leur nom. Heureuſement nous en ſommes bien loin : & le caractère de mon Page, ſans conſéquence pour lui-même, en a une relative au Comte, que le Moraliſte apperçoit, mais qui n'a pas encore frappé le grand commun de nos jugeurs.

Ainſi, dans cet ouvrage, chaque rôle important a quelque but moral. Le ſeul qui ſemble y déroger, eſt le rôle de *Marceline.*

Coupable d'un ancien égarement, dont ſon *Figaro* fut le fruit, elle devrait, dit-on, ſe voir au moins punie par la confuſion de ſa faute, lorſqu'elle reconnait ſon fils. L'Auteur eût pu même en tirer une moralité plus profonde : dans les mœurs qu'il veut corriger, la faute d'une jeune fille ſéduite, eſt celle des hommes, & non la ſienne. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ?

Il l'a fait ; Cenſeurs raiſonnables ! étudiez la Scène ſuivante, qui feſait le nerf du troiſieme Acte, & que les Comédiens m'ont prié de retrancher, craignant qu'un morceau ſi ſévère n'obſcurcit la gaité de l'action.

Quand *Moliere* a bien humilié la Coquette, ou Coquine du *Miſanthrope*, par la lecture publique de ſes lettres à tous ſes amans, il la laiſſe avilie ſous les coups qu'il lui a portés ; il a raiſon ; qu'en ferait-il ? vicieuſe par goût & par choix ; veuve aguérie ; femme de Cour : ſans aucune excuſe d'erreur, & fléau d'un fort honnête homme ; il l'abandonne à nos mépris, & telle eſt ſa moralité. Quant à moi, ſaiſiſſant l'aveu naif de *Marceline* au moment de la reconnaiſſance, je montrais cette femme humiliée, & *Bartholo* qui la refuſe, & *Figaro* leur fils commun dirigeant l'attention publique ſur les vrais fauteurs du déſordre où l'on entraîne ſans pitié toutes les jeunes filles du peuple, douées d'une jolie figure.

Telle eſt la marche de la Scène.

BRID'OISON.

(Parlant de Figaro qui vient de reconnaitre ſa mère en Marceline.

C'eſt clair : i-il ne l'épouſera pas.

BARTHOLO

Ni moi non plus.

MARCELINE.

Ni vous! & votre fils ? Vous m'aviez juré...

BARTHOLO.

J'étais fou. Si pareils ſouvenirs engageaient, on ſerait tenu d'épouſer tout le monde.

BRID'OISON.

E-Et ſi l'on y regardait de ſi près, pe-erſonne n'épouſerait perſonne.

BARTHOLO.

Des fautes ſi connues! une jeuneſſe déplorable!

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, & plus qu'on ne croit! Je n'entens pas nier mes fautes; ce jour les a trop bien prouvées! mais qu'il eſt dur de les expier après trente an d'une vie modeſte! J'étais née, moi, pour être ſage, & je la ſuis devenue ſi-tôt qu'on m'a permis d'uſer de ma raiſon. Mais dans l'âge des illuſions, de l'inexpérience & des beſoins, où les ſéducteurs nous aſſiegent, pendant que la miſere nous poignarde; que peut oppoſer une enfant, à tant d'ennemis raſſemblés? Tel nous juge ici ſéverement, qui peut-être en ſa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO.

Les plus coupables ſont les moins généreux; c'eſt la regle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétriſſez par le mépris, les jouets de vos paſſions, vos victimes! c'eſt vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeuneſſe: vous, & vos Magiſtrats ſi vains du droit de nous juger, & qui nous laiſſent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de ſubſiſter. Eſt-il un ſeul état pour les malheureuſes filles? elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes; on y laiſſe former mille ouvrier de l'autre ſexe.

FIGARO.

Ils font broder juſqu'aux ſoldats!

MARCELINE, *exaltée.*

Dans les rangs, même plus élevés, les femmes n'ob-

tiennent de vous qu'une considération dérisoire. Leurées de respects apparens, dans une servitude réelle ; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes; ah ! sous tous les aspects, votre conduite avec nous, fait horreur ou pitié.

FIGARO.

Elle a raison.

LE COMTE, *à part.*

Que trop raison.

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu ! raison.

MARCELINE.

Mais que nous font mon fils, les refus d'un homme injuste ? ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas ; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même ; elle t'acceptera, j'en répons : vis entre une épouse, une mere tendres, qui te chériront à qui mieux mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils; gai, libre & bon pour tout le monde, il ne manquera rien à ta mere.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, & je me tiens à ton avis ! Qu'on est sot en effet ! il y a des mille mille ans que le monde roule, & dans cet océan de durée, où j'ai par hasard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irais me tourmenter pour savoir à qui je les dois ! tant pis pour qui s'en inquiete. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, & qui tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons.

J'ai bien regretté ce morceau, & maintenant que la Piece est connue, si les Comédiens avaient le courage de le restituer à ma priere, je pense que le Public leur en saurait beaucoup de gré. Ils n'auraient plus même à répondre, comme je fus forcé de le faire à certains censeurs du beau monde, qui me reprochaient à la lecture, de les intéresser pour une femme de mauvaises

mœurs. --- Non, Messieurs, je n'en parle pas pour excuser ses mœurs, mais pour vous faire rougir des vôtres sur le point le plus destructeur de toute honnêteté publique; *la corruption des jeunes personnes*; & j'avais raison de le dire que vous trouvez ma Piece trop gaie, parce qu'elle est souvent trop sévere. Il n'y a que façon de s'entendre.

--- Mais votre *Figaro* est un soleil tournant, qui brûle, en jaillissant, les manchettes de tout le monde. --- Tout le monde est exagéré. Qu'on me sache gré du moins s'il ne brûle pas aussi les doigts de ceux qui croient s'y reconnaître : au tems qui court on a beau jeu sur cette matiere au Théâtre. M'est-il permis de composer en Auteur qui sort du college, de toujours faire rire des enfans, sans jamais rien dire à des hommes? Et ne devez-vous pas me passer un peu de morale, en faveur de ma gaité; comme on passe aux Français un peu de folie, en faveur de leur raison.

Si je n'ai versé sur nos sotises qu'un peu de critique badine, ce n'est pas que je ne sache en former de plus séveres : quiconque a dit tout ce qu'il sait, dans son ouvrage, y a mis plus que moi dans le mien. Mais je garde une foule d'idées qui me pressent, pour un des sujets les plus moraux du Théâtre, aujourd'hui sur mon chantier : *la Mere coupable*; & si le dégoût dont on m'abreuve me permet jamais de l'achever; mon projet étant d'y faire verser des larmes à toutes les femmes sensibles, j'éleverai mon langage à la hauteur de mes situations; j'y prodiguerai les traits de la plus austere morale, & je tonnerai fortement sur les vices que j'ai trop ménagés. Apprêtez-vous donc bien, Messieurs, à me tourmenter de nouveau; ma poitrine a déja grondé; j'ai noirci beaucoup de papier au service de votre c ere.

Et vous honnêtes indifférens, qui jouissez de tout sans prendre parti sur rien : jeunes personnes modestes & timides, qui vous plaisez à ma *Folle Journée*, (& je n'entreprens sa défense que pour ustifier votre goût :) lorsque vous verrez dans le monde, un de ces hommes tranchans, critiquer vaguement la Piece, tout blâmer sans rien désigner, sur-tout la trouver indécente;

examinez bien cet homme-là ; ſachez ſon rang, ſon état, ſon caractere ; & vous connaîtrez ſur le champ le mot qui l'a bleſſé dans l'ouvrage.

On ſent bien que je ne parle pas de ces Ecumeurs littéraires, qui vendent leurs bulletins ou leurs affices à tant de liards le paragraphe. Ceux-là comme l'*Abbé Bazile*, peuvent calomnier ; *ils médiraient qu'on ne les croirait pas.*

Je parle moins encore de ces libelliſtes honteux qui n'ont trouvé d'autre moyen de ſatisfaire leur rage, l'aſſaſſinat étant trop dangereux, que de lancer du cintre de nos Salles, des vers infâmes contre l'Auteur, pendant que l'on jouait ſa Piece. Ils ſavent que je les connais : ſi j'avais eu deſſein de les nommer, ç'aurait été au miniſtere public ; leur ſupplice eſt de l'avoir craint, il ſuffit à mon reſſentiment. Mais on n'imaginera jamais juſqu'où ils ont oſé élever les ſoupçons du Public ſur une auſſi lâche épigramme ! ſemblables à ces vils charlátans du Pont-Neuf, qui, pour accréditer leurs drogues, farciſſent d'ordres, de cordons, le tableau qui ſert d'enſeigne.

Non, je cite nos importans, qui bleſſés, on ne ſait pourquoi, des critiques ſemée dans l'ouvrage, ſe chargent d'en dire du mal, ſans ceſſer de venir aux noces.

C'eſt un plaiſir aſſez piquant de les voir d'en bas au Spectacle, dans le très-plaiſant embarras de n'oſer montrer ni ſatisfaction ni colere ; s'avançant ſur le bord des loges, pêts à ſe moquer de l'Auteur, & ſe retirant auſſi-tôt pour céler un peu de grimace ; emportés par un mot de la ſcene, & ſoudainement rembrunis par le pinceau du moraliſte : au plus léger trait de gaité, jouer triſtement les étonnés, prendre un air gauche en feſant les pudiques, & regardant les femmes dans les yeux, comme pour leur reprocher de ſoutenir un tel ſcandale ; puis, aux grands applaudiſſemens, lancer ſur le Public un regard mépriſant, dont il eſt écraſé ; toujours prêts à lui dire, comme ce courtiſan dont parle *Moliere*, lequel outré du ſuccès de l'*Ecole des Femmes* criait des balcons au Public, *ris donc, Public, ris donc* ! En vérité c'eſt un plaiſir, & j'en ai joui bien de fois.

Celui-là m'en rappelle un autre. Le premier jour de la *Folle Journée* ; on s'échauffait dans le foyer, (même d'honnêtes Plébéïens) sur ce qu'ils nommaient spirituellement, *mon audace*. Un petit vieillard sec & brusque, impatienté de tous ces cris, frappe le plancher de sa canne, & dit en s'en allant : *Nos Français sont comme les enfans qui braillent quand on les éberne.* Il avait du sens, ce vieillard. Peut-être on pouvait mieux parler : mais pour mieux penser, j'en défie.

Avec cette intention de tout blâmer, on conçoit que les traits les plus sensés ont été pris en mauvaise part. N'ai-je pas entendu vingt fois un murmure descendre des loges à cette réponse de *Figaro* ?

LE COMTE.

Une réputation détestable !

FIGARO.

Et si je vaux mieux qu'elle ; y a-t-il beaucoup de Seigneurs qui puisse en dire autant ?

Je dis moi, qu'il n'y en a point ; qu'il ne saurait y en avoir, à moins d'une exception bien rare. Un homme obscur ou peu connu peut valoir mieux que sa réputation, qui n'est que l'opinion d'autrui. Mais de même qu'un sot en place, en paraît une fois plus sot, parce qu'il ne peut plus rien cacher; de même un grand Seigneur, l'homme élevé en dignités, que la fortune & sa naissance ont placé sur le grand théâtre, & qui, en entrant dans le monde, eut toutes les préventions pour lui ; vaut presque toujours moins que sa réputation s'il parvient à la rendre mauvaise. Une assertion si simple & si loin du sarcasme, devait-elle exciter le murmure ? Si son application paraît fâcheuse aux Grands peu soigneux de leur gloire, en quel sens fait-elle épigramme sur ceux qui méritent nos respects ? & qu'elle maxime plus juste au Théâtre, peut servir de frein aux Puissans, & tenir lieu de leçon à ceux qui n'en reçoivent point d'autres ?

Non qu'il faille oublier (a dit un Ecrivain sévere ; & je me plais à le citer, parce que je suis de son avis.) « Non qu'il faille oublier, dit-il, ce qu'on doit aux » rangs élevés ; il est juste au contraire que l'avantage de » la naissance soit le moins contesté de tous ; parce que ce

» bienfait gratuit de l'hérédité, relatif aux exploi
» vertus, ou qualités des aïeux de qui le reçut, ne pe
» aucunement blesser l'amour-propre de ceux auxqu
» il fut refusé : parce que dans une monarchie si l'on ôt
» les rangs intermédiaires, il y aurait trop loin du m
» narque aux sujets ; bientôt on n'y verrait qu'un de
» pote & des esclaves : le maintien d'une échelle gradu
» du laboureur au potentat, intéressé également l
» hommes de tous les rangs, & peut-être est le pl
» ferme appui de la constitution monarchique ».

Mais quel Auteur parlait ainsi ? qui fesait cette pro fession de foi sur la noblesse, dont on me suppose si loin C'était PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAI plaidant par écrit au Parlement d'Aix en 1778, une grand & sévere question, qui décida bientôt l'honneur d'u Noble & du sien. Dans l'ouvrage que je défens on n'at taque point les états, mais les abus de chaque état : l gens seuls qui s'en rendent coupables ont intérêt à le trou ver mauvais ; voilà les rumeurs expliquées : mais que donc, les abus sont-ils devenus si sacrés, qu'on n'e puisse attaquer aucun, sans lui trouver vingt défenseur

Un avocat célebre, un magistrat respectable, iront ils donc s'approprier le plaidoyer d'un *Bartholo*, le juge ment d'un *Brid'oison* ? Ce mot de *Figaro* sur l'indign abus des plaidoiries de nos jours (*c'est dégrader le plu noble institut*) a bien montré le cas que je fais du nobl métier d'avocat ; & mon respect pour la magistrature n sera pas plus suspecté, quand on saura dans quelle école j'e ai recherché la leçon ; quand on lira le morceau suivant aussi tiré d'un moraliste, lequel parlant des Magistrats s'exprime en ces termes formels :

« Quel homme aisé voudrait, pour le plus modiqu
» honoraire, faire le métier cruel de se lever à quatre heu
» res, pour aller au Palais tous les jours s'occuper sou
» des formes prescrites, d'intérêts qui ne sont jamais le
» siens ; d'éprouver sans cesse l'ennui de l'importunité
» le dégoût des sollicitations, le bavardage des Plaideurs,
» la monotonie des Audiences, la fatigue des délibéra
» tions, & la contention d'esprit nécessaire aux prononcé
» des Arrêts, s'il ne se croyait pas payé de cette vie laborieuse

» &

» & pénible, par l'eſtime & la conſidération publique ?
» & cette eſtime eſt-elle autre choſe qu'un jugement, qui
» n'eſt même auſſi flatteur pour les bons Magiſtrats,
» qu'en raiſon de ſa rigueur exceſſive contre les mau-
» vais ? »

Mais quel Ecrivain m'inſtruiſait ainſi par ſes leçons ? Vous allez croire encor que c'eſt PIERRE-AUGUSTIN ; vous l'avez dit, c'eſt lui, en 1773, dans ſon quatrieme Mémoire, en défendant juſqu'à la mort, ſa triſte exiſtence attaquée par un ſoi-diſant magiſtrat. Je reſpecte donc hautement ce que chacun doit honorer ; & je blâme ce qui peut nuire.

--- Mais dans cette *Folle Journée*, au lieu de ſapper les abus, vous vous donnez des libertés très-répréhenſibles au Théâtre : votre monologue ſur-tout, contient, ſur les gens diſgraciés, des traits qui paſſent la licence ! --- croyez-vous, Meſſieurs, que j'euſſe un taliſman pour tromper, ſéduire, enchaîner la cenſure & l'autorité, quand je leur ſoumis mon ouvrage ? que je n'aie pas dû juſtifier ce que j'avais oſé écrire ? Que fais-je dire à *Figaro*, parlant à l'homme déplacé ? *Que les ſottiſes imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours.* Eſt-ce donc là une vérité d'une conſéquence dangereuſe ? Au lieu de ces inquiſitions puériles & fatiguantes, & qui ſeules donnent de l'importance à ce qui n'en aurait jamais ; ſi, comme en Angleterre, on était aſſez ſage ici pour traiter les ſottiſes avec ce mépris qui les tue ; loin de ſortir du vil fumier qui les enfante, elles y pourraient en germant, & ne ſe propageraient point. Ce qui multiplie les libelles, eſt la faibleſſe de les craindre : ce qui fait vendre les ſottiſes, eſt la ſottiſe de les défendre.

Et comment conclut Figaro, *Que ſans la liberté de blâmer, il n'eſt point d'éloge flateur ; & qu'il n'y a que les petits-hommes, qui redoutent les petits écrits.* Sont-ce là des hardieſſes coupables, ou bien des aiguillons de gloire ? des moralités inſidieuſes, ou des maximes réfléchies, auſſi juſtes qu'encourageantes ?

Suppoſez-les le fruit des ſouvenirs. Lorſque ſatisfait du préſent, l'Auteur veille pour l'avenir, dans la critique du paſſé ; qui peut avoir droit de s'en plaindre ? & ſi, ne dé-

ſignant ni tems, ni lieu, ni perſonnes, il ouvre la voie au Théâtre, à des réformes déſirables ; n'eſt-ce pas aller à ſon but ?

La Folle Journée explique donc comment dans un tems proſpere, ſous un Roi juſte, & des Miniſtres modérés, l'Ecrivain peut tonner ſur les oppreſſeurs ſans craindre de bleſſer perſonne. C'eſt pendant le regne d'un bon Prince qu'on écrit ſans danger l'hiſtoire des méchans Rois ; & plus le Gouvernement eſt ſage, eſt éclairé, moins la liberté de dire eſt en preſſe : chacun y feſant ſon devoir, on n'y craint pas les alluſions : nul homme en place ne redoutant ce qu'il eſt forcé d'eſtimer, on affecte point alors d'opprimer chez nous cette même Littérature, qui fait notre gloire au dehors, & nous y donne une ſorte de primauté que nous ne pouvons tirer d'ailleurs.

En effet, à quel titre y prétendrions-nous ? Chaque Peuple tient à ſon culte, & chérit ſon Gouvernement. Nous ne ſommes pas reſtés plus braves, que ceux qui nous ont battus à leur cour. Nos mœurs plus douces, mais non meilleures, n'ont rien qui nous éleve au-deſſus d'eux. Notre Littérature ſeule, eſtimée de toutes les nations, étend l'empire de la langue françaiſe & nous obtient de l'Europe entiere une prédilection avouée qui juſtifie, en l'honorant, la protection que le Gouvernement lui accorde.

Et comme chacun cherche toujours le ſeul avantage qui lui manque; c'eſt alors qu'on peut voir dans nos Académies l'homme de la Cour ſiéger avec les gens de lettres ; les talens perſonnels, & la conſidération héritée, ſe diſputer ce noble objet, & les archives académiques ſe remplir preſque également de papiers & de parchemins.

Revenons à *la Folle Journée.*

Un Monſieur de beaucoup d'eſprit, mais qui l'économiſe un peu trop, me diſait un ſoir au Spectacle : Expliquez-moi donc, je vous prie, pourquoi, dans votre Piece, on trouve autant de phraſes négligées qui ne ſont pas de votre ſtyle ? --- De mon ſtyle, Monſieur ? Si par malheur j'en avais un, je m'efforcerais de l'oublier quand je fais une comédie : ne connaiſſant rien d'inſipide au Théâtre comme ces fades camaïeux où tout eſt bleu, où

tout eſt roſe, où tout eſt l'Auteur, quel qu'il ſoit.

Lorſque mon ſujet me ſaiſit, j'évoque tous mes perſonnages & les mets en ſituation. --- Songe à toi, *Figaro*, ton maître va te deviner. --- Sauvez-vous vîte, *Chérubin*; c'eſt le Comte que vous touchez. --- Ah! Comteſſe, quelle imprudence avec un époux ſi violent! --- Ce qu'ils diront, je n'en ſais rien; c'eſt ce qu'ils feront qui m'occupe. Puis, quand ils ſont bien animés, j'écris ſous leur dictée rapide, ſûr qu'ils ne me tromperont pas; que je reconnaîtrai *Bazile*, lequel n'a pas l'eſprit de *Figaro*, qui n'a pas le ton noble du Comte, qui n'a pas la ſenſibilité de la Comteſſe, qui n'a pas la gaité de *Suzanne*, qui n'a pas l'eſpiéglerie du Page, & ſur-tout aucun d'eux, la ſublimité de *Brid'oiſon*: chacun y parle ſon langage: eh! que le Dieu du naturel les préſerve d'en parler d'autre! Ne nous attachons donc qu'à l'examen de leurs idées, & non à rechercher ſi j'ai dû leur prêter mon ſtyle.

Quelques malveillans ont voulu jeter de la défaveur ſur cette phraſe de Figaro: *Sommes-nous des ſoldats qui tuent & ſe font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux ſavoir, moi, pourquoi je me fâche!* A travers le nuage d'une conception indigeſte ils ont feint d'appercevoir: *que je répands une lumiere décourageante ſur l'état pénible du Soldat; & il y a des choſes qu'il ne faut jamais dire.* Voilà dans toute ſa force l'argument de la méchanceté; reſte à en prouver la bêtiſe.

Si, comparant la dureté du ſervice à la modicité de la paie, ou diſcutant tel autre inconvénient de la guerre, & comptant la gloire pour rien, je verſais de la défaveur ſur ce plus noble des affreux métiers, on me demanderait juſtement compte d'un mot indiſcrétement échappé. Mais, du Soldat au Colonel, au Général excluſivement, quel imbécille homme de guerre a jamais eu la prétention qu'il dût pénétrer les ſecrets du cabinet, pour leſquels il fait la campagne? C'eſt de cela ſeul qu'il s'agit dans la phraſe de *Figaro*. Que ce fou là ſe montre, s'il exiſte; nous l'enverrons étudier ſous le Philoſophe *Babouc*, lequel éclaircit diſertement ce point de diſcipline militaire.

En raiſonnant ſur l'uſage que l'homme fait de ſa liberté

dans les occaſions difficiles, *Figaro* pouvait également oppoſer à ſa ſituation tout état qui exige une obéiſſance implicite ; & le cénobite zélé, dont le devoir eſt de tout croire ſans jamais rien examiner ; comme le guerrier valeureux, dont la gloire eſt de tout affronter ſur des ordres non motivés, *de tuer & ſe faire tuer pour des intérêts qu'il ignore*. Le mot de *Figaro* ne dit donc rien, ſinon qu'un homme libre de ſes actions, doit agir ſur d'autres principes que ceux dont le devoir d'obéir aveuglément.

Qu'aurait-ce été, bon Dieu ! ſi j'avais fait uſage d'un mot qu'on attribue au *Grand-Condé*, & que j'entens louer à outrance, par ces mêmes logiciens qui déraiſonnent ſur ma phraſe. A les croire, le *Grand-Condé* montra la plus noble préſence d'eſprit, lorſqu'arrêtant *Louis XIV* prêt à pouſſer ſon cheval dans le Rhin, il dit à ce Monarque : *Sire, avez-vous beſoin du bâton de Maréchal ?*

Heureuſement on ne prouve nulle part que ce grand homme ait dit cette grande ſottiſe. C'eût été dire au Roi devant toute ſon Armée : Vous moquez-vous donc, Sire, de vous expoſer dans un fleuve ? Pour courir de pareils dangers, il faut avoir beſoin d'avancement ou de fortune !

Ainſi l'homme le plus vaillant, le plus grand Général du ſiecle aurait compté pour rien l'honneur, le patriotiſme & la gloire ! un miſérable calcul d'intérêt eût été, ſelon lui, le ſeul principe de la bravoure ! il eût dit là un affreux mot ! & ſi j'en avais pris le ſens pour l'enfermer dans quelque trait, je mériterais le reproche qu'on fait gratuitement au mien.

Laiſſons donc les cerveaux fumeux louer ou blâmer au haſard, ſans ſe rendre compte de rien ; s'extaſier ſur une ſottiſe, qui n'a pu jamais être dite, & proſcrire un mot juſte & ſimple, qui ne montre que du bon ſens.

Un autre reproche aſſez fort, mais dont je n'ai pu me laver, eſt d'avoir aſſigné pour retraite à la Comteſſe un certain couvent d'*Urſulines*. *Urſulines* ! a dit un ſeigneur joignant les mains avec éclat. *Urſulines* ! a dit une dame en ſe renverſant de ſurpriſe ſur un jeune Anglais de ſa loge, *Urſulines* ! ah Mylord ! ſi vous entendiez

le français!...Je sens,je sens beaucoup,Madame,dit le jeune homme en rougissant. --- C'est qu'on n'a jamais mis au Théâtre aucune femme aux *Ursulines* ! Abbé, parlez-nous donc ! L'Abbé, (toujours appuyée sur l'Anglais) comment trouvez-vous *Ursulines* ? Fort indécent, répond l'Abbé, sans cesser de lorgner *Suzanne*; & tout le beau monde a répété, *Ursulines est fort indécent.* Pauvre Auteur ! on te croit jugé, quand chacun songe à son affaire. En vain j'essayais d'établir que, dans l'événement de la Scene, moins la Comtesse a dessein de se cloîtrer, plus elle doit le feindre & faire croire à son époux que sa retraite est bien choisie: ils ont proscrit mes *Uursulines* !

Dans le plus fort de la rumeur, moi bonhomme ! j'avais été jusqu'à prier une des Actrices, qui font le charme de ma Piece, de demander aux mécontens, à quel autre couvent de filles ils estimaient qu'il fût *décent* que l'on fit entrer la Comtesse. A moi, cela m'était égal, je l'aurais mise où l'on aurait voulu ; aux *Augustines*, aux *Célestines*, aux *Clairettes*, aux *Visitandines*, même aux *Petites Cordelieres*, tant je tiens peu aux *Ursulines* ! Mais on agit si durement !

Enfin, le bruit croissant toujours ; pour arranger l'affaire avec douceur, j'ai laissé le mot *Ursulines* à la place où je l'avais mis : chacun alors content de soi, de tout l'esprit qu'il avait montré, s'est appaisé sur *Ursulines*, & l'on a parlé d'autre chose.

Je ne suis point, comme l'on voit, l'ennemi de mes ennemis. En disant bien du mal de moi ils n'en ont point fait à ma Piece ; & s'ils sentaient seulement autant de joie à la déchirer, que j'eus de plaisir à la faire, il n'y aurait personne d'affligé. Le malheur est qu'ils ne rient point ; & ils ne rient point à ma Piece, parce qu'on ne rit point à la leur. Je connais plusieurs amateurs, qui sont même beaucoup maigris depuis le succès du *Mariage* : excusons donc l'effet de leur colere.

A des moralités d'ensemble & de détail, repandue dans les flots d'une inaltérable gaité ; à un dialogue assez vif, dont la facilité nous cache le travail, si l'Auteur a joint une intrigue aisément filée, où l'art se dérobe sous l'art, qui se noue & se dénoue sans cesse, à travers une

foule de ſituations comiques, de tableaux piquans & variés qui ſoutiennent, ſans la fatiguer, l'attention du Public pendant les trois heures & demie que dure le même ſpectacle; (eſſai que nul homme de lettres n'avait encore oſé tenter!) que reſtait-il à faire à de pauvres méchans, que tout cela irrite? attaquer, pourſuivre l'Auteur par des injures verbales, manuſcrits, imprimées: c'eſt ce qu'on a fait ſans relâche. Ils ont même épuiſé juſqu'à la calomnie, pour tâcher de me perdre dans l'eſprit de tout ce qui influe en France ſur le repos d'un citoyen. Heureuſement que mon ouvrage eſt ſous les yeux de la nation, qui depuis dix grands mois, le voit, le juge & l'apprécie. Le laiſſer jouer tant qu'il fera plaiſir, eſt la ſeule vengance que je me ſois permiſe: Je n'écris point ceci pour les lecteurs actuels; le récit d'un mal trop connu, touche peu; mais dans quatre-vingts ans il portera ſon fruit. Les Auteurs de ce tems-là, compareront leur ſort au nôtre; & nos enfans ſauront à quels prix on pouvait amuſer leurs peres.

Allons au fait; ce n'eſt pas tout cela qui bleſſe. Le vrai motif qui ſe cache, & qui dans les replis du cœur produit tous les autres reproches, eſt renfermé dans ce quatrain:

Pourquoi ce Figaro qu'on va tant écouter,
Eſt-il avec fureur déchiré par les ſots?
Recevoir, prendre & demander;
Voilà le ſecret en trois mots.

En effet, *Figaro* parlant du métier de courtiſans, le définit dans ces termes ſéveres. Je ne puis le nier, je l'ai dit. Mais reviendrai-je ſur ce point? Si c'eſt un mal, le remede ſerait pire: il faudrait poſer méthodiquement ce que je n'ai fait qu'indiquer; revenir à montrer qu'il n'y a point de ſynonyme en français, entre *l'homme de la Cour*, *l'homme de Cour*, & *le Courtiſan par métier*.

Il faudrait répéter qu'*homme de la Cour* peint ſeulement un noble état: qu'il s'entend de l'homme de qualité, vivant avec la nobleſſe & l'éclat que ſon rang lui impoſe: que ſi cet *homme de la Cour* aime le bien par goût, ſans intérêt; ſi, loin de jamais nuire à perſonne, il

ſe fait eſtimer de ſes maîtres, aimer de ſes égaux, & reſpecter des autres ; alors cette acception reçoit un nouveau luſtre, & j'en connais plus d'un que je nommerais avec plaiſir, s'il en était queſtion.

Il faudrait montrer qu'*homme de Cour*, en bon français, eſt moins l'énoncé d'un état, que le réſumé d'un caractere adroit, liant, mais réſervé; preſſant la main de tout le monde en gliſſant chemin à travers; menant finement ſon intrigue avec l'air de toujours ſervir; ne ſe feſant point d'ennemis, mais donnant près d'un foſſé, dans l'occaſion, de l'épaule au meilleur ami, pour aſſurer ſa chûte & le remplacer ſur la crête ; laiſſant à part tout préjugé qui pourrait ralentir ſa marche ; ſouriant à ce qui lui déplaît, & critiquant ce qu'il approuve, ſelon les hommes qui l'écoutent : dans les liaiſons utiles de ſa femme, ou de ſa maîtreſſe, ne voyant que ce qu'il doit voir : enfin....

> Prenant tout, pour le faire court,
> En véritable *homme de Cour*
>
> LA FONTAINE.

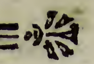
Cette acception n'eſt pas auſſi défavorable que celle du *Courtiſan par métier*, & c'eſt l'homme dont parle *Figaro*.

Mais quand j'étendrais la définition de ce dernier; quand, parcourant tous les poſſibles, je le montrerais avec ſon maintien équivoque, haut & bas à la fois, rampant avec orgueil; ayant toutes les prétentions ſans en juſtifier une; ſe donnant l'air du *protégement* pour ſe faire chef de parti dénigrant tous les concurrens qui balanceraient ſon crédit; feſant un métier lucratif de ce qui ne devrait qu'honorer; vendant ſes maîtreſſes à ſon maître, lui feſant payer ſes plaiſirs, &c. &c. & quatre pages d'&c. il faudrait toujours revenir au diſtique de *Figaro* : *recevoir, prendre & demander; voila le ſecret en trois mots.*

Pour ceux-ci, je n'en connais point; il y en eut, dit-on, ſous *Henri III*, ſous d'autres Rois encor mais c'eſt l'affaire de l'hiſtorien ; & quant à moi, je ſuis d'avis que les vicieux du ſiècle en ſont comme les Saints, qu'il faut cent ans pour les canoniſer. Mais puiſque j'ai promis la critique de ma Pièce, il faut enfin que je la donne.

En général son grand défaut est *que je ne l'ai point faite en observant le monde ; qu'elle ne peint rien de ce qui existe , & ne rappelle jamais l'image de la société où l'on vit ; que ses mœurs basses & corrompues , n'ont pas même le mérite d'être vraies.* Et c'est ce qu'on lisait derniérement dans un beau discours imprimé , composé par un homme de bien , auquel il n'a manqué qu'un peu d'esprit pour être un écrivain médiocre. Mais , médiocre ou non , moi qui ne fis jamais usage de cette allure oblique & torse avec laquelle un Sbire , qui n'a pas l'air de vous regarder , vous donne du stilet au flanc , je suis de l'avis de celui-ci. Je conviens qu'à la vérité la génération passée ressemblait beaucoup à ma Piêce ; que la génération future lui ressemblera beaucoup aussi ; mais que pour la génération présente , elle ne lui ressemble aucunement ; que je n'ai jamais rencontré ni mari suborneur , ni seigneur libertin , ni courtisan avide , ni juge ignorant ou passioné , ni avocat injuriant , ni gens médiocres avancés , ni traducteur bassement jaloux. Et que si des ames pures , qui ne s'y reconnaissent point du tout , s'irritent contre ma Piece & la déchirent sans relâche , c'est uniquement par respect pour leurs grands-peres , & sensibilité pour leurs petits-enfans. J'espère, après cette déclaration qu'on me laissera bien tranquille ; ET J'AI FINI.





CARACTERES ET HABILLEMENS

DE LA PIECE.

LE COMTE ALMAVIVA doit-être joué très-noblement, mais avec grace & liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au *bon ton* de ſes manieres. Dans les mœurs *de ce tems-là* les Grands traitaient en badinant toute entrepriſe ſur les femmes. Ce rôle eſt d'autant plus pénible à bien rendre que le perſonnage eſt toujours ſacrifié. Mais joué par un comédien excellent (*M. Molé*), il a fait reſſortir tous les rôles, & aſſuré le ſuccès de la Piece.

Son vêtement du premier & ſecond Actes eſt un habit de chaſſe avec des bottines à mi-jambe, de l'ancien coſtume eſpagnol. Du troiſieme Acte juſqu'à la fin, un habit ſuperbe de ce coſtume.

LA COMTESSE agitée de deux ſentimens contraires, ne doit montrer qu'une ſenſibilité réprimée, ou une colere très-modérée; rien ſur-tout qui dégrade aux yeux du ſpectateur, ſon caractere aimable & vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la Piece, a fait infiniment d'honneur au grand talent de Mlle. *Saint-Val*, cadette.

Son vêtement du premier, ſecond & quatrieme Actes, eſt une lévite commode, & nul ornement ſur la tête: elle eſt chez elle & cenſée incommodée. Au cinquième Acte elle a l'habillement & la haute coëffure de *Suzanne*.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'Acteur qui jouera ce rôle, de bien ſe pénétrer de ſon eſprit comme l'a fait M. *Dazincourt*. S'il y voyait autre choſe que de la raiſon aſſaiſonnée de gaité & de ſaillies, ſur tout s'il y mettait la moindre charge, il avilirait un rôle que le premier Comique du Théâtre, M. *Préville*, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui ſaurait en ſaiſir les nuances multipliées, & pourrait s'élever à ſon entière conception.

Son vêtement comme dans *le Barbier de Seville*.

Suzanne. Jeune personne adroite, spirituelle & rieuse mais non de cette gaité presqu'effrontée de nos soubretes corruptrices: son joli caractère est dessiné dans la Préface, & c'est-là que l'Actrice, qui n'a point vu Mlle. *Contat*, doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers Actes, est un juste blanc à basquines, très élégant, la jupe de même, avec une toque, appellée depuis par nos marchandes, *à la Suzanne*. Dans la fête du quatrieme acte, le Comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes, & à rubans blancs. Elle porte au cinquieme Acte la lévite de sa maîtresse, & nul ornement sur la tête.

Marceline est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les fautes & l'expérience ont réformé le caractere. Si l'Actrice qui le joue s'éleve avec une fierté bien placée, à la hauteur très-morale qui suit la reconnaissance du troisieme Acte; elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

Antonio ne doit montrer qu'une demi-ivresse, qui se dissipe par degrés; de sorte qu'au cinquieme Acte on n'en apperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, où les manches pendent par derriere; un chapeau & des souliers blancs.

Fanchette est une enfant de douze ans, très-naïve. Son petit habit est un juste brun avec des gances & des boutons d'argent, la jupe de couleur tranchante, & une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la noce.

Chérubin. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une très-jeune & jolie femme; nous n'avons point à nos Théâtres de très-jeune homme assez formé pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la Comtesse, ailleurs un charmant polisson; un desir inquiet & vague est le fond de son caractere. Il s'élance à la puberté, mais

ſans projet, ſans connaiſſances, & tout entier à chaque événement; enfin il eſt ce que toute mere, au fond du cœur, voudrait peut-être que fût ſon fils, quoiqu'elle dût beaucoup en ſouffrir.

Son riche vêtement au premier & ſecond Actes, eſt celui d'un Page de Cour eſpagnol, blanc & brodé d'argent; le léger manteau bleu ſur l'épaule, & un chapeau chargé de plumes. Au quatrieme Acte il a le corſet, la jupe & la toque des jeunes payſannes qui l'amenent. Au cinquieme Acte, un habit uniforme d'Officier, une cocarde & une épée.

Bartholo. Le caractere & l'habit comme dans *le Barbier de Séville*: il n'eſt ici qu'un rôle ſecondaire.

Bazile. Caractere & vêtement comme dans *le Barbier de Séville*: il n'eſt auſſi qu'un rôle ſecondaire.

Brid'oison doit avoir cette bonne & franche aſſurance des Bêtes, qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiment n'eſt qu'une grace de plus, qui doit être à peine ſentie; & l'Acteur ſe tromperait lourdement & jouerait à contre-ſens, s'il y cherchait le plaiſant de ſon rôle. Il eſt tout entier dans l'oppoſition de la gravité de ſon état au ridicule du caractere; & moins l'Acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit eſt une robe de juge eſpagnol, moins ample que celle de nos Procureurs, preſque une ſoutane; une groſſe perruque; une gonille, ou rabat eſpagnol au cou, & une longue baguette blanche à la main.

Double-main. Vêtu comme le juge: mais la baguette blanche plus courte.

l'Huissier ou Alguazil. Habit, manteau, épée de Criſpin, mais portée à ſon côté ſans ceinture de cuir. Point de bottines, une chauſſure noire, une perruque blanche naiſſante & longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

Grippe-Soleil. Habit de payſan, les manches pendantes, veſte de couleur tranchée, chapeau blanc.

Une jeune Bergere. Son vêtement comme celui de *Fanchette*

Pédrille. En veſte, gilet, ceinture, fouet & bottes de poſte, une récille ſur la tête, chapeau de courier.

Personnages muets, les uns en habits de juges, d'autres en habits de payſans, les autres en habits de livrée.

Placement Des Acteurs.

Pour faciliter les jeux du Théâtre, on a eu l'attention d'écrire au commencement de chaque Scene, le nom des perſonnages dans l'ordre où le ſpectateur le voit. S'ils font quelque mouvement grave dans la Scene, il eſt déſigné par un nouvel ordre de noms, écrit en marge à l'inſtant qu'il arrive. Il eſt important de conſerver les bonnes poſitions théâtrales; le relâchement dans la traditon donnée par les premiers Acteurs, en produit bientôt un total dans les jeux des Pieces, qui finit par aſſimiler les troupes négligentes aux plus faibles comédiens de Société.

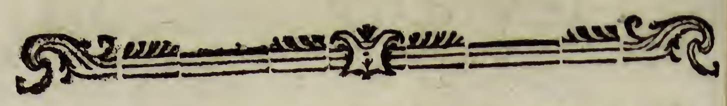
Lu & approuvé, le 25 Janvier 1785.

Bret.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer, ce 31 Janvier 1785.

Lenoir.

LE MARIAGE DE FIGARO.



PERSONNAGES.

Le Comte ALMAVIVA, *Grand Corrégidor d'Andalousie.* M. Molé.

La COMTESSE, *sa femme.* Mlle. Saint-Val.

FIGARO, *Valet-de-chambre du Comte, & concierge du château.* M. Dazincourt.

SUZANNE, *premiere camariste de la Comtesse, & fiancée de Figaro.* Mlle. Contat.

MARCELINE, *Femme de charge.* Mad. Bellecourt. & ensuite Mlle. la Chassaigne.

ANTONIO, *Jardinier du château, oncle de Suzanne, & pere de Fanchette.* M. Belmont.

FANCHETTE, *fille d'Antonio.* Mlle. Laurent.

CHÉRUBIN, *premier page du Comte.* Mlle. Olivier.

BARTHOLO, *Médecin de Séville.* M. Desessarts.

BAZILE, *Maître de claveffin de la Comtesse.* M. Vanhove.

DOM GUSMAN BRID'OISON, *Lieutenant du Siege.* M. Préville, & ensuite M. Dugazon.

DOUBLE-MAIN, *Greffier, secrétaire de Dom Gusman.* M. Marsy.

Un HUISSIER audiencier. M. la Rochelle.

GRIPPE-SOLEIL, *jeune pâtoureau.* M. Champville.

UNE JEUNE BERGERE. Mlle. Dantier.

PEDRILLE, *Piqueur du Comte.* M. Florence.

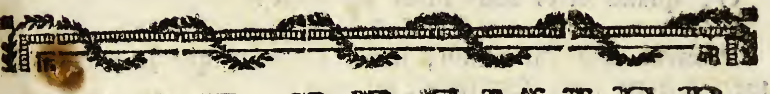
PERSONNAGES MUETS.

Troupe de Valets.
Troupe de Paysannes.
Troupe de Paysans.

La Scene est au Château d'Aguas-Frescas, à trois lieues de Séville.



LA FOLLE JOURNEE, OU LE MARIAGE DE FIGARO.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une chambre à demi démeublée : un grand fauteuil de malade eſt au milieu. FIGARO, *avec une toiſe, meſure le Plancher.* SUZANNE *attache à ſa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleurs d'orange, appellé Chapeau de la Mariée.*

SCENE PREMIERE.

FIGARO, SUSANNE.

FIGARO.

DIX-NEUF pieds ſur vingt-ſix.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, voilà mon petit Chapeau : le trouves-tu mieux ainſi?

FIGARO *lui prend les mains.*

Sans comparaiſon, ma charmante. O! que ce joli bouquet virginal, élevé ſur la tête d'une belle fille, eſt doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux!...

SUZANNE *ſe retire.*

Que meſures-tu donc là, mon fils?

FIGARO.

Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que Monseigneur nous donne, aura bonne grace ici.

SUZANNE

Dans cette chambre ?

FIGARO.

Il nous la cede.

SUZANNE.

Et moi je n'en veux point.

FIGARO.

Pourquoi ?

SUZANNE.

Je n'en veux point.

FIGARO.

Mais encor ?

SUZANNE.

Elle me déplaît.

FIGARO.

On dit une raison.

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire ?

FIGARO.

O ! quand elles sont sûres de nous !

SUZANNE.

Prouver que j'ai raison, seroit accorder que je puis avoir tort. Est-tu mon serviteur, ou non ?

FIGARO.

Tu prens de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, & qui tient le milieu des deux appartemens. La nuit, si Madame est incommodée, elle sonnera de son côté ; zeste, en deux pas, tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose ? il n'a qu'à tinter du sien ; crac, en trois sauts me voilà rendu.

SUZANNE.

Fort bien ! mais, quand il aura *tinté* le matin, pour te donner quelque bonne & longue commission ; zeste, en deux pas il est à ma porte, & crac, en trois sauts...

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles ?

SUZANNE.

Il faudrait m'écouter tranquillement.

FIGARO.

Eh ! qu'est-ce qu'il y a ? Bon Dieu !

SUZANNE.

Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, monsieur le Comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme ; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espere que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile,

honnête

honnête agent de ses plaisirs, & mon noble maître à chanter, me répete chaque jour, en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile! ô mon mignon! si jamais volée de bois vert appliquée sur une échine, a duement redressé la moëlle épiniere à quelqu'un. . . . ,

SUZANNE.

Tu croyais, bon garçon! que cette dot qu'on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite?

FIGARO.

J'avais assez fait pour l'espérer.

SUZANNE.

Que les gens d'esprit sont bêtes!

FIGARO.

On le dit.

SUZANNE.

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

SUZANNE.

Apprens qu'il la destine à obtenir de moi, secretement, certain quart-d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du Seigneur.... Tu sais s'il était triste!

FIGARO.

Je le sais tellement que, si monsieur le Comte en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

SUZANNE.

Hé bien! s'il l'a détruit, il s'en repent; & c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

FIGARO *se frottant la tête.*

Ma tête s'amollit de surprise, & mon front fertilisé....

SUZANNE.

Ne le frotte donc pas!

FIGARO.

Quel danger?

SUZANNE *riant.*

S'il y venait un petit bouton, des gens superstitieux.....

FIGARO.

Tu ris, fripponne! Ah! s'il y avait moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piége, & d'empocher son or!

SUZANNE.

De l'intrigue, & de l'argent; te voilà dans ta sphere.

FIGARO.

Ce n'est pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

La crainte?

FIGARO.

Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse; mais

d'échapper au péril en la menant à bien : car, d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme, & d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'est rien plus aisé ; mille sots coquins l'ont fait. Mais .... (*on sonne de l'intérieur.*)

SUZANNE.

Voilà Madame éveillée ; elle m'a bien recommandé d'être la premiere à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO.

Y a-t-il encor quelque chose là-dessous ?

SUZANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouses délaissées. Adieu, mon petit fi, fi, Figaro, rêve à notre affaire.

FIGARO.

Pour m'ouvrir l'esprit, donne un petit baiser.

SUZANNE.

A mon amant aujourd'hui ? Je t'en souhaite ! Et qu'en dirait demain mon mari ?

Figaro l'embrasse.

SUZANNE.

Hé bien ! hé bien !

FIGARO.

C'est que tu n'as pas d'idée de mon amour.

SUZANNE *se défrippant.*

Quand cesserez-vous, importun, de m'en parler du matin au soir ?

FIGARO *mystérieusement.*

Quand je pourrai te le prouver, du soir jusqu'au matin. (*On sonne une seconde fois.*)

SUZANNE *de loin, les doigts unis sur sa bouche.*

Voilà votre baiser, Monsieur ; je n'ai plus rien à vous.

FIGARO *court après elle.*

O ! mais ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

SCENE II.

FIGARO *seul.*

LA charmante fille ! toujours riante, verdissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour & de délices ! mais sage ..... (*il marche vivement en se frottant les mains.*) Ah, Monseigneur ! Mon cher Monseigneur ! vous voulez m'en donner.... à garder ? Je cherchais aussi pouquoi m'ayant nommé concierge, il m'emmene à son ambassade, & m'établit courier de dépêches. J'entens, Monsieur le Comte : trois promotions à la fois ; vous, compagnon Ministre ; moi, Cassecou politique, & Suzon, Dame du lieu, l'Ambassadrice de poche, & puis fouette courier ! pendant que je galoperais d'un côté, vous feriez faire de l'autre à ma belle un joli chemin ! me crottant, m'échinant pour la gloire de votre famille ; vous,

daignant concourir à l'accroiſſement de la mienne ! quelle douce réciprocité ! Mais, Monſeigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres, en même-tems, les affaires de votre Maître & celles de votre Valet ! repréſenter, à la fois, le Roi & moi, dans une Cour étrangere, c'eſt trop de moitié, c'eſt trop. — Pour toi, Bazile ! frippon mon cadet ! Je veux t'apprendre à clocher devant les boîteux ; je veux.... non, diſſimulons avec eux, pour les enferrer l'un par l'autre. Attention ſur la journée, monſieur Figaro ! d'abord avancer l'heure de votre petite fête, pour épouſer plus ſûrement ; écarter une Marceline, qui de vous eſt friande en diable ; empocher l'or & les préſens ; donner le change aux petites paſſions de monſieur le Comte ; étriller rondement monſieur du Bazile &....

SCENE III.

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO *s'interrompant.*

.... HÉÉÉÉ, voilà le gros Docteur, la fête ſera complette Hé, bon jour, cher Docteur de mon cœur. Eſt-ce ma noce avec Suzon qui vous attire au château ?

BARTHOLO *avec dédain.*

Ah, mon cher Monſieur, point du tout.

FIGARO.

Cela ſerait bien généreux !

BARTHOLO.

Certainement, & par trop ſot.

FIGARO.

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre !

BARTHOLO.

Avez-vous autre choſe à nous dire ?

FIGARO.

On n'aura pas pris ſoin de votre mule !

BARTHOLO *en colere.*

Bavard enragé ! laiſſez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, Docteur ? les gens de votre état ſont bien durs ! pas plus de pitié des pauvres animaux..... en vérité.. que ſi c'était des hommes ! Adieu, Marceline : avez-vous toujours envie de plaider contre moi ?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on ſe haïſſe.

Je m'en rapporte au Docteur ?

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

FIGARO.

Elle vous le contera de reſte. (*Il ſort.*)

SCENE IV.

MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *le regarde aller.*

CE drôle eſt toujours le même! & à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier inſolent . .

MARCELINE *le retourne.*

Enfin vous voilà donc, éternel Docteur! toujours ſi grave & compaſſé, qu'on pourrait mourir en attendant vos ſecours, comme on s'eſt marié jadis, malgré vos précautions.

BARTHOLO.

Toujours amere & provoquante! Hé bien, qui rend donc ma preſence au château ſi néceſſaire? Monſieur le Comte a-t-il eu quelque accident?

MARCELINE.

Non, Docteur.

BARTHOLO.

La Roſine, ſa trompeuſe Comteſſe, eſt-elle incommodée, dieu-merci?

MARCELINE.

Elle languit.

BARTHOLO.

Et de quoi?

MARCELINE.

Son mari la néglige.

BARTHOLO *avec joie.*

Ah, le digne époux qui me venge!

MARCELINE.

On ne ſait comment définir le Comte; il eſt jaloux, & libertin.

BARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité; cela va ſans dire.

MARCELINE.

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Suzanne à ſon Figaro qu'il comble en faveur de cette union . . .

BARTHOLO.

Que ſon Excellence a rendue néceſſaire.

MARCELINE.

Pas tout-à-fait; mais dont ſon Excellence voudrait égayer en ſecret l'évenement avec l'épouſée . . .

BARTHOLO.

De monſieur Figaro? c'eſt un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE.

Bazile aſſure que non.

BARTHOLO.

Cet autre maraut loge ici ? C'eſt une caverne ! Hé qu'y fait-il ?

MARCELINE.

Tout le mal dont il eſt capable. Mais le pis que j'y trouve, eſt cette ennuyeuſe paſſion qu'il a pour moi, depuis ſi long-tems.

BARTHOLO.

Je me ſerais débarraſſée vingt fois de ſa pourſuite.

MARCELINE.

De quelle maniere ?

BARTHOLO.

En l'épouſant.

MARCELINE.

Railleur fade & cruel, que ne vous débarraſſez-vous de la mienne à ce prix ? ne le devez-vous pas ? où eſt le ſouvenir de vos engagemens ? qu'eſt devenu celui de notre petit Emanuel, ce fruit d'un amour oublié, qui devait nous conduire à des noces ?

BARTHOLO *ôtant ſon chapeau.*

Eſt-ce pour écouter ces ſornettes, que vous m'avez fait venir de Séville ? & cet accès d'hymen qui vous reprend ſi vif...

MARCELINE.

Eh bien ! n'en parlons plus. Mais ſi rien n'a pu vous porter à la juſtice de m'épouſer, aidez-moi donc du moins à en épouſer un autre.

BARTHOLO.

Ah ! volontiers : parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel & des femmmes ?...

MARCELINE.

Eh ! qui pourrait-ce être, Docteur, ſinon le beau, le gai, l'aimable Figaro ?

BARTHOLO.

Ce frippon-là ?

MARCELINE.

Jamais fâché, toujours en belle humeur; donnant le préſent à la joie, & s'inquiétant de l'avenir tout auſſi peu que du paſſé; ſémillant, généreux ! généreux...

BARTHOLO.

Comme un voleur.

MARCELINE.

Comme un Seigneur. Charmant enfin; mais c'eſt le plus grand monſtre !

BARTHOLO.

Et ſa Suzanne ?

MARCELINE.

Elle ne l'aurait pas la ruſée, ſi vous vouliez m'aider, mon petit Docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO.

Le jour de ſon mariage ?

MARCELINE.

On en rompt de plus avancés : & si je ne craignai d'éventer un petit secret des femmes !

BARTHOLO.

En ont-elles pour le médecin du corps ?

MARCELINE.

Ah, vous savez que je n'en ai pas pour vous ! Mon sexe est ardent, mais timide : un certain charme a beau nous attirer vers le plaisir, la femme la plus avanturée sent en elle une voix qui lui dit : Sois belle si tu peux, sage si tu veux ; mais sois considérée, il le faut. Or, puisqu'il faut être au moins considérée ; que toute femme en sent l'importance; effrayons d'abord la Suzanne sur la divulgation des offres qu on lui fait.

BARTHOLO.

Ou cela menera-t-il ?

MARCELINE.

Que la honte la prenant au collet, elle continuera de refuser le Comte, lequel pour se venger, appuiera l'opposition que j'ai faite à son mariage ; alors le mien devient certain.

BARTHOLO.

Elle a raison. Parbleu, c'est un bon tour que de faire épouser ma vieille gouvernante, au coquin qui fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE, *vîte.*

Et qui croit ajouter à ses plaisirs, en trompant mes espérances.

BARTHOLO, *vîte.*

Et qui m'a volé dans le tems, cent écus que j'ai sur le cœur.

MARCELINE.

Ah quelle volupté ! . . .

BARTHOLO.

De punir un scélérat . . .

MARCELINE.

De l'épouser, Docteur, de l'épouser !

SCENE V.

MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE.

SUZANNE, *un bonnet de femme avec un large ruban dans la main, une robe de femme sur le bras.*

L'Épouser ! l'épouser ! qui donc ? mon Figaro ?

MARCELINE, *aigrement*

Pourquoi non ? Vous l'épousez bien !

BARTHOLO, *riant*

Le bon argument de femme en colere ! nous parlions, belle Suzon, du bonheur qu'il aura de vous posséder.

MARCELINE.

Sans compter Monſeigneur dont on ne parle pas.

SUZANNE, *une révérence.*

Votre ſervante, Madame; il y a toujours quelque choſe d'amer dans vos propos.

MARCELINE, *une révérence.*

Bien la vôtre, Madame; où eſt donc l'amertume? n'eſt-il pas juſte qu'un libéral Seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ſes gens?

SUZANNE.

Qu'il procure?

MARCELINE.

Oui, Madame.

SUZANNE.

Heureuſement la jalouſie de Madame eſt auſſi connue, que ſes droits ſur Figaro ſont légers.

MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts, en les cimentant à la façon de Madame.

SUZANNE.

Oh cette façon, Madame, eſt celle des Dames ſavantes.

MARCELINE.

Et l'enfant ne l'eſt pas du tout! Innocente comme un vieux juge!

BARTHOLO, *attirant Marceline.*

Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, *une révérence.*

L'accordée ſecrete de Monſeigneur.

SUZANNE, *une révérence.*

Qui vous eſtime beaucoup, Madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Me fera-t-elle auſſi l'honneur de me chérir un peu, Madame?

SUZANNE, *une révérence.*

A cet égard, Madame n'a rien à deſirer.

MARCELINE, *une révérence.*

C'eſt une ſi jolie perſonne que Madame!

SUZANNE, *une révérence.*

Eh mais aſſez pour déſoler Madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Sur-tout bien reſpectable!

SUZANNE, *une révérence.*

C'eſt aux duegnes à l'être.

MARCELINE, *outrée.*

Aux duegnes! aux duegnes!

BARTHOLO *l'arrêtant.*

Marceline!

MARCELINE.

Allons, Docteur; car je n'y tiendrais pas. Bon jour, Madame, (*une révérence.*)

SCENE VI.

SUZANNE *seule.*

ALLEZ, Madame! allez, pédante! je crains auſſi peu vos efforts, que je mépriſe vos outrages. — Voyez cette vieille Sybille! parce qu'elle a fait quelques études, & tourmenté la jeuneſſe de Madame, elle veut tout dominer au château! (*Elle jette la robe qu'elle tient, ſur une chaiſe.*) Je ne ſais plus ce que je venais prendre.

SCENE VII.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN *accourant.*

AH, Suzon! depuis deux heures j'épie le moment de te trouver ſeule. Hélas! tu te maries, & moi je vais partir.

SUZANNE.

Comment mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de Monſeigneur?

CHÉRUBIN *piteuſement.*

Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE *le contrefait.*

Chérubin, quelque ſottiſe!

CHÉRUBIN.

Il m'a trouvé hier au ſoir chez ta couſine Fanchette, à qui je faiſais répéter ſon petit rôle d'innocente, pour la fête de ce ſoir: il s'eſt mis dans une fureur, en me voyant! — *Sortez*, m'a-t-il dit, *petit...* Je n'oſe pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit: *ſortez; & demain vous ne coucherez pas au château.* Si madame ſi ma belle marraine ne parvient pas à l'appaiſer, c'eſt fait, Suzon, je ſuis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE.

De me voir! moi? c'eſt mon tour! Ce n'eſt donc plus pour ma maîtreſſe que vous ſoupirez en ſecret?

CHÉRUBIN.

Ah! Suzon, qu'elle eſt noble & belle! mais qu'elle eſt impoſante!

SUZANNE.

C'eſt-à-dire que je ne le ſuis pas, & qu'on peut oſer avec moi...

CHÉRUBIN.

Tu ſais trop bien, méchante, que je n'oſe pas oſer. Mais que tu es heureuſe! à tous momens la voir, lui parler, l'habiller le matin & la déshabiller le ſoir, épingle à épingle... ah, Suzon! je donnerais....... qu'eſt-ce que tu tiens donc là?

SUZANNE,

SUZANNE *raillant.*

Hélas ! l'heureux bonnet & le fortuné ruban qui renferment la nuit les cheveux de cette belle marraine...

CHÉRUBIN *vivement.*

Son ruban de nuit ! donne-le-moi, mon cœur.

SUZANNE *le retirant !*

Eh que non pas. — *Son cœur !* comme il eſt familier donc ! ſi ce n'étoit pas un morveux ſans conſéquence . . . . . (*Chérubin arrache le ruban,)* Ah, le ruban !

CHÉRUBIN *tourne autour du grand fauteuil.*

Tu diras qu'il eſt égaré, gâté, qu'il eſt perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

SUZANNE *tourne après lui.*

O ! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous ſerez le plus grand petit vaurien ! . . . Rendez-vous le ruban ? (*elle veut le reprendre.*)

CHÉRUBIN *tire une romance de ſa poche.*

Laiſſe, ah, laiſſe-le-moi, Suzon ; je te donnerai ma romance, & pendant que le ſouvenir de ta belle maîtreſſe attriſtera tous mes momens, le tien y verſera le ſeul rayon de joie qui puiſſe encor amuſer mon cœur.

SUZANNE *arrache la romance.*

Amuſer votré cœur, petit ſcélérat ! vous croyez parler à votre Fanchette ; on vous ſurprend chez elle ; & vous ſoupirez pour Madame ; & vous m'en contez à moi, pardeſſus le marché !

CHÉRUBIN *exalté.*

Cela eſt vrai, d'honneur ! je ne ſais plus ce que je ſuis ; mais depuis quelque temps je ſens ma poitrine agitée ; mon cœur palpite au ſeul aſpect d'une femme ; les mots *amour* & *volupté* le font treſſaillir & le troublent. Enfin le beſoin de dire à quelqu'un *je vous aime*, eſt devenu pour moi ſi preſſant, que je le dis tout ſeul, en courant dans le parc, à ta maîtreſſe, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. — Hier je rencontrai Marceline...

SUZANNE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah !

CHÉRUBIN.

Pourquoi non ? elle eſt femme ! elle eſt fille ! une fille ! une femme ! ah que ces noms ſont doux ! qu'ils ſont intéreſſans !

SUZANNE.

Il devient fou !

CHÉRUBIN.

Fanchette eſt douce ; elle m'écoute au moins ; tu ne l'es pas, toi !

SUZANNE.

C'eſt bien dommage ; écoutez donc Monſieur ! (*Elle veut arracher le ruban.*)

CHERUBIN *tourne en fuyant.*

Ah ! ouiche ! on ne l'aura, vois-tu, qu'avec ma vie. Mais, si tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baisers.

(Il lui donne chasse à son tour.)

SUZANNE *tourne en fuyant.*

Mille soufflets, si vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtresse; &, loin de supplier pour vous, je dirai moi-même à Monseigneur : C'est bien fait, Monseigneur; chassez-nous ce petit voleur; renvoyez à ses parens un petit mauvais sujet qui se donne les airs d'aimer Madame, & qui veut toujours m'embrasser par contre-coup.

CHERUBIN *voit le Comte entrer ; il se jette derriere le fauteuil avec effroi.*

Je suis perdu.

SUZANNE.

Quelle frayeur ?

SCENE VIII.

SUZANNE, LE COMTE, CHERUBIN caché.

SUZANNE *apperçoit le Comte.*

AH !...... (*Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.*)

LE COMTE *s'avance*

Tu es émue, Suzon ! tu parlais seule, & ton petit cœur paraît dans une agitation... bien pardonnable, au reste, un jour comme celui-ci.

SUZANNE, *troublée.*

Monseigneur, que me voulez-vous ? Si l'on vous trouvait avec moi...

LE COMTE

Je serais désolé qu'on m'y surprit ; mais tu sais tout l'intérêt que je prens à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un instant pour t'expliquer mes vues ; écoute. (*Il s'assied dans le fauteuil.*)

SUZANNE *vivement.*

Je n'écoute rien.

LE COMTE *lui prend la main.*

Un seul mot. Tu sais que le Roi m'a nommé son ambassadeur à Londres. J'emmene avec moi Figaro : je lui donne un excellent poste ; & comme le devoir d'une femme est de suivre son mari....

SUZANNE.

Ah, si j'osais parler !

LE COMTE *la rapproche de lui.*

Parle, parle, ma chere ; use aujourd'hui d'un droit que tu prens sur moi pour la vie.

SUZANNE, *effrayée.*

Je n'en veux point, Monſeigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE

Mais dis auparavant.

SUZANNE, *en colere.*

Je ne ſais plus ce que je diſais.

LE COMTE

Sur le devoir des femmes.

SUZANNE.

Eh bien! lorſque Monſeigneur enleva la ſienne de chez le Docteur, & qu'il l'épouſa par amour; lorſqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du Seigneur.....

LE COMTE, *gaiement.*

Qui faiſait bien de la peine aux filles! ah Suzette, ce droit charmant! Si tu venais en jaſer ſur la brune au jardin, je mettrais un tel prix à cette légere faveur...

BAZILE *parle en dehors.*

Il n'eſt pas chez lui, Monſeigneur.

LE COMTE *ſe leve.*

Quelle eſt cette voix!

SUZANNE.

Que je ſuis malheureuſe!

LE COMTE.

Sors, pour qu'on n'entre pas.

SUZANNE, *troublée.*

Que je vous laiſſe ici?

BAZILE *crie en dehors.*

Monſeigneur était chez Madame, il en eſt ſorti: je vais voir.

LE COMTE.

Et pas un lieu pour ſe cacher! ah! derriere ce fauteuil.... aſſez mal, mais renvoie-le bien vîte.

SUZANNE *lui barre le chemin, il la pouſſe doucement, elle recule, & ſe met ainſi entre lui & le petit Page; mais pendant que le Comte s'abaiſſe & prend ſa place, Cherubin tourne & ſe jette effrayé ſur le fauteuil à genoux, & s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportait, en couvre le Page, & ſe met devant le fauteuil.*

SCENE IX.

LE COMTE & CHERUBIN cachés.

SUZANNE, BAZILE.

BAZILE.

N'AURIEZ-VOUS pas vu Monſeigneur, Mademoiſelle?

SUZANNE, *bruſquement.*

Hé pourquoi l'aurais-je vu? Laiſſez-moi.

BAZILE *s'approche.*

Si vous étiez plus raisonnable, il n'y aurait rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous ?

LE COMTE, *à part.*

Voyons un peu comme il me sert.

BAZILE.

Desirer du bien à une femme, est-ce vouloir du mal à son mari ?

SUZANNE.

Non, dans vos affreux principes, agent de corruption.

BAZILE.

Que vous demande t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre ? grace à la douce cérémonie, ce qu'on vous défendait hier, on vous le prescrira demain.

SUZANNE.

Indigne !

BAZILE.

De toutes les choses sérieuses, le mariage étant la plus bouffonne, j'avais pensé...

SUZANNE *outrée.*

Des horreurs. Qui vous permet d'entrer ici ?

BAZILE.

Là, là, mauvaise ! Dieu vous appaise ! il n'en sera que ce que vous voulez : mais ne croyez pas non plus que je regarde monsieur Figaro comme l'obstacle qui nuit à Monseigneur ; & sans le petit Page...

SUZANNE, *timidement.*

Don Chérubin ?

BAZILE *la contrefait.*

Cherubino di amore, qui tourne autour de vous sans cesse, & qui ce matin encor, rodait ici pour y entrer, quand je vous ai quittée ; dites que cela n'est pas vrai ?

SUZANNE.

Quelle imposture ! allez-vous-en, méchant homme !

BAZILE.

On est un méchant homme, parce qu'on y voit clair. N'est-ce pas pour vous aussi cette romance dont il fait mystere ?

SUZANNE, *en colere.*

Ah ! oui, pour moi !...

BAZILE.

A moins qu'il ne l'ait composée pour Madame ! en effet, quand il sert à table on dit qu'il la regarde avec des yeux !... mais peste, qu'il ne s'y joue pas ; Monseigneur est *brutal* sur l'article.

SUZANNE, *outrée.*

Et vous bien scélérat, d'aller semant de pareils bruits, pour perdre un malheureux enfant tombé dans la disgrace de son maître.

BAZILE.

L'ai-je inventé ? Je le dis, parce que tout le monde en parle.

LE COMTE *se leve.*

Comment, tout le monde en parle ?

SUZANNE.

Ah ciel !

BAZILE.

Ha, ha !

LE COMTE

Courez, Bazile, & qu'on le chasse.

BAZILE.

Ah, que je suis fâché d'être entré !

SUZANNE, *troublée*

Mon dieu ! Mon dieu !

LE COMTE, *à Bazile.*

Elle est saisie. Asséyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE *le repousse vivement.*

Je ne veux pas m'asseoir. Entrer ainsi librement, c'est indigne !

LE COMTE.

Nous sommes deux avec toi, ma chere. Il n'y a plus le moindre danger.

BAZILE.

Moi je suis désolé de m'être égayé sur le Page, puisque vous l'entendiez ; je n'en usais ainsi, que pour pénétrer ses sentimens ; car au fond...

LE COMTE.

Cinquante pistoles, un cheval, & qu'on le renvoie à ses parens.

BAZILE.

Monseigneur, pour un badinage ?

LE COMTE.

Un petit libertin, que j'ai surpris encor hier avec la fille du jardinier.

BAZILE

Avec Fanchette ?

LE COMTE.

Et dans sa chambre.

SUZANNE, *outrée.*

Où Monseigneur avait sans doute affaire aussi !

LE COMTE, *gaiement.*

J'en aime assez la remarque.

BAZILE,

Elle est d'un bon augure.

LE COMTE, *gaiement.*

Mais non ; j'allais chercher ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe, on est long-temps à m'ouvrir, ta cousime a l'air empêtré, je prens un soupçon, je lui parle, &, tout en causant,

Chérubin *dans le fauteuil.* **Le Comte. Suzanne. Bazile.**

j'examine. Il y avait derriere la porte une eſpece de rideau, de porte-manteau, de je ne ſais pas quoi, qui couvrait des hardes; ſans faire ſemblant de rien, je vais doucement, doucement lever ce rideau, (*pour imiter le geſte, il leve la robe du fauteuil,*) & je vois...... (*Il apperçoit le Page.*) Ah...

Suzanne Chérubin *dans le fauteuil.* Le Comte. Bazile.

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Ce tour-ci vaut l'autre.

BAZILE.

Encor mieux.

LE COMTE, *à Suzanne.*

A merveilles, Mademoiſelle: à peine fiancée vous faites de ces apprêts? C'était pour recevoir mon Page, que vous deſiriez d'être ſeule? Et vous, Monſieur, qui ne changez point de conduite, il vous manquait de vous adreſſer ſans reſpect pour votre marraine, à ſa premiere camariſte à la femme de votre ami! mais je ne ſouffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'eſtime, & que j'aime, ſoit victime d'une pareille tromperie. Etait-il avec vous, Bazile?

SUZANNE *outrée.*

Il n'y a tromperie, ni victime; il était là lorſque vous me parliez.

LE COMTE *emporté.*

Puiſſes-tu mentir en le diſant! ſon plus cruel ennemi n'oſerait lui ſouhaiter ce malheur.

SUZANNE.

Il me priait d'engager Madame à vous demander ſa grace. Votre arrivée l'a ſi fort troublé, qu'il s'eſt maſqué de ce fauteuil.

LE COMTE *en colere.*

Ruſe d'enfer! je m'y ſuis aſſis en entrant.

CHÉRUBIN.

Hélas, Monſeigneur, j'étais tremblant derriere.

LE COMTE.

Autre fourberie! je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN.

Pardon, mais c'eſt alors que je me ſuis blotti dedans.

LE COMTE *plus outré.*

C'eſt donc une couleuvre, que ce petit..., ſerpent-là! il nous écoutait!

CHÉRUBIN.

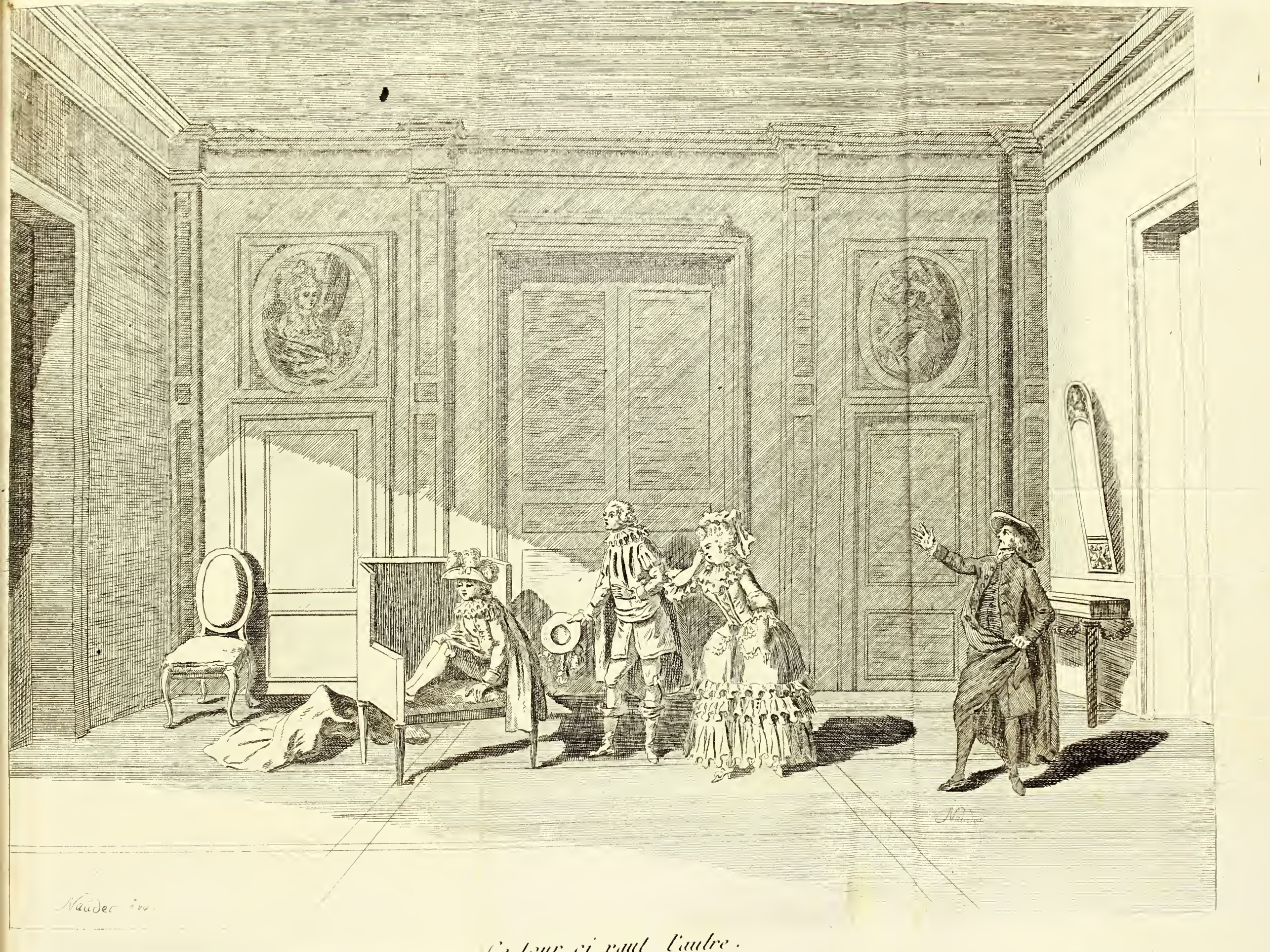
Au contraire, Monſeigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE.

O perfidie! (*à Suzanne.*) Tu n'épouſeras pas Figaro.

BAZILE.

Contenez-vous, on vient.



Ce tour ci vaut l'autre.

Ce Vend chez Leblanc fils a St Etienne en Forêt a la Salle de Comédie.

Acte Ier Scene 9e du Mariage de Figaro.

LE COMTE, *tirant Chérubin du fauteuil, & le mettant sur ses pieds.*

Il resterait-là devant toute la terre.

SCENE X.

CHÉRUBIN, SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE.

Beaucoup de Valets, Paysannes, Paysans vêtus en habits de fête,

FIGARO *tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches & de rubans blancs, parle à la Comtesse.*

Il n'y a que vous, Madame qui puissiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE.

Vous les voyez, monsieur le Comte, ils me supposent un crédit que je n'ai point : mais comme leur démande n'est pas déraisonnable.....

LE COMTE, *embarrassé.*

Il faudrait qu'elle le fût beaucoup......

FIGARO *bas à Suzanne.*

Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE *bas à Figaro.*

Qui ne meneront à rien.

FIGARO *bas.*

Va toujours.

LE COMTE *à Figaro.*

Que voulez-vous ?

FIGARO.

Monseigneur, vos vassaux touchés de l'abollition d'un certain droit fâcheux, que votre amour pour Madame....

LE COMTE.

Hé bien, ce droit n'existe plus, que veux-tu dire ?

FIGARO *malignement.*

Qu'il est bien tems que la vertu d'un si bon maître éclate ; elle m'est d'un tel avantage aujourd'hui, que je désire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE *plus embarrassé.*

Tu te moques ami ! l'abolition d'un droit honteux, n'est que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins ; mais en exiger le premier, le plus doux emploi, comme une servile redevance ; ah, c'est la tyrannie d'un Vandale, & non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO *tenant Suzanne par la main.*

Permettez donc que cette jeune créature, de qui votre sagesse a préservé l'honneur, reçoive de votre main publiquement, la toque virginale, ornée de plumes & de rubans blancs, symbole de la pureté de vos intentions : — adoptez-en la cérémonie

pour tous les mariages, & qu'un quatrain chanté en chœur, rappelle à jamais le souvenir...

LE COMTE *embarrassé*.

Si je ne savais pas qu'amoureux, poëte & musicien, sont trois titres d'indulgence pour toutes les folies......

FIGARO.

Joignez-vous à moi, mes amis.

Tous ensemble.

Monseigneur ! Monseigneur !

SUZANNE *au Comte*.

Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien ?

LE COMTE *à part*.

La perfide !

FIGARO.

Regardez-la donc, Monseigneur ; jamais plus jolie fiancée ne montrera la grandeur de votre sacrifice.

SUZANNE.

Laisse-là ma figure, & ne vantons que sa vertu.

LE COMTE *à part*.

C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE.

Je me joins à eux, monsieur le Comte ; & cette cérémonie me sera toujours chere, puisqu'elle doit son motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE.

Que j'ai toujours, Madame ; & c'est à ce titre que je me rends.

Tous ensemble.

Vivat !

LE COMTE *à part*.

Je suis pris. (*haut*) Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat, je voudrais seulement qu'on la remit à tantôt. (*à part*.) Fesons vîte chercher Marceline.

FIGARO *à Cherubin*.

Eh bien, espiègle ! vous n'applaudissez pas ?

SUZANNE.

Il est au désespoir, Monseigneur le renvoie.

LA COMTESSE.

Ah ! Monsieur, je demande sa grace.

LE COMTE.

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE.

Hélas ! il est si jeune !

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHERUBIN *tremblant*.

Pardonner généreusement, n'est pas le droit du Seigneur auquel vous avez renoncé en épousant Madame.

LA COMTESSE

Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligeait tous.

SUZANNE.

SUZANNE.

Si Monſeigneur avoit cédé le droit de pardonner, ce ſerait ſûrement le premier qu'il voudrait racheter en ſecret.

LE COMTE *embarraſſé.*

Sans doute.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi le racheter ?

CHÉRUBIN, *au Comte.*

Je fus léger dans ma conduite, il eſt vrai, Monſeigneur; mais jamais la moindre indiſcrétion dans mes paroles...

LE COMTE, *embarraſſé.*

Eh bien, c'eſt aſſez...

FIGARO.

Qu'entend-il ?

LE COMTE, *vivement.*

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez; tout le monde exige ſon pardon; je l'accorde, & j'irai plus loin. Je lui donne une compagnie dans ma légion.

Tous enſemble.

Vivat !

LE COMTE.

Mais c'eſt à condition qu'il partira ſur le champ, pour joindre en Catalogne.

FIGARO.

Ah ! Monſeigneur, demain.

LE COMTE, *inſiſte.*

Je le veux.

CHÉRUBIN.

J'obéis.

LE COMTE.

Saluez votre marraine, & demandez ſa protection.

CHÉRUBIN, *met un genou en terre devant la Comteſſe, & ne peut parler.*

LA COMTESSE, *émue.*

Puiſqu'on ne peut vous garder ſeulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maiſon, où votre jeuneſſe a trouvé tant d'indulgence. Soyez ſoumis, honnête & brave; nous prendrons part à vos ſuccès. (*Chérubin ſe releve, & retourne à ſa place.*)

LE COMTE.

Vous êtes bien émue, Madame ?

LA COMTESSE.

Je ne m'en défens pas. Qui ſait le ſort d'un enfant jeté dans une carriere auſſi dangereuſe ! il eſt allié de mes parens; & de plus il eſt mon filleul.

LE COMTE, *à part.*

Je vois que Bazile avoit raiſon. (*haut.*) Jeune homme, embraſſez Suzanne... pour la derniere fois.

FIGARO.

Pourquoi cela, Monſeigneur? il viendra paſſer ſes hivers. Baiſe-moi donc auſſi, Capitaine! (*il l'embraſſe.*) Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant: dame! tu ne roderas plus tout le jour au quartier des femmes: plus d'échaudés, de goûtés à la crême; plus de main chaude, ou de colin maillard. De bons ſoldats, morbleu! baſanés, mal vêtus; un grand fuſil bien lourd; tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire; & ne va pas broncher en chemin, à moins qu'un bon coup de feu...

SUZANNE.

Fi donc, l'horreur!

LA COMTESSE.

Quel pronoſtic!

LE COMTE.

Où donc eſt Marceline? il eſt bien ſingulier qu'elle ne ſoit pas des vôtres!

FANCHETTE.

Monſeigneur, elle a pris le chemin du Bourg, par le petit ſentier de la Ferme.

LE COMTE.

Et elle en reviendra.

BAZILE.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaiſait qu'il ne lui plût jamais...

FANCHETTE.

Monſieur le Docteur lui donnait le bras.

LE COMTE, *vivement.*

Le Docteur eſt ici?

BAZILE.

Elle s'en eſt d'abord emparée....

LE COMTE, *à part.*

Il ne pouvait venir plus à propos.

FANCHETTE.

Elle avait l'air bien échauffée, elle parlait tout haut en marchant, puis elle s'arrêtait, & feſait comme ça, de grands bras... & monſieur le Docteur lui feſait comme ça de la main, en l'appaiſant: elle paraiſſait ſi couroucée! elle nommait mon couſin Figaro.

LE COMTE, *lui prend le menton.*

Couſin... futur.

FANCHETTE, *montrant Chérubin.*

Monſeigneur, nous avez-vous pardonnez d'hier?...

LE COMTE, *interrompt.*

Bon jour, bon jour, petite.

FIGARO.

C'eſt ſon chien d'amour qui la berce: elle aurait troublé notre fête.

LE COMTE, *à part.*

Elle la troublera, je t'en réponds. (*haut.*) Allons, Madame, entrons. Bazile, vous passerez chez moi.

SUZANNE, *à Figaro.*

Tu me réjoindras, mon fils ?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Est-il bien enfilé ?

SUZANNE, *bas.*

Charmant garçon !

(*Ils sortent tous.*)

SCENE XI.

CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE.

Pendant qu'on sort, Figaro les arrête tous deux, & les ramene.

FIGARO.

AH ça, vous autres ! la cérémonie adoptée, ma fête de ce soir en est la suite, il faut bravement nous recorder : ne fesons point comme ces Acteurs, qui ne jouent jamais si mal que le jour où la critique est le plus éveillée. Nous n'avons point de lendemain qui nous excuse, nous. Sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE, *malignement.*

Le mien est plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, *fesant, sans qu'il le voie, le geste de le rosser.*

Tu es loin aussi de savoir tout le succès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Et toi, tu voudrais bien rester ?

CHÉRUBIN.

Ah ! si je le voudrais !

FIGARO.

Il faut ruser. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule ; arrange ouvertement ta trousse, & qu'on voie ton cheval à la grille ; un tems de galop jusqu'à la Ferme ; reviens à pieds par les derrieres ; Monseigneur te croira parti ; tiens-toi seulement hors de sa vue ; je me charge de l'appaiser après la fête.

CHÉRUBIN.

Mais Fanchette qui ne sait pas son rôle !

BAZILE.

Que diable lui apprenez-vous donc, depuis huit jours, que vous ne la quittez pas ?

FIGARO.

Tu n'as rien à faire aujourd'hui, donne-lui par grace une leçon,

BAZILE.

Prenez garde, jeune homme, prenez garde! le pere n'eſt pas ſatisfait; la fille a été ſouffletté e; elle n'étudie pas avec vous: Chérubin! Chérubin! vous lui cauſerez des chagrins! *tant va la cruche à l'eau!...*

FIGARO.

Ah! voilà notre imbécille, avec ſes vieux proverbes! Hé bien, pédant! que dit la ſageſſe des nations? *tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin...*

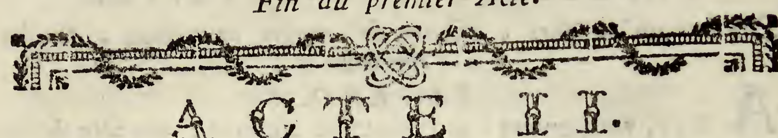
BAZILE.

Elle s'emplit.

FIGARO, *en s'en allant.*

Pas ſi bête, pourtant, pas ſi bête!

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre repréſente une chambre à coucher ſuperbe, un grand lit en alcove, une eſtrade au devant. La porte pour entrer s'ouvre & ſe ferme à la troiſieme couliſſe à droite, celle d'un cabinet, à la premiere couliſſe à gauche. Une porte dans le fond va chez les femmes. Une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCENE PREMIERE.

SUZANNE, LA COMTESSE, *entrent par la porte droite.*

LA COMTESSE, *ſe jette ſur une bergere.*

Frme la porte, Suzanne, & conte-moi tout dans le plus grand détail.

SUZANNE.

Je n'ai rien caché à Madame.

LA COMTESSE.

Quoi, Suzon, il voulait te ſéduire?

SUZANNE.

Oh que non. Monſeigneur n'y met pas tant de façon avec ſa ſervante: il voulait m'acheter.

LA COMTESSE.

Et le petit Page était préſent?

SUZANNE.

C'eſt-à-dire, caché derriere le grand fauteuil. Il venait me prier de vous demander ſa grace.

LA COMTESSE.

Hé pourquoi ne pas s'adreſſer à moi-même; eſt-ce que je l'aurais refuſé, Suzon?

SUZANNE.

C'eſt ce que j'ai dit: mais ſes regrets de partir, & ſur-tout

de quitter Madame ! *Ah Suzon, qu'elle eſt noble & belle ! mais qu'elle eſt impoſante.*

LA COMTESSE.

Eſt-ce que j'ai cet air-là, Suzon ? moi qui l'ai toujours protégé.

SUZANNE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenais, il s'eſt jeté deſſus...

LA COMTESSE, *ſouriant.*

Mon ruban ?... quelle enfance !

SUZANNE.

J'ai voulu le lui ôter ; Madame, c'était un lion ; ſes yeux brillaient... Tu ne l'auras qu'avec ma vie, diſait-il, en forçant ſa petite voix douce & grêle.

LA COMTESSE, *rêvant.*

Eh bien, Suzon ?

SUZANNE.

Eh bien, Madame, eſt-ce qu'on peut faire finir ce petit démon-là ? ma marraine par-ci ; je voudrais bien par l'autre ; & parce qu'il n'oſerait ſeulement baiſer la robe de Madame, il voudrait toujours m'embraſſer moi.

LA COMTESSE, *rêvant.*

Laiſſons... laiſſons ces folies... Enfin, ma pauvre Suzanne, mon époux à fini par te dire ?

SUZANNE.

Que ſi je ne voulais pas l'entendre, il allait protéger Marceline.

LA COMTESSE, *ſe leve & ſe promene, en ſe ſervant fortement de l'éventail.*

Il ne m'aime plus du tout.

SUZANNE.

Pourquoi tant de jalouſie ?

LA COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chere ! uniquement par orgueil. Ah ! je l'ai trop aimé ! je l'ai laſſé de mes tendreſſes, fatigué de mon amour ; voilà mon ſeul tort avec lui : mais je n'entends pas que cet honnête aveu te nuiſe, & tu épouſeras Figaro. Lui ſeul peut nous aider : viendra-t-il ?

SUZANNE.

Dès qu'il verra partir la chaſſe.

LA COMTESSE, *ſe ſervant de l'évantail.*

Ouvre un peu la croiſée ſur le jardin. Il fait une chaleur ici !

SUZANNE.

C'eſt que Madame parle & marche avec action. (*Elle va ouvrir la croiſée du fond.*)

LA COMTESSE, *rêvant long-tems.*

Sans cette conſtance à me fuir... les hommes ſont bien coupables !

SUZANNE, *crie de la fenêtre.*

Ah! voilà Monſeigneur qui traverſe à cheval le grand potager, ſuivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre leviers.

LA COMTESSE.

Nous avons du tems devant nous. (*Elle s'aſſied.*) On frappe, Suzon!

SUZANNE, *court ouvrir en chantant.*

Ah, c'eſt mon Figaro! ah, c'eſt mon Figaro!

SCENE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, *aſſiſe.*

SUZANNE.

Mon cher ami! viens donc. Madame eſt dans une impatience!...

FIGARO.

Et toi, ma petite Suzanne? — Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une miſere. Monſieur le Comte trouve notre jeune femme aimable, il voudrait en faire ſa maîtreſſe, & c'eſt bien naturel.

SUZANNE.

Naturel?

FIGARO.

Puis il m'a nommé courrier de dépêches, & Suzon conſeiller d'ambaſſade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Tu finiras?

FIGARO.

Et parce que Suzanne ma fiancée n'accepte pas le diplôme, il va favoriſer les vues de Marceline; quoi de plus ſimple encor? ſe venger de ceux qui nous nuiſent à nos projets en renverſant les leurs; c'eſt ce que chacun fait; ce que nous allons faire nous-mêmes. Hé bien, voilà tout pourtant.

LA COMTESSE.

Pouvez-vous, Figaro, traiter ſi légerement un deſſein qui nous coûte à tous le bonheur?

FIGARO.

Qui dit cela, Madame?

SUZANNE.

Au lieu de t'affliger de nos chagrins...

FIGARO.

N'eſt-ce pas aſſez que je m'en occupe? Or, pour agir auſſi méthodiquement que lui, tempérons d'abord ſon ardeur de nos poſſeſſions, en l'inquiétant ſur les ſiennes.

LA COMTESSE.

C'eſt bien dit; mais comment?

FIGARO.

C'eſt déja fait, Madame; un faux avis donné ſur vous...

LA COMTESSE.

Sur moi, la tête vous tourne!

FIGARO.

Oh ! c'eſt à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE.

Un homme auſſi jaloux !...

FIGARO.

Tant mieux : pour tirer parti des gens de ce caractere, il ne faut qu'un peu leur fouetter le ſang ; c'eſt ce que les femmes entendent ſi bien ! Puis les tient-on fâchés tout rouge ? avec un brin d'intrigue on les mene où l'on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit Monſeigneur, qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE.

Et vous vous jouez ainſi de la vérité ſur le compte d'une femme d'honneur...

FIGARO.

Il y en a peu, Madame, avec qui je l'euſſe oſé, crainte de rencontrer juſte.

LA COMTESSE.

Il faudra que je l'en remercie !

FIGARO.

Mais dites-moi s'il n'eſt pas charmant de lui avoir taillé ses morceaux de la journée, de façon qu'il paſſe à roder, à jurer après ſa Dame, le tems qu'il deſtinait à ſe complaire avec la nôtre ! Il eſt déja tout dérouté ; galoppera-t-il celle-ci ? ſurveillera-t-il celle-la ? Dans ſon trouble d'eſprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine, & force un lievre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poſte ; il n'aura pas pris de parti contre ; & jamais il n'oſera s'y oppoſer devant Madame.

SUZANNE.

Non ; mais Marceline, le bel eſprit, oſera le faire, elle.

FIGARO.

Brrrr. Cela m'inquiete bien, ma foi ! Tu feras dire à Monſeigneur, que tu te rendras ſur la brune au jardin.

SUZANNE.

Tu comptes ſur celui-là ?

FIGARO.

O dame ! écoutez donc, les gens qui ne veulent rien faire de rien, n'avancent rien, & ne ſont bons à rien. Voilà mon mot.

SUZANNE.

Il eſt joli !

LA COMTESSE.

Comme ſon idée : vous conſentiriez qu'elle s'y rendît ?

FIGARO.

Point du tout. Je fais endoſſer un habit de Suzanne à quelqu'un : ſurpris par nous au rendez-vous, le Comte pourra-t-il s'en dédire ?

SUZANNE.

A qui mes habits ?

FIGARO.

Chérubin.

LA COMTESSE.

Il eſt parti.

FIGARO.

Non pas pour moi : veut-on me laiſſer faire ?

SUZANNE.

On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO.

Deux, trois, quatre à la fois, bien embrouillée, qui ſe croiſent. J'étais né pour être courtiſan.

SUZANNE.

On dit que c'eſt un métier ſi difficile !

FIGARO.

Recevoir, prendre, & demander ; voilà le ſecret en trois mots.

LA COMTESSE.

Il a tant d'aſſurance, qu'il finit par m'en inſpirer.

FIGARO.

C'eſt mon deſſein.

SUZANNE.

Tu diſais donc ?

FIGARO.

Que pendant l'abſence de Monſeigneur, je vais vous envoyer le Chérubin ; coëffez-le, habillez-le ; je le renferme & l'endoctrine ; & puis danſez, Monſeigneur. (*il ſort.*)

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE *aſſiſe.*

LA COMTESSE *tenant ſa boîte à mouches.*

MON dieu, Suzon, comme je ſuis faite ! . . . . . . ce jeune homme qui va venir ! ....

SUZANNE.

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe ?

LA COMTESSE *rêve devant ſa petite glace.*

Moi ?... tu verras comme je vais le gronder.

SUZANNE.

Faiſons-lui chanter ſa romance. (*Elle la met ſur la Comteſſe.*)

LA COMTESSE.

Mais, c'eſt qu'en vérité mes cheveux ſont dans un déſordre...

SUZANNE *riant.*

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles, Madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE *revenant à elle.*

Qu'eſt-ce que vous dites donc, Mademoiſelle ?

SCENE IV.

CHERUBIN, *l'air honteux*, SUZANNE, LA COMTESSE *assise*.

SUZANNE.

Entrez, monsieur l'Officier ; on est visible.

CHERUBIN *avance en tremblant*.

Ah, que ce nom m'afflige, Madame ! il m'apprend qu'il faut quitter des lieux ....., une marraine si .... bonne ! ....

SUZANNE.

Et si belle !

CHERUBIN *avec un soupir*.

Ah ! oui.

SUZANNE *le contrefait*.

Ah ! oui. Le bon jeune homme ! avec ses longues paupieres hypocrites. Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à Madame.

LA COMTESSE *la déplie*.

De qui.... dit-on qu'elle est ?

SUZANNE.

Voyez la rougeur du coupable : en a-t-il un pied sur les joues ?

CHERUBIN.

Est-ce qu'il est défendu.... de chérir....

SUZANNE *lui met le poing sous le nez*.

Je dirai tout, vaurien !

LA COMTESSE.

Là.... chante-t-il ?

CHERUBIN.

O ! Madame, je suis si tremblant !.....

SUZANNE *en riant*.

Et gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian ; dès que Madame le veut, modeste auteur ! Je vais l'accompagner.

LA COMTESSE.

Prens ma guittare. (*La Comtesse assise, tient le papier pour suivre. Suzanne est derriere son fauteuil, & prélude en regardant la musique pardessus samaîtresse. Le petit Page est devant elle, les yeux baissés. Ce tableau est juste la belle estampe d'après Vanloo, appellée* LA CONVERSATION ESPAGNOLE.

ROMANCE.

Chérubin.
la Comtesse.
Suzanne.

Air : *Malbroug s'en vat en guerre.*

PREMIER COUPLET.

Mon coursier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)

J'errais de plaine en plaine,
Au gré du destrier.

II. COUPLET.

Au gré du destrier ;
Sans Valet, n'Ecuyer ;
(*a*) Là, près d'une fontaine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Songeant à ma Marraine,
Sentais mes pleurs couler.

III. COUPLET.

Sentais mes pleurs couler,
Prêt à me désoler ;
Je gravais sur un frêne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Sa lettre sans la mienne ;
Le Roi vint à passer.

IV. COUPLET.

Le Roi vint à passer :
Ses Barons, son Clergier.
Beau Page, dit la Reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Qui vous met à la gêne ?
Qui vous fait tant pleurer ?

V. COUPLET.

Qui vous fait tant pleurer ?
Nous faut le déclarer.
Madame & Souveraine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
J'avais une Marraine,
Que toujours adorai. (*b*).

VI. COUPLET.

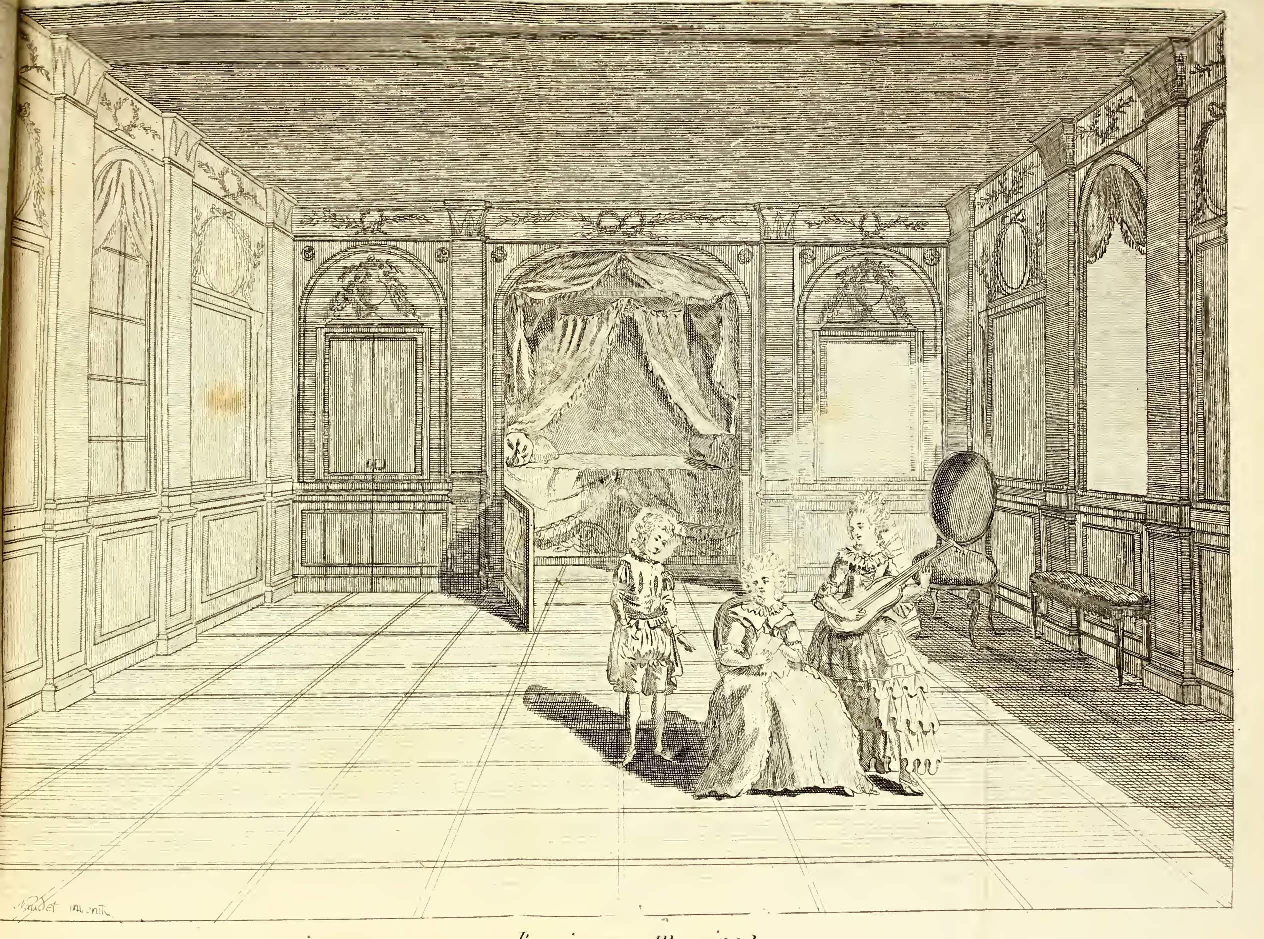
Que toujours adorai ;
Je sens que j'en mourrai.
Beau Page, dit la Reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
N'est-il qu'une Marraine ?
Je vous en servirai,

VII. COUPLET.

Je vous en servirai ;
Mon Page vous ferai ;
Puis à ma jeune Hélene,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Fille d'un Capitaine,
Un jour vous marierai.

(*a*) Au Spectacle on a commencé la romance à ce vers, en disant: *Auprès d'une Fontaine.*

(*b*) Ici la Comtesse arrête le Page en fermant le papier. Le reste ne se chante pas au Théâtre.



.... J'avais une Maraine,
que toujours adorai.

Ce Vend chéz Le Blanc fils a St. Etienne en Forêt a la Salle de Comédie,

Fin de la Romance Scène 4e.
IIe Tete du Mariage de Figaro.

VIII. COUPLET.

Un jour vous marierai. —
Nenni, n'en faut parler ;
Je veux, traînant ma chaîne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Mourir de cette peine ;
Mais non m'en consoler.

LA COMTESSE.

Il y a de la naïveté. . du sentiment même.

SUZANNE *va poser la guittare sur un fauteuil.*

O ! pour du sentiment, c'est un jeune homme qui....... Ah, çà, monsieur l'Officier, vous a-t-on dit que pour égayer la soirée, nous voulons savoir d'avance si un de mes habits vous ira passablement ? Chérubin. Suzanne. La Comtesse.

LA COMTESSE.

J'ai peur que non.

SUZANNE *se mesure avec lui.*

Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau. (*Elle le détache.*)

LA COMTESSE.

Et si quelqu'un entrait ?

SUZANNE.

Est-ce que nous faisons du mal donc ? je vais fermer la porte : (*Elle court.*) mais c'est la coëffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Sur ma toilette, une baigneuse à moi. (*Suzanne entre dans le cabinet, dont la porte est au bord du théatre.*)

SCENE V.

CHERUBIN, LA COMTESSE *assise.*

LA COMTESSE.

Jusqu'a l'instant du bal, le Comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après, que le tems d'expédier votre brevet, nous a fait naître l'idée.....

CHERUBIN *le lui montre.*

Hélas, Madame, le voici ; Bazile me l'a remis de sa part.

LA COMTESSE.

Déja ? l'on a craint d'y perdre une minute. (*Elle lit.*) Ils se sont tant pressés, qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet.

(*Elle le lui rend.*)

SCENE VI.

CHERUBIN, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE *entre avec un grand bonnet.*

Le cachet, à quoi ?

LA COMTESSE.

A son brevet.

SUZANNE.

Déja !

LA COMTESSE.

C'est ce que je disais. Est-ce là ma baigneuse !

Chérubin.
Suzanne.
la Comtesse.

SUZANNE *s'assied près de la comtesse.*

Et la plus belle de toutes. (*Elle chante avec des épingles dans sa bouche.*)

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra, mon bel ami.
(*Chérubin se met à genoux ; elle le coëffe.*)

Madame, il est charmant !

LA COMTESSE.

Arrange son collet d'un air un peu plus féminin.

SUZANNE *l'arrange.*

Là... mais voyez donc ce morveux, comme il est joli en fille ! j'en suis jalouse, moi ! (*Elle lui prend le menton.*) Voulez-vous bien n'être pas joli comme çà ?

LA COMTESSE.

Qu'elle est folle ! Il faut relever la manche, afin que l'amadis prenne mieux... (*Elle le retrousse.*) Qu'est-ce qu'il a donc au bras ? un ruban !

SUZANNE.

Et un ruban à vous. Je suis bien aise que Madame l'ait vu. Je lui avais dit que je le dirais, déja ! O ! si Monseigneur n'était pas venu, j'aurais bien repris le ruban ; car je suis presque aussi forte que lui.

LA COMTESSE.

Il y a du sang ! (*Elle détache le ruban.*)

CHERUBIN *honteux.*

Ce matin, comptant partir j'arrangeais la gourmette de mon cheval ; il a donné de la tête, & la bossette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais mis un ruban...

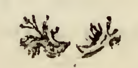
SUZANNE.

Et sur-tout un ruban volé. — Voyons donc ce que la bossette... la courbette !... la cornette du cheval !... Je n'entends rien à tous ces noms-là. — Ah qu'il a le bras blanc ! c'est comme une femme ! plus blanc que le mien ! regardez donc, Madame ! (*Elle les compare.*)

LA COMTESSE, *d'un ton glacé.*

Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé, dans ma toilette.

Suzanne lui pousse la tête, en riant ; il tombe sur les deux mains. (*Elle entre dans le cabinet au bord du théâtre.*)



SCENE VII.

CHÉRUBIN, *à genoux*, LA COMTESSE *assise*.

LA COMTESSE, *reste un moment sans parler, les yeux sur son ruban, Chérubin la dévore de ses regards.*

POur mon ruban, Monsieur... comme c'est celui dont la couleur m'agrée le plus... J'étais fort en colere de l'avoir perdu.

SCENE VIII.

CHÉRUBIN, *à genoux*, LA COMTESSE, *assise*, SUZANNE.

SUZANNE, *revenant.*

ET la ligature à son bras ? (*Elle remet à la Comtesse du taffetas gommé & des ciseaux.*)

LA COMTESSE.

En allant lui chercher tes hardes, prends le ruban d'un autre bonnet.

(*Suzanne sort par la porte du fond, en emportant le manteau du Page,*)

SCENE IX.

CHÉRUBIN, *à genoux*, LA COMTESSE, *assise*.

CHÉRUBIN, *les yeux baissés.*

CElui qui m'est ôté, m'aurait guéri en moins de rien.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu ? (*lui montrant le taffetas*,) ceci vaut mieux.

CHÉRUBIN, *hésitant.*

Quand un ruban... a serré la tête... ou touché la peau d'une personne...

LA COMTESSE, *coupant la phrase.*

... Etrangere ! il devint bon pour les blessures ? J'ignorais cette propriété. Pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a serré le bras. A la premiere égratignure... de mes femmes, j'en ferai l'essai.

CHÉRUBIN, *pénétré.*

Vous le gardez, & moi je pars.

LA COMTESSE.

Non pour toujours.

CHÉRUBIN.

Je suis si malheureux !

LA COMTESSE, *émue.*

Il pleure à présent ! c'est ce vilain Figaro avec son pronostic !

CHERUBIN, *exalté.*

Ah ! je voudrais toucher au terme qu'il m'a prédit ! sur de

mourir à l'inſtant, peut-être ma bouche oſerait.......

LA COMTESSE, *l'interrompt, & lui eſſuie les yeux avec ſon mouchoir.*

Taiſez-vous, taiſez-vous, Enfant. Il n'y a pas un brin de raiſon dans tout ce que vous dites. (*On frappe à la porte, elle éleve la voix.*) Qui frappe ainſi chez moi ?

SCENE X.

CHERUBIN, LA COMTESSE, LE COMTE, *en dehors.*

LE COMTE, *en dehors.*

POurquoi donc enfermée ?

LA COMTESSE, *troublée ſe leve.*

C'eſt mon époux ! grands Dieux !... (*à Chérubin qui s'eſt levé auſſi*) vous ſans manteau, le col & les bras nuds ! ſeul avec moi ! cet air de déſordre, un billet reçu, ſa jalouſie !...

LE COMTE, *en dehors*

Vous n'ouvrez pas ?

LA COMTESSE.

C'eſt que... je ſuis ſeule.

LE COMTE, *en dehors.*

Seule ! avec qui parlez-vous donc ?

LA COMTESSE, *cherchant.*

.... Avec vous ſans doute.

CHÉRUBIN, *à part.*

Après les ſcenes d'hier, & de ce matin, il me tuerait ſur la place ! (*Il court au cabinet de toilette, y entre, & tire la porte ſur lui.*)

SCENE XI.

LA COMTESSE, *ſeule, en ôte la clé & court ouvrir au Comte.*

AH quelle faute ! quelle faute !

SCENE XII.

LA COMTESSE, LE COMTE.

LE COMTE, *un peu ſevere.*

VOus n'êtes pas dans l'uſage de vous enfermer !

LA COMTESSE, *troublée.*

Je... je chiffonnais... oui, je chiffonnais, avec Suzanne ; elle eſt paſſée un moment chez elle.

LE COMTE. *l'examinant.*

Vous avez l'air & le ton bien altérés !

LA COMTESSE.

Cela n'eſt pas étonnant... pas étonnant du tout... je vous aſſure... nous parlions de vous... elle eſt paſſée, comme je vous dis.

LE COMTE.

Vous parliez de moi !... Je suis ramené par l'inquiétude : en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a pourtant agité.

LA COMTESSE.

Comment, Monsieur !... quel billet ?

LE COMTE.

Il faut avouer, Madame, que vous ou moi, sommes entourés d'êtres... bien méchans ! On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un que je crois absent, doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Quel que soit cet audacieux, il faudra qu'il pénetre ici ; car mon projet est de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

LE COMTE.

Ce soir, pour la noce de Suzanne ?

LA COMTESSE.

Pour rien au monde ; je suis très incommodée.

LE COMTE.

Heureusement le Docteur est ici.
(*Le Page fait tomber une chaise dans le cabinet.*)
Quel bruit entends-je ?

LA COMTESSE, *plus troublée.*

Du bruit !

LE COMTE.

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je... je n'ai rien entendu, pour moi.

LE COMTE.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée !

LA COMTESSE.

Préoccupée ! de quoi ?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, Madame.

LA COMTESSE.

Hé... qui voulez-vous qu'il y ait, Monsieur ?

LE COMTE.

C'est moi qui vous le demande ; j'arrive.

LA COMTESSE.

Hé mais... Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE.

Vous avez dit qu'elle était passée chez elle !

LA COMTESSE.

Passée... ou entrée là ; je ne sais lequel.

LE COMTE.

Si c'est Suzanne, d'où vient le trouble où je vous vois ?

LA COMTESSE.

Du trouble pour ma camariste ?

LE COMTE.

Pour votre camarifte, je ne fais ; mais pour du trouble ; affurément.

LA COMTESSE.

Affurément, Monfieur, cette fille vous trouble, & vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE *en colere.*

Elle m'occupe à tel point, Madame, que je veux la voir à l'inftant.

LA COMTESSE.

Je crois en effet, que vous le voulez fouvent ; mais voilà bien les foupçons les moins fondés....

SCENE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE *entre avec des hardes & pouffe la porte du fond.*

LE COMTE.

ILs en feront plus aifés à détruire. (*Il parle au cabinet.*) Sortez, Suzon ; je vous l'ordonne.

(*Suzanne s'arrête auprès de l'alcove dans le fond.*)

LA COMTESSE.

Elle eft prefque nue, Monfieur : vient-on troubler ainfi des femmes dans leur retraite ? Elle effayait des hardes que je lui donne en la mariant ; elle s'eft enfuie, quand elle vous a entendu.

LE COMTE.

Si elle craint tant de fe montrer, au moins elle peut parler. (*Il fe tourne vers la porte du cabinet.*) Répondez-moi, Suzanne ; êtes-vous dans ce cabinet ?

(*Suzanne, reftée au fond, fe jette dans l'alcove & s'y cache.*)

LA COMTESSE *vivement, parlant au cabinet.*

Suzon, je vous défens de répondre. (*Au Comte.*) On n'a jamais pouffé fi loin la tyrannie !

LE COMTE *s'avance au cabinet.*

Oh bien, puifqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE *fe met au devant.*

Par-tout ailleurs je ne puis l'empêcher ; mais j'efpère auffi que chez moi....

LE COMTE.

Et moi j'efpère favoir dans un moment quelle eft cette Suzanne myftérieufe. Vous demander la clé, ferait, je le vois, inutile ! mais il eft un moyen fûr de jetter en dedans cette légère porte. Holà quelqu'un !

LA COMTESSE.

ttirer vos gens, & faire un fcandale public d'un foupçon qui A rendrait la fable du château ?

LE COMTE.

Fort bien, Madame; en effet j'y suffirai; je vais à l'instant prendre chez moi ce qu'il faut ..(*Il marche pour sortir & revient.*) Mais pour que tout reste au même état, voudrez-vous bien m'accompagner sans scandale & sans bruit, puisqu'il vous déplait tant? ... une chose aussi simple, apparemment ne me sera pas refusée!

LA COMTESSE *troublée.*

Eh! Monsieur qui songe à vous contrarier?

LE COMTE.

Ah! j'oubliais la porte qui va chez vos femmes; il faut que je la ferme aussi, pour que vous soyez pleinement justifiée. (*Il va fermer la porte du fond, & en ôte la clé.*)

LA COMTESSE *à part.*

O ciel! étourderie funeste!

LE COMTE *revenant à elle.*

Maintenant que cette chambre est close, acceptez mon bras; je vous prie; (*il élève la voix*) & quant à la Suzanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre, & le moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour....

LA COMTESSE.

En vérité, Monsieur, voilà bien la plus odieuse aventure.... (*Le Comte l'emmène & ferme la porte à la clé.*)

SCENE XIV.

SUZANNE, CHERUBIN.

SUZANNE *sort de l'alcove, accourt au cabinet & parle à la serrure.*

OUVREZ, Chérubin, ouvrez vîte c'est Suzanne; ouvrez & sortez,

CHERUBIN *sort.* Chérubin. Suzanne.

Ah, Suzon, quelle horrible scène!

SUZANNE.

Sortez vous n'avez pas une minute.

CHERUBIN *effrayé.*

Eh par où sortir?

SUZANNE.

je n'en sais rien, mais sortez.

CHERUBIN.

S'il n'y a pas d'issue?

SUZANNE.

Après la rencontre de tantôt, il vous écraserait! & nous serions perdues. — Courez conter à Figaro...

CHERUBIN.

La fenêtre du jardin n'est peut-être pas bien haute. (*Il court y regarder.*)

SUZANNE *avec effroi.*

Un grand étage ! impossible ! Ah ma pauvre maîtresse ! & mon mariage, ô ciel !

CHÉRUBIN *revient.*

Elle donne sur la melonnière : quitte à gâter une couche ou deux.

SUZANNE *revient & s'écrie :*

Il va se tuer !

CHERUBIN *exalté.*

Dans un gouffre allumé, Suzon ! oui, je m'y jetterais plutôt que de lui nuire . . . . Et ce baiser va me porter bonheur. (*Il l'embrasse & court se jetter pas par la fenêtre.*)

SCENE XV.

SUZANNE *seule, un cri de frayeur.*

AH ! . . . . (*Elle tombe assise un moment. Elle va péniblement regarder à la fenêtre & revient.*) Il est déjà bien loin. O le petit garnement ! aussi leste que joli ! si celui-là manque de femmes . . . . Prenons sa place au plutôt. (*En entrant dans le cabinet.*) Vous pouvez à présent, monsieur le Comte, rompre la cloison, si cela vous amuse ; au diantre qui répond un mot.

(*Elle s'y enferme.*)

SCENE XVI.

LE COMTE, LA COMTESSE *rentrent dans la chambre.*

LE COMTE, *une pince à la main, qu'il jette sur le fauteuil.*

TOUT est bien comme je l'ai laissé, Madame, en m'exposant à briser cette porte, réfléchissez aux suites ; encore une fois voulez-vous l'ouvrir ?

LA COMTESSE.

Eh, Monsieur, quelle horrible humeur peut altérer ainsi les égards entre deux époux ? Si l'amour vous dominait au point de vous inspirer ces fureurs ; malgré leur déraison, je les excuserais ; j'oublierais, peut-être, en faveur du motif, ce qu'elles ont d'offensant pour moi. Mais la seule vanité peut-elle jeter dans cet excès un galant homme ?

LE COMTE.

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte ; ou je vais à l'instant . . . .

LA COMTESSE *au devant.*

Arrêtez, Monsieur ; je vous prie. Me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois ?

LE COMTE.

Tout ce qu'il vous plaira, Madame; mais je verrai qui eſt dans ce cabinet.

LA COMTESSE *effrayée.*

Hé bien, Monſieur, vous le verrez. Ecoutez-moi.... tranquillement.

LE COMTE.

Ce n'eſt donc pas Suzanne?

LA COMTESSE, *timidement.*

Au moins n'eſt-ce pas non plus une perſonne.... dont vous deviez rien redouter... Nous diſpoſions une plaiſanterie.... bien innocente en vérité, pour ce ſoir.... & je vous jure...

LE COMTE.

Et vous me jurez?

LA COMTESSE.

Que nous n'avions pas plus de deſſein de vous offenſer, l'un que l'autre.

LE COMTE *vîte.*

L'un que l'autre? c'eſt un homme.

LA COMTESSE.

Un enfant, Monſieur.

LE COMTE.

Hé qui donc?

LA COMTESSE.

A peine oſai-je le nommer!

LE COMTE, *furieux.*

Je le tuerai.

LA COMTESSE.

Grands Dieux!

LE COMTE.

Parlez donc.

LA COMTESSE.

Ce jeune.... Chérubin....

LE COMTE.

Chérubin! l'inſolent! voilà mes ſoupçons, & le billet expliqué.

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Ah! Monſieur; gardez de penſer....

LE COMTE *frappant du pied.*

(*A part.*) Je trouverai par-tout ce maudit Page! (*haut.*) Allons, Madame, ouvrez; je ſais tout maintenant, Vous n'auriez pas été ſi émue, en le congédiant ce matin; il ſerait parti quand je l'ai ordonné; vous n'auriez pas mis tant de fauſſeté dans votre conte de Suzanne; il ne ſe ſerait pas ſi ſoigneuſement caché, s'il n'y avait rien de criminel.

LA COMTESSE.

Il a craint de vous irriter en ſe montrant.

LE COMTE, *hors de lui, crie au cabinet,*

Sors donc, petit malheureux!

LA COMTESSE *le prend à bras le corps, en l'éloignant.*

Ah ! Monsieur, Monsieur, votre colère me fait trembler pour lui. N'en croyez pas un injuste soupçon, de grace ; & que le désordre où vous l'allez trouver....

LE COMTE.

Du désordre !

LA COMTESSE.

Hélas oui ; prêt à s'habiller en femme, une coëffure à moi sur la tête, en veste & sans manteau, le col ouvert, les bras nus ; il allait essayer ..

LE COMTE.

Et vous vouliez garder votre chambre ! Indigne épouse ! ah ! vous la garderez... long-tems ; mais il faut avant, que j'en chasse un insolent, de manière à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE, *se jette à genoux, les bras élevés.*

Monsieur le Comte, épargnez un enfant ; je ne me consolerais pas d'avoir causé....

LE COMTE.

Vos frayeurs aggravent son crime.

LA COMTESSE.

Il n'est pas coupable, il partait : c'est moi qui l'ai fait appeller.

LE COMTE, *furieux.*

Levez-vous. Otez-vous... Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre.

LA COMTESSE.

Eh bien ! je m'ôterai, Monsieur, je me leverai ; je vous remettrai même la clé du cabinet ; mais, mais au nom de votre amour...

LE COMTE.

De mon amour ! Perfide !

LA COMTESSE, *se leve & lui présente la clé.*

Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant, sans lui faire aucun mal ; & puisse après, tout votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convainc pas...

LE COMTE, *prenant la clé.*

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE *se jette sur une bergere, un mouchoir sur les yeux.*

O ! ciel ! il va périr.

LE COMTE, *ouvre la porte, & recule.*

C'est Suzanne !

SCENE XVII.

LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE, *sort en riant.*

JE le tuerai, je le tuerai. Tuez-le donc, ce méchant Page !

LE COMTE, *à part.*

Ah quelle école ! (*regardant la Comteſſe qui eſt reſtée, ſtupéfaite.*) Et vous auſſi, vous jouez l'étonnement !... Mais peut-être elle n'y eſt pas ſeule. (*Il entre.*)

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, *aſſiſe*, SUZANNE.

SUZANNE, *accourt à ſa Maîtreſſe.*

Remettez-vous, Madame, il eſt bien loin, il a fait un ſaut...

LA COMTESSE.

Ah, Suzon, je ſuis morte.

SCENE XIX.

LA COMTESSE, *aſſiſe*, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE, *ſort du cabinet d'un air confus. Après un court ſilence.*

IL n'y a perſonne, & pour le coup j'ai tort. — Madame... vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE, *gaiement.*

Et moi, Monſeigneur ?

LA COMTESSE, *ſon mouchoir ſur ſa bouche pour ſe remettre, ne parle pas.*

Suzanne. la Comteſſe, *aſſiſe.* Le Comte.

LE COMTE, *s'approche.*

Quoi, Madame, vous plaiſantiez ?

LA COMTESSE, *ſe remettant un peu.*

Eh pourquoi non, Monſieur ?

LE COMTE.

Quel affreux badinage ! & par quel motif, je vous prie ?...

LA COMTESSE.

Vos folies méritent-elles de la pitié ?

LE COMTE.

Nommer folies ce qui touche à l'honneur !

LA COMTESSE, *aſſurant ſon ton par degrés.*

Me ſuis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon & à la jalouſie, que vous ſeul oſez concilier ?

LE COMTE.

Ah ! Madame, c'eſt ſans ménagement.

SUZANNE.

Madame n'avait qu'à vous laiſſer appeller les gens.

LE COMTE.

Tu as raiſon, & c'eſt à moi de m'humilier... Pardon, je ſuis d'une confuſion !..

SUZANNE.

Avouez, Monſeigneur, que vous la méritez un peu.

LE COMTE.

Pourquoi donc ne ſortais-tu pas, lorſque je t'appellais ! Mauvaiſe !

SUZANNE.

Je me r'habillais de mon mieux, à grand renfort d'épingles, & Madame qui me le défendait, avait bien ses raisons pour le faire.

LE COMTE.

Au lieu de rappeller mes torts, aide-moi plutôt à l'appaiser.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur; un pareil outrage ne se couvre point. Je vais me retirer aux Ursulines, & je vois trop qu'il en est tems.

LE COMTE.

Le pourriez-vous sans quelques regrets?

SUZANNE.

Je suis sûre, moi, que le jour du départ serait la veille des larmes.

LA COMTESSE.

Eh! quand cela serait, Suzon, j'aime mieux le regretter, que d'avoir la bassesse de lui pardonner; il m'a trop offensée.

LE COMTE.

Rosine!...

LA COMTESSE.

Je ne la suis plus, cette Rosine que vous avez tant poursuivie! je suis la pauvre Comtesse Almaviva, la triste femme délaissée, que vous n'aimez plus.

SUZANNE.

Madame...

LE COMTE, *suppliant.*

Par pitié.

LA COMTESSE.

Vous n'en aviez aucune pour moi.

LE COMTE.

Mais aussi ce billet... Il m'a tourné le sang!

LA COMTESSE.

Je n'avais pas consenti qu'on l'écrivît.

LE COMTE.

Vous le saviez?

LA COMTESSE.

C'est cet étourdi de Figaro...

LE COMTE.

Il en était?

LA COMTESSE.

... Qui l'a remis à Bazile.

LE COMTE

Qui m'a dit le tenir d'un paysan. O perfide enchanteur! lame à deux tranchans! c'est toi qui paiera pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous refusez aux

autres : voilà bien les hommes ! Ah ! si jamais je consentais à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jeté ce billet, j'exigerais que l'amnistie fût générale.

LE COMTE.

Hé bien, de tout mon cœur, Comtesse. Mais comment réparer une faute aussi humiliante ?

LA COMTESSE, *se leve.*

Elle l'était pour tous deux.

LE COMTE.

Ah ! dites pour moi seul. — Mais je suis encor à concevoir comment les femmes prennent si vîte & si juste, l'air & le ton des circonstances. Vous rougissiez, vous pleuriez, votre visage était défait... D'honneur, il l'est encor.

LA COMTESSE, *s'efforçant de sourire.*

Je rougissais... du ressentiment de vos soupçons. Mais les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une ame honnête outragée, d'avec la confusion qui naît d'une accusation méritée ?

LE COMTE, *souriant.*

Et ce Page en désordre, en veste, & presque nu...

LA COMTESSE, *montrant Suzanne.*

Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre ? en général, vous ne haïssez pas de rencontrer celui-ci.

LE COMTE, *riant plus fort.*

Et ces prieres ces larmes feintes...

LA COMTESSE.

Vous me faites rire, & j'en ai peu d'envie.

LE COMTE.

Nous croyons valoir quelque chose en politique, & nous ne sommes que des enfans. C'est vous, c'est vous, Madame, que le Roi devrait envoyer en ambassade à Londres ! Il faut que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de se composer, pour réussir à ce point !

LA COMTESSE.

C'est toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE.

Laissez-nous prisonniers sur parole, & vous verrez si nous sommes gens d'honneur.

LA COMTESSE

Brisons-là, monsieur le Comte. J'ai peut-être été trop loin; mais mon indulgence en un cas aussi grave, doit au moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE

Mais vous répéterez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Est-ce que je l'ai dit, Suzon ?

SUZANNE.

Je ne l'ai pas entendu, Madame.

LE COMTE.

Eh bien, que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE.

Le méritez-vous donc, ingrat ?

LE COMTE

Oui, par mon repentir.

SUZANNE.

Soupçonner un homme dans le cabinet de Madame !

LE COMTE.

Elle m'en a si sévérement puni !

SUZANNE.

Ne pas s'en fier à elle, quand elle dit que c'est sa camariste !

LE COMTE.

Rosine, êtes-vous donc implacable ?

LA COMTESSE.

Ah ! Suzon ! que je suis faible ! quel exemple je te donne ! (*Tendant la main au Comte.*) On ne croira plus à la colere des femmes.

SUZANNE.

Bon ! Madame, avec eux, ne faut-il pas toujours en venir là ?

LE COMTE *baise ardemment la main de sa femme.*

SCENE XX.

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE.

FIGARO *arrivant tout essoufflé.*

ON disait Madame incommodée. Je suis vite accouru...... je vois avec joie qu'il n'en est rien.

LE COMTE *séchement.*

Vous êtes fort attentif !

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Mais puisqu'il n'en est rien, Monseigneur, tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en bas avec les violons & les cornemuses, attendant, pour m'accompagner, l'instant où vous permettrez que je mene ma fiancée....

LE COMTE.

Et qui surveillera la Comtesse au château ?

FIGARO.

La veiller ! elle n'est pas malade.

LE COMTE.

Non; mais cet homme absent qui doit l'entretenir ?

FIGARO.

Quel homme absent ?

LE COMTE.

L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO.

Qui dit cela ?

LE

LE COMTE.

Quand je ne le saurais pas d'ailleurs, frippon ! ta physionomie qui t'accuse, me prouverait déja que tu ments.

FIGARO.

S'il est ainsi, ce n'est pas moi qui mens, c'est ma physionomie.

SUZANNE.

Va, mon pauvre Figaro ! n'use pas ton éloquence en défaites ; nous avons tout dit.

FIGARO.

Et quoi dit ? Vous me traitez comme un Bazile !

SUZANNE.

Que tu avais écrit le billet de tantôt pour faire accroire à Monseigneur, quand il entrerait, que le petit Page était dans ce cabinet, où je me suis enfermée.

LE COMTE.

Qu'as-tu à répondre ?

LA COMTESSE.

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro ; le badinage est consommé.

FIGARO *cherchant à deviner.*

Le badinage... est consommé ?

LE COMTE.

Oui, consommé. Que dis-tu là dessus ?

FIGARO.

Moi ! je dis... que je voudrais bien qu'on en pût dire autant de mon mariage ; & si vous l'ordonnez....

LE COMTE.

Tu conviens donc enfin du billet ?

FIGARO.

Puisque Madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille aussi : mais à votre place, en vérité, Monseigneur, je ne croirais pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence ! à la fin, cela m'irrite.

LA COMTESSE *en riant.*

Eh, ce pauvre garçon ! pourquoi voulez-vous, Monsieur, qu'il dise une fois la vérité ?

FIGARO *bas à Suzanne.*

Je l'avertis de son danger ; c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE *bas.*

As-tu vu le petit Page ?

FIGARO *bas.*

Encor tout froissé.

SUZANNE *bas.*

Ah, péçaïre !

LA COMTESSE.

Allons, monſieur le Comte, ils brûlent de s'unir : leur impatience eſt naturelle ; entrons pour la cérémonie.

LE COMTE *à part.*

Et Marceline, Marceline...... (*haut*) Je voudrais être...... au moins vêtu.

LA COMTESSE.

Pour nos gens ! eſt-ce que je le ſuis ?

SCENE XXI.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, *demi gris, tenant un pot de giroflées écraſées.*

MONSEIGNEUR ! Monſeigneur !

LE COMTE.

Que me veux-tu, Antonio ?

ANTONIO.

Faites donc une fois griller les croiſées qui donnent ſur mes couches. On jette toutes ſortes de choſes par ces fenêtres ; & tout à l'heure encor on vient d'en jeter un homme.

LE COMTE.

Par ces fenêtres ?

ANTONIO.

Regardez comme on arrange mes giroflées !

SUZANNE *bas à Figaro.*

Alerte, Figaro ! alerte.

FIGARO.

Monſeigneur, il eſt gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous n'y êtes pas. C'eſt un petit reſte d'hier. Voilà comme on fait des jugemens... ténébreux.

LE COMTE *avec feu.*

Cet homme ! cet homme ! où eſt-il ?

ANTONIO.

Où il eſt ?

LE COMTE.

Oui.

ANTONIO.

C'eſt ce que je dis. Il faut me le trouver déja. Je ſuis votre domeſtique ; il n'y a que moi qui prens ſoin de votre jardin ; il y tombe un homme, & vous ſentez... que ma réputation en eſt effleurée.

SUZANNE *bas à Figaro.*

Détourne, détourne.

FIGARO.

Tu boiras donc toujours ?

ANTONIO.

Et si je ne buvais pas, je deviendrais enragé.

LA COMTESSE.

Mais en prendre ainsi sans besoin...

ANTONIO.

Boire sans soif & faire l'amour en tout tems, Madame, il n'y a que ça qui nous distingue des autres bêtes.

LE COMTE *vivement.*

Répons-moi donc, ou je vais te chasser.

ANTONIO.

Est-ce que je m'en irais?

LE COMTE.

Comment donc?

ANTONIO *se touchant le front.*

Si vous n'avez pas assez de çà pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE *le secoue avec colere.*

On a, dis-tu, jeté un homme par cette fenêtre?

ANTONIO.

Oui, mon Excellence, tout-à-l'heure, en veste blanche, & qui s'est enfui, jarni, courant...

LE COMTE *impatienté.*

Après?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après; mais je me suis donné contre la grille une si fiere gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là. (*levant le doigt.*)

LE COMTE.

Au moins tu reconnaîtrais l'homme?

ANTONIO.

Oh! que oui-dà!... si je l'avais vu, pourtant.

SUZANNE *bas à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

FIGARO.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs! combien te faut-il, pleurard! avec ta giroflée? Il est inutile de chercher, Monseigneur, c'est moi qui ai sauté.

LE COMTE.

Comment, c'est vous!

ANTONIO.

Combien te faut-il, pleurard? Votre corps a donc bien grandi depuis ce tems-là; car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre & plus fluet.

FIGARO.

Certainement; quand on saute, on se pelotone......

ANTONIO.

M'est avis que c'était plutôt...... qui dirait, le gringalet de Page.

LE COMTE.

Chérubin, tu veux dire ?

FIGARO.

Oui, revenu tout exprès avec son cheval, de la porte de Séville, où peut-être il est déja.

ANTONIO.

O ! non, je ne dis pas ça, je ne dis pas ça ; je n'ai pas vu sauter de cheval, car je le dirais de même.

LE COMTE.

Quelle patience !

FIGARO.

J'étais dans la chambre des femmes en veste blanche : il fait un chaud !... J'attendais-là ma Suzannette, quand j'ai oui tout à coup la voix de monseigneur, & le grand bruit qui se faisait : je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet; & s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans réflexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*Il frotte son pied.*)

ANTONIO.

Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brinborion de papier qui a coulé de votre veste en tombant.

LE COMTE *se jette dessus.*

Donne-le-moi. (*Il ouvre le papier & le referme.*)

FIGARO *à part.*

Je suis pris.

LE COMTE *à Figaro.*

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvait dans votre poche ?

FIGARO *embarrassé, fouille dans ses poches & en tire des papiers.*

Non sûrement.... Mais c'est que j'en ai tant. Il faut répondre à tout.. (*Il regarde un des papiers.*) Ceci ? ah ! c'est une lettre de Marceline, en quatre pages ; elle est belle,...... Ne serait-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison ?.... non; la voici..... J'avais l'état des meubles du petit château, dans l'autre poche...

LE COMTE *r'ouvre le papier qu'il tient.*

LA COMTESSE *bas à Suzanne.*

Ah dieux ! Suzon, c'est le brevet d'Officier.

SUZANNE *bas à Figaro.*

Tout est perdu, c'est le brevet.

LE COMTE *replie le papier.*

Antonio. Figaro. Suzanne. la Comtesse. Le Comte.

Eh bien ! l'homme aux expédiens, vous ne devinez pas ?

ANTONIO *s'approchant de Figaro.*

Monseigneur dit, si vous ne devinez pas ?

FIGARO *le repousse.*

Fi donc ! vilain qui me parle dans le nez !

LE COMTE.

Vous ne vous rappellez pas ce que ce peut être ?

FIGARO.

A, a, a, ah! *Povero*! ce fera le brevet de ce malheureux enfant, qu'il m'avait remis; & que j'ai oublié de lui rendre. O, o, o, oh! étourdi que je fuis! que fera-t-il fans fon brevet! il faut courir......

LE COMTE.

Pourquoi vous l'aurait-il remis?

FIGARO *embarraffé.*

Il...defirait qu'on y fît quelque chofe.

LE COMTE *regarde fon papier.*

Il n'y manque rien.

LA COMTESSE *bas à Suzanne.*

Le cachet.

SUZANNE *bas à Figaro.*

Le cachet manque.

LE COMTE *à Figaro.*

Vous ne répondez pas?

FIGARO.

C'eft... qu'en effet, il y manque peu de chofe. Il dit que c'eft l'ufage.

LE COMTE.

L'ufage! l'ufage! l'ufage de quoi?

FIGARO.

D'y appofer le fceau de vos armes. Peut-être auffi que cela ne valait pas le peine.

LE COMTE *r'ouvre le papier, & le chiffonne de colere.*

Allons, il eft écrit que je ne faurai rien. (*à part.*) C'eft ce Figaro qui les mene, & je ne m'en vengerais pas! (*Il veut fortir avec dépit.*)

FIGARO *l'arrêtant.*

Vous fortez fans ordonner mon mariage?

SCÈNE XXII.

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, LE COMTE, GRIPPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUZANNE, ANTONIO, *Valets du Comte, fes Vaffaux.*

MARCELINE *au Comte.*

NE l'ordonnez pas, Monfeigneur; avant de lui faire grace, vous nous devez juftice. Il a des engagemens avec moi.

LE COMTE *à part.*

Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO.

Des engagemens? de quelle nature? expliquez-vous.

MARCELINE.

Oui, je m'expliquerai, malhonnête!

LA COMTESSE *s'affied fur une bergere.*

SUZANNE *eft derriere elle.*

LE COMTE.

De quoi s'agit-il, Marceline ?

MARCELINE.

D'une obligation de mariage.

FIGARO.

Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

MARCELINE *au Comte.*

Sous condition de m'époufer. Vous êtes un grand Seigneur, le premier Juge de la Province...

LE COMTE.

Préfentez-vous au Tribunal; j'y rendrai juftice à tout le monde.

BAZILE *montrant Marceline.*

En ce cas, votre Grandeur permet que je faffe auffi valoir mes droits fur Marceline ?

LE COMTE *à part.*

Ah ! voilà mon frippon du billet.

FIGARO.

Autre fou de la même efpece !

LE COMTE *en colere, à Bazile.*

Vos droits ! vos droits ! il vous convient bien de parler devant moi, maître fot !

ANTONIO *frappant dans fa main.*

Il ne l'a, ma foi, pas manqué du premier coup : c'eft fon nom.

LE COMTE.

Marceline, on fufpendra tout jufqu'à l'examen de vos titres, qui fe fera publiquement dans la grande falle d'audience. Honnête Bazile ! agent fidele & sûr ! allez au Bourg chercher les gens du Siege.

BAZILE.

Pour fon affaire ?

LE COMTE.

Et vous m'amenerez le Payfan du billet.

BAZILE.

Eft-ce que je le connais ?

LE COMTE.

Vous réfiftez !

BAZILE.

Je ne fuis pas entré au château, pour en faire les commiffions.

LE COMTE.

Quoi donc ?

BAZILE.

Homme à talent fur l'orgue du Village, je montre le clavecin à Madame, à chanter à fes Femmes, la mandoline aux Pages; & mon emploi, fur-tout, eft d'amufer votre compagnie avec ma guittare, quand il vous plaît me l'ordonner.

GRIPPE-SOLEIL *s'avance.*

J'irai bien, Monſigneu, ſi cela vous plaira ?

LE COMTE.

Quel eſt ton nom, & ton emploi ?

GRIPPE-SOLEIL.

Je ſuis Grippe-Soleil, mon bon Signeu; le petit Pâtouriau des chevres, commandé pour le feu d'artifice. C'eſt fête aujourd'hui dans le troupiau; & je ſais ous-ce-qu'eſt toute l'enragée boutique à procès du pays.

LE COMTE.

Ton zele me plaît; vas-y: mais, vous, (*à Bazile*) accompagnez Monſieur en jouant de la guitarre, & chantant pour l'amuſer en chemin. Il eſt de ma compagnie.

GRIPPE-SOLEIL *joyeux.*

Oh, moi, je ſuis de la.....

SUZANNE *l'appaiſe de la main, en lui montrant la Comteſſe.*

BAZILE *ſurpris.*

Que j'accompagne Grippe-Soleil en jouant ?..

LE COMTE.

C'eſt votre emploi: partez, ou je vous chaſſe.

(*Il ſort.*)

SCENE XXIX.

Les Acteurs précédens excepté le Comte.

BAZILE *à lui-même.*

AH! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne ſuis......

FIGARO.

Qu'une cruche.

BAZILE *à part.*

Au lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais aſſurer le mien avec Marceline. (*A Figaro.*) Ne conclus rien, crois-moi, que je ne ſois de retour. (*Il va prendre la guittare ſur le fauteuil du fond.*)

FIGARO *le ſuit.*

Conclure! oh va, ne crains rien; quand même tu ne reviendrais jamais......... Tu n'as pas l'air en train de chanter; veux-tu que je commence ?........ allons gai! haut la-mi-la, pour ma fiancée. (*Il ſe met en marche à reculons, danſe en chantant la ſéguedille ſuivante; Bazile accompagne, & tout le monde le ſuit.*)

SÉGUEDILLE: *Air noté.*

Je préfere à richeſſe,
La ſageſſe
De ma Suzon;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,

Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.
Auſſi ſa gentilleſſe
Eſt maîtreſſe
De ma raiſon;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.

(*Le bruit s'éloigne, on n'entend pas le reſte.*)

SCÈNE XXIV.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *dans ſa bergère.*

VOUS voyez, Suzanne, la jolie ſcène que votre étourdi m'a valu avec ſon billet.

SUZANNE.

Ah, Madame, quand je ſuis rentrée du cabinet, ſi vous aviez vu votre viſage! il s'eſt terni tout à coup: mais ce n'a été qu'un nuage; & par dégrés, vous êtes devenue rouge, rouge, rouge!

LA COMTESSE.

Il a donc ſauté par la fenêtre?

SUZANNE.

Sans héſiter, le charmant enfant! léger..... comme une abeille.

LA COMTESSE.

Ah! ce fatal jardinier! Tout celà m'a remuée au point..... que je ne pouvais raſſembler deux idées.

SUZANNE.

Ah! Madame, au contraire; & c'eſt là que j'ai vu combien l'uſage du grand monde donne d'aiſance aux Dames comme il faut, pour mentir ſans qu'il y paraiſſe.

LA COMTESSE.

Crois-tu que le Comte en ſoit la dupe? & s'il trouvait cet enfant au château!

SUZANNE.

Je vais recommander de le cacher ſi bien....

LA COMTESSE.

Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d'arriver, vous croyez bien que je ne ſuis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUZANNE.

Il eſt certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois....

LA COMTESSE *ſe lève.*

Attends.... Au lieu d'un autre, ou de toi, ſi j'y allais moi-même?

SUZANNE.

Vous, Madame?

LA

LA COMTESSE.

Il n'y aurait personne d'exposé .... le Comte alors ne pourrait nier .... Avoir puni sa jalousie, & lui prouver son infidélité! cela serait .... Allons : le bonheur d'un premier hasard m'enhardit à tenter le second. Fais-lui savoir promptement que tu te rendras au jardin. Mais sur-tout que personne ....

SUZANNE.

Ah! Figaro.

LA COMTESSE

Non, non. Il voudrait mettre ici du sien. ... Mon masque de velours, & ma canne : que j'aille y rêver sur la terrasse.) *Suzanne entre dans le cabinet de toilette*)

SCENE XXV.

LA COMTESSE *seule.*

IL est assez effronté mon petit projet ! (*Elle se retourne.*) Ah le ruban ! mon joli ruban ! je t'oubliais ! (*elle le prend sur sa bergère & le roule.* Tu ne me quitteras plus .... tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant ... Ah ! Monsieur le Comte ! qu'avez-vous fait ? ... & moi ! que fais-je en ce moment ?

SCENE XXVI.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE *met furtivement le ruban dans son sein.*

SUZANNE.

VOICI la canne & votre loup.

LA COMTESSE.

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

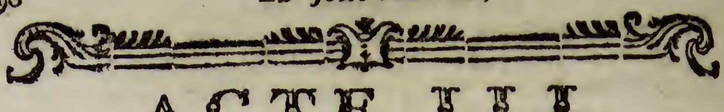
SUZANNE, *avec joie.*

Madame, il est charmant votre projet. Je viens d'y réfléchir. Il approche tout, termine tout, embrasse tout ; & quelque chose qui arrive, mon mariage est maintenant certain. (*Elle baise la main de sa maîtresse.*)

(*Elles sortent.*)

Fin du second Acte.

Pendant l'entr'acte, *des valets arrangent la salle d'audience : on apporte les deux banquettes à dossier des Avocats, que l'on place aux deux côtés du théâtre de façon que le passage soit libre par derriere. On pose une estrade à deux marches dans le milieu du théâtre vers le fond, sur laquelle on place le fauteuil du Comte. On met la table du Greffier & son tabouret de côté sur le devant, & des sieges pour Brid'oison & d'autres Juges, des deux côtés de l'estrade du Comte.*



ACTE III.

Le Théâtre représente une salle du Château, appellée Salle du Trône & servant de salle d'audience, ayant sur le côté une impériale en dais, & dessous, le portrait du Roi.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PÉDRILLE, *en veste & botté tenant un paquet cacheté.*

LE COMTE, *vîte.*

M'As-tu bien entendu ?

PEDRILLE.

Excellence, oui. (*Il sort.*)

SCENE II.

LE COMTE, *seul, criant.*

Pedrille ?

SCENE III.

LE COMTE, PEDRILLE, *revient.*

PÉDRILLE.

Excellence ?

LE COMTE.

On ne t'a pas vu ?

PÉDRILLE.

Ame qui vive.

LE COMTE.

Prenez le cheval barbe.

PÉDRILLE.

Il est à la grille du potager, tout sellé.

LE COMTE.

Ferme, d'un trait, jusqu'à Séville.

PEDRILLE.

Il n'y a que trois lieues, elles sont bonnes.

LE COMTE.

En descendant, sachez si le Page est arrivé.

PEDRILLE.

Dans l'hôtel ?

LE COMTE.

Oui ; sur-tout depuis quel tems.

PEDRILLE.

J'entends.

LE COMTE.

Remets-lui ſon brevet, & reviens vîte.

PEDRILLE.

Et s'il n'y était pas ?

LE COMTE.

Revenez plus vîte, & m'en rendez compte : allez.

SCENE IV.

LE COMTE, *ſeul, marche en rêvant.*

J'Ai fait une gaucherie en éloignant Bazile !... la colere n'eſt bonne à rien. — Ce billet remis par lui, qui m'avertit d'une entrepriſe ſur la Comteſſe. La camariſte enfermée quand j'arrive. La maîtreſſe affectée d'une terreur fauſſe ou vraie. Un homme qui ſaute par la fenêtre, & l'autre après qui avoue... ou qui prétend que c'eſt lui... Le fil m'échappe. Il y a là-dedans une obſcurité... Des libertés chez mes Vaſſaux, qu'importe à gens de cette étoffe ? mais la Comteſſe ! ſi quelque inſolent attentait .. où m'égarai-je ? En vérité quand la tête ſe monte, l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve ! — Elle s'amuſait ; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte ! — Elle ſe reſpecte ; & mon honneur... où diable on l'a placé ! De l'autre part où ſuis-je ? cette friponne de Suzanne a-t-elle trahi mon ſecret ? comme il n'eſt pas encore le ſien !... Qui donc m'enchaîne à cette fantaiſie ? j'ai voulu vingt fois y renoncer... Etrange effet de l'irréſolution ! ſi je la voulais ſans débat, je la deſirerais mille fois moins. Ce Figaro ſe fait bien attendre ! il faut le ſonder adroitement, (*Figaro paraît dans le fond : il s'arrête.*) & tâcher, dans la converſation que je vais avoir avec lui, de démêler d'une maniere détournée, s'il eſt inſtruit ou non de mon amour pour Suzanne.

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, *à part.*

Nous y voilà.

LE COMTE.

... S'il en ſait par elle un ſeul mot...

FIGARO, *à part.*

Je m'en ſuis douté.

LE COMTE.

... Je lui fais épouſer la vieille.

FIGARO, *à part.*

Les amours de Monſieur Bazile ?

LE COMTE.

.... Et voyons ce que nous ferons de la jeune.

FIGARO, *à part.*

Ah ! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE *se retourne.*

Hein ? quoi ? qu'est-ce que c'est ?

FIGARO *s'avance.*

Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Et pourquoi ces mots ?

FIGARO.

Je n'ai rien dit.

LE COMTE, *répete.*

Ma femme, s'il vous plaît ?

FIGARO.

C'est... la fin d'une réponse que je faisais : *allez le dire à ma femme, s'il vous plaît.*

LE COMTE, *se promene.*

Sa femme ... Je voudrais bien savoir quelle affaire peut arrêter Monsieur, quand je le fais appeller.

FIGARO, *feignant d'assurer son habillement.*

Je m'étais sali sur ces couches en tombant ; je me changeais.

LE COMTE.

Faut-il une heure ?

FIGARO.

Il faut le tems.

LE COMTE.

Les domestiques ici... sont plus longs à s'habiller que les maîtres !

FIGARO.

C'est qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

LE COMTE.

.... Je n'ai pas trop compris ce qui vous avait forcé tantôt de courir un danger inutile, en vous jetant...

FIGARO.

Un danger ! on dirait que je me suis engouffré tout vivant...

LE COMTE.

Essayez de me donner le change en feignant de le prendre, insidieux valet ! vous entendez fort bien que ce n'est pas le danger qui m'inquiete, mais le motif.

FIGARO.

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renversant tout, comme le torrent de *la Morena* ; vous cherchez un homme, il vous le faut, ou vous allez briser les portes, enfoncer les cloisons ! je me trouve là par hasard ; qui sait, dans votre emportement, si...

LE COMTE, *interrompant.*

Vous pouviez fuir par l'escalier.

FIGARO.

Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE, *en colere.*

Au corridor ! (*A part.*) Je m'emporte, & nuis à ce que je veux savoir.

FIGARO, *à part.*

Voyons le venir, & jouons serré.

LE COMTE, *radouci.*

Ce n'est pas ce que je voulais dire ; laissons cela. J'avais... oui, j'avais quelqu'envie de t'emmener à Londres, courier de dépêches... mais toutes réflexions faites...

FIGARO.

Monseigneur a changé d'avis ?

LE COMTE.

Premiérement, tu ne sais pas l'anglais.

FIGARO.

Je sais *God-dam.*

LE COMTE.

Je n'entends pas.

FIGARO.

Je dis que je sais *God-dam.*

LE COMTE.

Hé bien ?

FIGARO.

Diable ! c'est une belle langue que l'anglais ; il en faut peu pour aller loin. Avec *God-dam* en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. — Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras ? entrez dans une taverne, & faites seulement ce geste au garçon. (*Il tourne la broche.*) *God-dam* ! on vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. C'est admirable ! Aimez-vous à boire un coup d'excellent Bourgogne ou de Clairet ? rien que celui-ci. (*Il débouche une bouteille.*) *God-dam* ! on vous sert un pot de bière en bel étain, la mousse aux bords. Quelle satisfaction ! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes, qui vont trottant menu, les yeux baissés, coudes en arrière, & tortillant un peu des hanches ? mettez mignardement tous les doigts unis sur la bouche. Ah ! *God-dam* ! elle vous sangle un soufflet de crocheteur. Preuve qu'elle entend. Les Anglais, à la vérité, ajoutent par-ci, par-là quelques autres mots en conversant ; mais il est bien aisé de voir que *God-dam* est le fond de la langue ; & si Monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne....

LE COMTE, *à part.*

Il veut venir à Londres ; elle n'a pas parlé.

FIGARO, *à part.*

Il croit que je ne sais rien ; travaillons-le un peu, dans son genre.

LE COMTE.

Quel motif avait la Comtesse, pour me jouer un pareil tour ?

FIGARO.

Ma foi, Monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Je la préviens sur tout, & la comble de présens.

FIGARO.

Vous lui donnez, mais vous êtes infidele. Sait-on gré du superflu, à qui nous prive du nécessaire ?

LE COMTE.

..... Autrefois tu me disais-tout.

FIGARO.

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la Comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association ?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous, pour la tirer des mains du Docteur ? Tenez, Monseigneur, n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais ?

FIGARO.

C'est qu'on en voit par-tout, quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Une réputation détestable !

FIGARO.

Et si je vaux mieux qu'elle ? y a-t-il beaucoup de Seigneurs qui puissent en dire autant ?

LE COMTE.

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, & jamais aller droit.

FIGARO.

Comment voulez-vous ? la foule est là : chacun veut courir, on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse, arrive qui peut ; le reste est écrasé. Aussi c'est fait, pour moi j'y renonce.

LE COMTE.

A la fortune ? (*à part.*) Voici du neuf.

FIGARO.

(*à part.*) A mon tour maintenant. (*haut.*) Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château ; c'est un fort joli sort : à la vérité, je ne serai pas le courier étrenné des nouvelles intéressantes : mais en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie..

LE COMTE.

Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres ?

FIGARO.

Il faudrait la quitter si souvent, que j'aurais bientôt de mariage pardessus la tête.

LE COMTE.

Avec du caractere & de l'esprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'eſprit pour s'avancer ? Monſeigneur ſe rit du mien. Médiocre & rampant, & l'on arrive à tout.

LE COMTE.

.... Il ne faudrait qu'étudier un peu, ſous moi la politique.

FIGARO.

Je la ſais.

LE COMTE.

Comme l'anglais, le fond de la langue !

FIGARO.

Oui, s'il y avait ici de quoi ſe vanter. Mais, feindre d'ignorer ce qu'on ſait, de ſavoir tout ce qu'on ignore ; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouir ce qu'on entend ; ſur-tout de pouvoir au delà de ſes forces : avoir ſouvent pour grand ſecret, de cacher qu'il n'y en a point ; s'enfermer pour tailler des plumes, & paraître profond, quand on n'eſt, comme on dit, que vuide & creux : jouer bien ou mal un perſonnage ; répandre des eſpions, & penſionner de traîtres ; amollir des cachets ; intercepter des lettres ; & tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens ; par l'importance des objets. Voilà toute la politique, ou je meure !

LE COMTE.

Eh! c'eſt l'intrigue que tu définis!

FIGARO.

La politique, l'intrigue, volontiers ; mais, comme je les crois un peu germaines, en faſſe qui voudra. *J'aime mieux ma mie au gué*, comme dit la chanſon du bon Roi.

LE COMTE, *à part.*

Il veut reſter. J'entens... Suzanne m'a trahi.

FIGARO, *à part.*

Je l'enfile & le paie en ſa monnoie.

LE COMTE.

Ainſi tu eſperes gagner ton procès contre Marceliee ?

FIGARO.

Me feriez-vous un crime de refuſer une vieille fille, quann votre Excellence ſe permet de nous ſouffler toutes les jeunes ?

LE COMTE, *raillant.*

Au tribunal, le Magiſtrat s'oublie, & ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO.

Indulgente aux grands, dure aux petits...

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaiſante ?

FIGARO.

Eh! qui le ſait, Monſeigneur ? *Tempo e galant'oumo*, dit l'Italien, il dit toujours la vérité : c'eſt lui qui m'apprendra qui me veut du mal, ou du bien.

LE COMTE *à part.*

Je vois qu'on lui a tout dit ; il épouſera la duegne.

FIGARO *à part.*

Il a joué au fin avec moi ; qu'a-t-il appris ?

SCENE VI.

LE COMTE, UN LAQUAIS, FIGARO.

LE LAQUAIS *annonçant.*

DON Gusman Brid'oison.

LE COMTE.

Brid'oison !

FIGARO.

Eh ! sans doute. C'est le Juge ordinaire, le Lieutenant du Siege, votre Prud'homme.

LE COMTE.

Qu'il attende. *(Le laquais sort.)*

SCENE VII.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO *reste un moment à regarder le Comte qui rêve.*

.... EST-CE là ce que Monseigneur voulait ?

LE COMTE *revenant à lui.*

Moi ? ..... je disais d'arranger ce sallon pour l'audience publique.

FIGARO.

Hé, qu'est ce qu'il manque ? le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaises aux Prud'hommes, le tabouret du Greffier deux banquettes aux Avocats, le plancher pour le beau monde & la canaille derriere. Je vais renvoyer les frotteurs. *(Il sort.)*

SCENE VIII.

LE COMTE *seul,*

LE maraut m'embarrassait ! En disputant, il prend son avantage, il vous serre, vous enveloppe.... Ah, fripponne & fripon ! vous vous entendez pour me jouer ? soyez amis, soyez amans, soyez ce qu'il vous plaira, j'y consens ; mais, parbleu, pour époux...

SCENE IX.

SUZANNE, LE COMTE,

SUZANNE *essouflée*

MONSEIGNEUR..... pardon, Monseigneur.

LE COMTE *avec humeur.*

Qu'est-ce qu'il y a, Mademoiselle

SUZANNE.

SUZANNE.

Vous êtes en colere !

LE COMTE.

Vous voulez quelque chose apparemment ?

SUZANNE *timidement.*

C'est que ma maîtresse a ses vapeurs. J'accourais vous prier de nous prêter votre flacon d'éther. Je l'aurais rapporté dans l'instant.

LE COMTE *le lui donne,*

Non, non, gardez-le pour vous même ; il ne tardera pas à vous être utile.

SUZANNE.

Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs, donc ? c'est un mal de condition, qu'on ne prend que dans les boudoirs.

LE COMTE.

Une fiancée bien éprise, & qui perd son futur....

SUZANNE.

En payant Marceline avec la dot que vous m'avez promise......

LE COMTE.

Que je vous ai promise, moi ?

SUZANNE *baissant les yeux.*

Monseigneur, j'avais cru l'entendre.

LE COMTE.

Oui, si vous consentiez à m'entendre vous-même.

SUZANNE *les yeux baissés.*

Et n'est-ce pas mon devoir d'écouter son Excellence ?

LE COMTE.

Pourquoi donc, cruelle fille ! ne me l'avoir pas dit plutôt ?

SUZANNE.

Est-il jamais trop tard pour dire la vérité ?

LE COMTE.

Tu te rendrais sur la brune au jardin ?

SUZANNE.

Est-ce que je ne m'y promene pas tous les soirs ?

LE COMTE.

Tu m'as traité ce matin si durement !

SUZANNE.

Ce matin ? — & le Page derriere le fauteuil ?

LE COMTE.

Elle a raison, je l'oubliais. Mais pourquoi ce refus obstiné, quand Bazile, de ma part ?

SUZANNE.

Quelle nécessité qu'un Bazile ?...

LE COMTE.

Elle a toujours raison. Cependant il y a un certain Figaro à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit !

SUZANNE.

Dame ! oui, je lui dis tout — hors ce qu'il faut lui taire.

LE COMTE *en riant.*

Ah charmante ! Et tu me le promets ? Si tu manquais à ta parole ; entendons-nous, mon cœur : point de rendez-vous ; point de dot, point de mariage.

SUZANNE *faisant la révérence.*

Mais aussi, point de mariage, point de droit du Seigneur, Monseigneur.

LE COMTE.

Où prend-elle ce qu'elle dit ? d'honneur, j'en rafollerai ! mais ta maitresse attend le flacon...

SUZANNE *riant & rendant le flacon.*

Aurais-je pu vous parler sans un prétexte ?

LE COMTE *veut l'embrasser.*

Délicieuse créature !

SUZANNE *s'échappe.*

Voilà du monde.

LE COMTE *à part.*

Elle est à moi. (*Il s'enfuit.*)

SUZANNE.

Allons vîte rendre compte à Madame.

SCENE X.

SUZANNE, FIGARO.

FIGARO.

SUZANNE, Suzanne ! où cours-tu donc si vîte, en quittant Monseigneur ?

SUZANNE.

Plaide à présent, si tu le veux ; tu viens de gagner ton procès. (*Elle s'enfuit.*)

FIGARO *la suit.*

Ah ! mais, dis donc...

SCENE XI.

LE COMTE *rentre seul.*

TU viens de gagner ton procès ! — Je donnais-là dans un bon piege ! O mes chers insolens ! je vous punirai de façon... Un bon arrêt, bien juste.... Mais s'il allait payer la duegne..... avec quoi ?..... S'il payait.... Eeeeh ! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne, en Figaro, un inconnu pour sa niece ? En caressant cette manie... pourquoi non ? dans le vaste champ de l'intrigue, il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot. (*Il appelle.*) Anto.... (*Il voit entrer Marceline, &c.*) (*Il sort.*)

SCENE XII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON.

MARCELINE *à Brid'oison.*

MONSIEUR, écoutez mon affaire.

BRID'OISON *en robe, & bégayant un peu.*

Eh bien ! pa-arlons-en verbalement.

BARTHOLO.

C'est une promesse de mariage.

MARCELINE.

Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRID'OISON.

J'en-entens, & cœtera, le reste.

MARCELINE.

Non, Monsieur, point d'*et cœtera.*

BRID'OISON.

J'en-entends : vous avez la somme ?

MARCELINE.

Non, Monsieur, c'est moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON.

J'en-entends bien, vou-ous redemandez l'argent ?

MARCELINE.

Non, Monsieur, je demande qu'il m'épouse.

BRID'OISON.

Eh, mais, j'en-entends fort bien ; & lui veu-eut-il vous épouser ?

MARCELINE.

Non, Monsieur ; voilà tout le procès !

BRID'OISON.

Croyez-vous que je ne l'en-entende pas le procès ?

MARCELINE.

Non, Monsieur. (*à Bartholo*) Où sommes-nous ! (*à Brid'oison*) Quoi c'est vous qui nous jugerez ?

BRID'OISON.

Est-ce que j'ai a-acheté ma charge pour autre chose ?

MARCELINE *en soupirant.*

C'est un grand abus que de les vendre !

BRID'OISON.

Oui, l'on-on feroit mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai-aidez-vous ?

SCENE XIII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON, FIGARO *rentre en se frottant les mains.*

MARCELINE *montrant Figaro.*

MONSIEUR, contre ce malhonnête-homme.

FIGARO *très-gaiement à Marceline.*

Je vous gêne peut-être. — Monseigneur revient dans l'instant, monsieur le Conseiller.

BRID'OISON.

J'ai vu ce ga-arçon-là quelque part ?

FIGARO.

Chez Madame votre femme, à Séville, pour la servir, monsieur le Conseiller.

BRID'OISON.

Dan-ans quel tems ?

FIGARO.

Un peu moins d'un an avant la naissance de monsieur votre fils le cadet, qui est un bien joli enfant, je m'en vante.

BRID'OISON.

Oui, c'est le plus jo-oli de tous. On dit que tu fais ici des tiennes ?

FIGARO.

Monsieur est bien bon. Ce n'est-là qu'une misere.

BRID'OISON.

Une promesse de mariage ! A-ah le pauvre bênet !

FIGARO.

Monsieur..

BRID'OISON.

A-t-il vu mon-on Secrétaire, ce bon garçon ?

FIGARO.

N'est-ce pas Double-main, le Greffier ?

BRID'OISON.

Oui, c'e-est qu'il mange à deux rateliers.

FIGARO.

Manger ! je suis garant qu'il dévore. Oh que oui, je l'ai vu, pour l'extrait, & pour le supplément d'extrait; comme cela se pratique, au reste.

BRID'OISON.

On-on doit remplir les formes.

FIGARO.

Assurément, Monsieur : si le fonds des procès appartient aux Plaideurs, on sait bien que la forme est le patrimoine des Tribunaux.

BRID'OISON.

Ce garçon-là n'e-est pas si niais que je l'avais cru d'abord. Hé bien, l'ami, puisque tu en sais tant, nou-ous aurons soin de ton affaire.

FIGARO.

Monsieur, je m'en rapporte à votre équité, quoique vous soyez de notre Justice.

BRID'OISON.

Hein ?... Oui, je suis de la-a Justice. Mais si tu dois, & que tu-u ne payes pas ?...

FIGARO.

Alors Monsieur voit bien que c'est comme si je ne devais pas.

BRID'OISON.

San-ans doute. — Hé mais qu'eſt-ce donc qu'il dit !

SCENE XIV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *précédant le Comte, crie :*

Monſeigneur, Meſſieurs.

LE COMTE.

En robe ici, ſeigneur Brid'oiſon ! ce n'eſt qu'une affaire domeſtique : l'habit de ville étoit trop bon.

BRID'OISON.

C'e-eſt vous qui l'êtes, monſieur le Comte. Mais je ne vais jamais ſan-ans elle ; parce que la forme, voyez-vous ; la forme ! Tel rit d'un Juge en habit court, qui-i tremble au ſeul aſpect d'un Procureur en robe. La forme, la-a forme !

LE COMTE, *à l'Huiſſier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER, *va ouvrir en glapiſſant.*

L'audience.

SCENE XV.

Les Acteurs Précédens, ANTONIO, les VALETS du Château, les PAYSANS & PAYSANNES, *en habits de fête* ; LE COMTE, *s'aſſied ſur le grand fauteuil*, BRID'OISON, *ſur une chaiſe à côté ;* LE GREFFIER, *ſur le tabouret derriere ſa table* ; LES JUGES, LES AVOCATS, *ſur les banquettes* ; MARCELINE, *à côté de* BARTHOLO ; FIGARO, *ſur les autres banquettes* ; Les PAYSANS & VALETS *debout derriere.*

BRID'OISON, *à Double-main.*

Double-main, a-appellez les cauſes.

DOUBLE-MAIN, *lit un papier.*

Noble, très-noble, infiniment noble, *Dom Pédro George, Hidalgo, Baron de Los altos, y montes fieros, y otros montes :* contre *Alonzo Calderon*, jeune Auteur dramatique. Il eſt queſtion d'une comédie mort-née, que chacun déſavoue, & rejette ſur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raiſon tous deux. Hors de Cours. S'ils font enſemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra ſon nom, le poëte ſon talent.

DOUBLE-MAIN, *lit un autre papier.*

André Pétrutchio, laboureur ; contre le Receveur de la Province. Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE.

L'affaire n'eſt pas de mon reſſort. Je ſervirai mieux mes vaſſaux, en les protégeant près du Roi. Paſſez.

DOUBLE-MAIN, *en prend un troiſieme.*

Bartholo & Figaro ſe levent.

Barbe, *Agar*, *Raab*, *Magdelaine*, *Nicole*, *Marceline de Verte-allure*, fille majeure ; (*Marceline ſe leve & ſalue*) contre *Figaro*... nom de baptême en blanc ?

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme ! Que-el patron eſt-ce là.

FIGARO.

C'eſt le mien.

DOUBLE-MAIN, *écrit.*

Contre anonyme *Figaro*. Qualités ?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtes gentilhomme ? (*Le Greffier écrit.*)

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu, je ſerais fils d'un Prince.

LE COMTE, *au Greffier.*

Allez.

L'HUISSIER, *glapiſſant.*

Silence, Meſſieurs.

DOUBLE-MAIN, *lit.*

.... Pour cauſe d'oppoſition faite au mariage dudit *Figaro*, par ladite *de Verte-allure*. Le Docteur *Bartholo* plaidant pour la demandereſſe, & ledit *Figaro* pour lui-même ; ſi la Cour le permet, contre le vœu de l'uſage, & la juriſprudence du Siege.

FIGARO.

L'uſage, maître Double-main, eſt ſouvent un abus ; le Client un peu inſtruit ſait toujours mieux ſa cauſe, que certains Avocats qui, ſuant à froid, criant à tue tête, & connaiſſant tout, hors le fait, s'embarraſſent auſſi peu de ruiner le plaideur, que d'ennuyer l'auditoire, & d'endormir Meſſieurs: plus bourſouflés après, que s'ils euſſent compoſé l'*oratio pro Murena*. Moi je dirai le fait en peu de mots. Meſſieurs...

DOUBLE-MAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes pas demandeur, & n'avez que la défenſe: avancez, Docteur, & liſez la promeſſe.

FIGARO.

Oui, promeſſe !

BARTHOLO, *mettant ſes lunettes.*

Elle eſt préciſe.

BRID'OISON.

I-Il faut la voir.



un pâ... âté? je sais ce que cést,

Se Vend chéz Leblanc *fils a St. Etienne en Forêt a la Salle de Comédie.*

Brid-oison Scène de l'Audience au 3e. Acte du Mariage de Figaro

DOUBLE-MAIN.

Silence donc, Meſſieurs.

L'HUISSIER, *glapiſſant.*

Silence.

BARTHOLO, *lit.*

Je ſouſſigné reconnais avoir reçu de Demoiſelle, &c... Marceline de Verte-allure, dans le château d'Aguas-Freſcas, la ſomme de deux mille piaſtres fortes cordonnées; laquelle ſomme je lui rendrai à ſa réquiſition, dans ce château; & je l'épouſerai, par forme de reconnaiſſance, &c. Signé, *Figaro*, tout court. Mes concluſions ſont au paiement du billet, & à l'exécution de la promeſſe, avec dépens. (*Il plaide.*) Meſſieurs... jamais cauſe plus intéreſſante ne fut ſoumiſe au jugement de la Cour; & depuis Alexandre le Grand, qui promit mariage à la belle Thaleſtris...

LE COMTE, *interrompant.*

Avant d'aller plus loin, Avocat, convient-on de la validité du titre?

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qu'oppo... qu'oppoſez-vous à cette lecture?

FIGARO.

Qu'il y a, Meſſieurs, malice, erreur, ou diſtraction dans la maniere dont on a lu la piece; car il n'eſt pas dit dans l'écrit: *laquelle ſomme je lui rendrai ET je l'épouſerai*; mais, *laquelle ſomme je lui rendrai, OU je l'épouſerai*; ce qui eſt bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il ET, dans l'acte, ou bien OU!

BARTHOLO.

Il y a ET.

FIGARO.

Il y a OU.

BRID'OISON.

Dou-ouble-main, liſez vous-même.

DOUBLE-MAIN, *prenant le papier.*

Et c'eſt le plus ſûr; car ſouvent les Parties déguiſent en liſant. (*Il lit.*) E. e. e. *Damoiſelle* e. e. e. *de Verte allure* e. e. e. Ha! *laqualle ſomme je lui rendrai à ſa réquiſition, dans ce château... ET... OU... ET... OU...* Le mot eſt ſi mal écrit.... il y a un pâté.

BRID'OISON.

Un pâ-âté? je ſais ce que c'eſt.

BARTHOLO, *plaidant.*

Je ſoutiens, moi, que c'eſt la conjonction copulative ET qui lie les membres co-relatifs de la phraſe; je paierai la demoiſelle, ET je l'épouſerai.

FIGARO *plaidant.*

Je ſoutiens, moi, que c'eſt la conjonction alternative OU, qui ſépare leſdits membres; je paierai la donzelle, OU je

l'épouserai : à pedant, pédant & demi; qu'il s'avise de parler latin, j'y suis grec; je l'extermine.

LE COMTE.

Comment juger pareille question ?

BARTHOLO.

Pour la trancher, Messieurs, & ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait OU.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable : examinons le titre en ce sens. (*Il lit.*) *Laquelle somme je lui rendrai dans ce château où je l'épouserai.* C'est ainsi qu'on dirait, Messieurs : *vous vous ferez saigner dans ce lit* où *vous resterez chaudement* : c'est dans lequel. *Il prendra deux gros de rhubarbe* où *vous mêlerez un peu de tamarin* : dans lesquels on mêlera. Ainsi *château* où *je l'épouserai*, Messieurs, *c'est château dans lequel . . .*

FIGARO.

Point du tout : la phrase est dans le sens de celle-ci : ou *la maladie vous tuera*, ou *ce sera le Médecin*; ou bien *le Médecin*; c'est incontéstable. Autre exemple : ou *vous n'écrirez rien qui plaise*, ou *les sots vous dénigreront*; ou bien *les sots*; le sens est clair; car, audit cas, *sots ou méchants*, sont le substantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aie oublié ma syntaxe ? ainsi, je la paierai dans ce château, *virgule*; *ou* je l'épouserai . . . .

BARTHOLO *vite.*

Sans virgule.

FIGARO *vite.*

Elle y est. C'est, *virgule*, Messieurs, ou bien je l'épouserai.

BARTHOLO *regardant le papier : vite.*

Sans virgule, Messieurs.

FIGARO *vite.*

Elle y était, Messieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouse est-il tenu de rembourser ?

BARTHOLO, *vite.*

Oui; nous nous marions séparés de biens.

FIGARO *vite.*

Et nous de corps, dès que mariage n'est pas quittance. (*Les juges se lèvent & opinent tout bas.*)

BARTHOLO.

Plaisant acquittement !

DOUBLE-MAIN.

Silence, Messieurs.

L'HUISSIER *glapissant.*

Silence.

BARTHOLO.

Un pareil frippon appelle cela payer ses dettes !

FIGARO.

Est-ce votre cause, Avocat, que vous plaidez ?

BARTHOLO.

BARTHOLO.

Je défens cette Demoiſelle.

FIGARO.

Continuez à déraiſonner ; mais ceſſez d'injurier. Lorſque, craignant l'emportement des plaideurs, les Tribunaux ont toléré qu'on appellât des tiers ; ils n'ont pas entendu que ces défenſeurs modérés, deviendraient impunément des inſolens privilégiés. C'eſt dégrader le plus noble inſtitut.

(*Les juges continuent d'opiner bas.*)

ANTONIO *à Marceline, montrant les juges.*

Qu'ont-ils tant à balbucifier ?

MARCELINE.

On a corrompu le grand juge, il corrompt l'autre, & je perds mon procès.

BARTHOLO *bas, d'un ton ſombre.*

J'en ai peur.

FIGARO *gaiement.*

Courage, Marceline !

DOUBLE-MAIN *ſe lève, à Marceline.*

Ah, c'eſt trop fort ! je vous dénonce, & pour l'honneur du Tribunal, je demande qu'avant faire droit ſur l'autre affaire, il ſoit prononcé ſur celle-ci.

LE COMTE *s'aſſied.*

Non, Greffier, je ne prononcerai point ſur mon injure perſonnelle : un juge eſpagnol n'aura point à rougir d'un excès digne au plus des tribunaux aſiatiques : c'eſt aſſez des autres abus ! J'en vais corriger un ſecond en vous motivant mon arrêt : tout juge qui s'y refuſe, eſt un grand ennemi des loix. Que peut requérir la demandereſſe ? mariage à défaut de paiement ; les deux enſemble impliqueraient.

DOUBLE-MAIN.

Silence, Meſſieurs.

L'HUISSIER *glapiſſant.*

Silence.

LE COMTE.

Que nous répond le défendeur ? qu'il veut garder ſa perſonne à lui permis.

FIGARO *avec joie.*

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais comme le texte dit : *laquelle ſomme je paierai à la premiere requiſition, ou bien j'épouſerai, &c.* La Cour condamne le défendeur à payer deux mille piaſtres fortes, à la demandereſſe ; ou bien à l'épouſer dans le jour. (*Il ſe lève.*)

FIGARO *ſtupéfait.*

J'ai perdu.

ANTONIO *avec joie.*

Superbe arrêt.

FIGARO.

En quoi ſuperbe ?

ANTONIO.

En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand merci, Monseigneur.

L'HUISSIER *glapissant.*

Passez, Messieurs. (*Le peuple sort.*)

ANTONIO

Je m'en vas tout conter à ma nièce. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

LE COMTE, *allant de côté & d'autre;* MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON

MARCELINE, *s'assied.*

AH! je respire.

FIGARO.

Et moi, j'étouffe

LE COMTE *à part.*

Au moins je suis vengé, cela soulage.

FIGARO *à part.*

Et ce Bazile qui devait s'opposer au mariage de Marceline; voyez comme il revient! – (*Au Comte qui sort.*) Monseigneur, vous nous quittez?

LE COMTE.

Tout est jugé.

FIGARO *à Brid'oison.*

C'est ce gros enflé de Conseiller ......

BRID'OISON.

Moi, gro-os enflé!

FIGARO.

Sans doute. Et je ne l'épouserai pas : je suis Gentilhomme une fois. (*Le Comte s'arréte.*)

BARTHOLO.

Vous l'épouserez.

FIGARO.

Sans l'aveu de mes nobles parens?

BARTHOLO.

Nommez-les, montrez-les.

FIGARO.

Qu'on me donne un peu de tems : je suis bien près de les revoir, il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO.

Le fat! c'est quelqu'enfant trouvé!

FIGARO.

Enfant perdu, Docteur, ou plutôt enfant volé.

LE COMTE *revient.*

Volé, *perdu*, la preuve? il crierait qu'on lui fait injure!

FIGARO.

Monseigneur, quand les langes à dentelles, tapis brodés & joyaux d'or trouvés sur moi par les brigans, n'indiqueraient pas

ma haute naissance ; la précaution qu'on avait prise de me faire des marques distinctives, témoignerait assez combien j'étais un fils précieux : & cet hiéroglyphe à mon bras... (*Il veut se dépouiller le bras droit.*)

MARCELINE, *se levant vivement.*

Une spatule à ton bras droit ?

FIGARO.

D'où savez-vous que je dois l'avoir ?

MARCELINE.

Dieux ! c'est lui !

FIGARO.

Oui, c'est moi.

BARTHOLO, *à Marceline.*

Et qui ? lui !

MARCELINE, *vivement.*

C'est Emmanuel.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu fus enlevé par des Bohémiens ?

FIGARO, *exalté.*

Tout près d'un château. Bon docteur, si vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce service ; des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illustres parens.

BARTHOLO, *montrant Marceline.*

Voilà ta mere.

FIGARO.

.... Nourrice ?

BARTHOLO.

Ta propre mere.

LE COMTE.

Sa mere !

FIGARO.

Expliquez-vous.

MARCELINE, *montrant Bartholo.*

Voilà ton pere.

FIGARO, *désolé.*

O o oh ! aye de moi.

MARCELINE.

Est-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois ?

FIGARO.

Jamais.

LE COMTE, *à part.*

Sa mere !

BRID'OISON.

C'est clair, i-il ne l'épouseras pas.

☞ BARTHOLO.

Ni moi non plus.

☞ Ce qui suit, enfermé par ces deux index a été retranché par les Comédiens Français aux représentations de Paris.

MARCELINE.

Ni vous! & votre fils! vous m'aviez juré...

BARTHOLO.

J'étais fou. Si pareils souvenirs engageaient, on serait tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON.

E-et si l'on y regardait de si près, per-ersonne n'épouserait personne.

BARTHOLO.

Des fautes si connues! une jeunesse déplorable!

MARCELINE, *s'échauffant par degrés.*

Oui, déplorable, & plus qu'on ne croit! Je n'entends pas nier mes fautes; ce jour les a trop bien prouvées! mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste! J'étais née, moi, pour être sage, & je la suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience & des besoins, où les séducteurs nous assiégent, pendant que la misere nous poignarde, que peut opposer un enfant à tant d'ennemis rassemblés? Tel nous juge ici séverement, qui, peut-être, en sa vie a perdu dix infortunées!

FIGARO.

Les plus coupables sont le moins généreux, c'est la regle.

MARCELINE, *vivement.*

Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes! c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse; vous & vos magistrats, si vains du droit de nous juger, & qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister. Est-il un seul état pour les malheureuses filles? Elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes: on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO, *en colere.*

Ils font broder jusqu'aux soldats!

MARCELINE, *exaltée.*

Dans les rangs même les plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire; leurrées de respects apparens, dans une servitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeure pour nos fautes! Ah, sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié!

FIGARO.

Elle a raison!

LE COMTE, *à part.*

Que trop raison!

BRID'OISON.

Elle a, mon-on Dieu, raison.

MARCELINE.

Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste! ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas: cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra

plus que d'elle-même; elle t'acceptera, j'en réponds : vis entre une épouse, une mere tendre qui te chériront à qui mieux-mieux. Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils; gai, libre & bon pour tout le monde : il ne manquera rien à ta mere.

FIGARO.

Tu parles d'or, maman, & je me tiens à ton avis. Qu'on est sot en effet! il y a des mille mille ans que le monde roule, & dans cet océan de durée où j'ai, par hasard, attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irai me tourmenter pour savoir à qui je les dois! tant pis pour qui s'en inquiete. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, & qui tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons.

LE COMTE.

Sot événement qui me dérange!

BRID'OISON, *à Figaro*

Et la noblesse & le château? vous impo-osez à la justice?

FIGARO.

Elle allait me faire faire une belle sotise, la justice! après que j'ai manqué, pour ces maudits cent écus, d'assommer vingt fois Monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon pere! Mais, puisque le ciel a sauvé ma vertu de ces dangers; mon pere, agréez mes excuses... Et vous, ma mere, embrassez-moi... le plus maternellement que vous pourrez.

(*Marceline lui saute au cou.*)

SCENE XVII.

BARTHOLO, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON, SUZANNE, ANTONIO, LE COMTE.

SUZANNE, *accourant, une bourse à la main.*

MOnseigneur, arrêtez; qu'on ne les marie pas : je viens payer Madame avec la dot que ma maîtresse me donne.

LE COMTE, *à part.*

Au diable la maîtresse! Il semble que tout conspire...

(*Il sort.*)

SCENE XVIII.

BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO, *voyant Figaro embrasser sa mere, dit à Suzanne.*

AH, oui payer! Tiens, tiens.

SUZANNE, *se retourne.*

J'en vois assez : sortons, mon oncle.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc ?

SUZANNE.

Ma bêtise & ta lâcheté.

FIGARO.

Pas plus de l'une que de l'autre.

SUZANNE, *en colere.*

Et que tu l'épouses à gré puisque tu la caresses.

FIGARO, *gaiment.*

Je la caresse ; mais je ne l'épouse pas.

(*Suzanne veut sortir, Figaro la retient.*)

SUZANNE, *lui donne un soufflet.*

Vous êtes bien insolent d'oser me retenir !

FIGARO, *à la compagnie.*

C'est-il çà de l'amour ? Avant de nous quitter, je t'en supplie, envisage bien cette chere femme-là.

SUZANNE.

Je la regarde.

FIGARO.

Et tu la trouves ?

SUZANNE.

Affreuse.

FIGARO.

Et vive la jalousie ! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE, *les bras ouverts.*

Embrasse ta mere, ma jolie Suzanette. Le méchant qui te tourmente est mon fils.

SUZANNE, *court à elle.*

Vous sa mere ! (*Elles restent dans les bras l'une de l'autre.*)

ANTONIO.

C'est donc de tout à l'heure ?

FIGARO.

.... Que je le sais.

MARCELINE, *exaltée.*

Non, mon cœur entraîné vers lui, ne se trompait que de motif ; c'était le sang qui me parlait.

FIGARO.

Et moi, le bon sens, ma mere, qui me servait d'instinct quand je vous refusais ; car j'étais loin de vous haïr, témoin l'argent...

MARCELINE, *lui remet un papier.*

Il est à toi : reprends ton billet, c'est ta dot.

SUZANNE, *lui jette la bourse.*

Prends encore celle-ci.

FIGARO.

Grand-merci.

MARCELINE, *exaltée.*

Fille assez malheureuse, j'allais devenir la plus misérable des femmes, & je suis la plus fortunée des meres ! Embrassez-

moi, mes deux enfans ; j'unis dans vous toutes mes tendresses. Heureuse autant que je puis l'être, ah, mes enfans, combien je vais aimer !

FIGARO, *attendri : avec vivacité.*

Arrête donc, chere mere ! arrête donc ! voudrais-tu voir se fondre en eau mes yeux noyés des premieres larmes que je connaisse ! elles sont de joie, au moins. Mais quelle stupidité ! j'ai manqué d'en être honteux : je les sentais couler entre mes doigts, regarde ; (*Il montre ses doigts écartés.*) & je les retenais bêtement ! vas te promener la honte ! je veux rire & pleurer en même tems ; on ne sent pas deux fois ce que j'éprouve. (*Il embrasse sa mere d'un côté, Suzanne de l'autre.*)

MARCELINE.

Bartholo. Antonio. Suzanne. Figaro. Marceline. Brid'oison.

O mon ami !

SUZANNE.

Mon cher ami !

BRID'OISON, *s'essuyant les yeux d'un mouchoir.*

Eh bien ! moi ! je suis donc bê-ête aussi !

FIGARO, *exalté.*

Chagrin, c'est maintenant que je puis te défier : atteins-moi, si tu l'oses, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO, *à Figaro.*

Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui des parens va devant, savez. Les vôtres se baillent-ils la main ?

BARTHOLO.

Ma main puisse-t-elle se dessécher & tomber, si jamais je la donne à la mere d'un tel drôle !

ANTONIO, *à Bartholo.*

Vous n'êtes donc qu'un pere mâratre ? (*à Figaro.*) En ce cas, not'galant, plus de parole.

SUZANNE.

A, mon oncle...

ANTONIO.

Irai-je donner l'enfant de not'sœur à sti qui n'est l'enfant de personne ?

BRID'OISON.

Est-ce que cela-a se peut, imbécille ? on-on est toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO.

Tarare !... il ne l'aura jamais. (*Il sort.*)

SCENE XIX.

BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

BARTHOLO *à Figaro.*

ET cherche à présent qui t'adopte. (*Il veut sortir.*)

MARCELINE *courant prendre Bartholo à bras le corps, le ramene.*

Arrêtez, Docteur, ne sortez pas.

FIGARO *à part.*

Non, tous les sots d'Andalousie, sont, je crois, déchaînés contre mon pauvre mariage !

Suzanne.
Bartholo.
Marceline.
Figaro.
Brid'oison.

SUZANNE *à Bartholo.*

Bon petit papa, c'est votre fils.

MARCELINE *à Bartholo.*

De l'esprit, des talens, de la figure.

FIGARO *à Bartholo.*

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a pris ?

MARCELINE *le caressant.*

Nous aurons tant de soin de vous, papa !

SUZANNE *le caressant.*

Nous vous aimerons tant, petit papa !

BARTHOLO *attendri.*

Papa ! bon papa ! petit papa ! voilà que je suis plus bête encor que Monsieur, moi. (*Montrant Brid'oison.*) Je me laisse aller comme un enfant. (*Marceline & Suzanne l'embrassent.*) Oh ! non, je n'ai pas dit oui. (*Il se retourne.*) Qu'est donc devenu Monseigneur !

FIGARO.

Courons le joindre ; arrachons-lui son dernier mot. S'il machinait quelqu'autre intrigue, il faudrait tout recommencer.

Tous ensemble.

Courons, courons.

(*Ils entraînent Bartholo dehors.*)

SCENE XX.

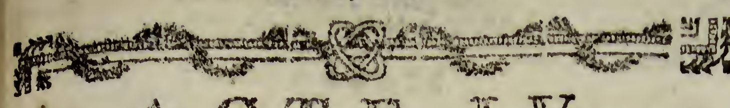
BRID'OISON *seul.*

PLUS bê-ête encor que Monsieur ! on peut se dire à soi-même ces-es sortes de choses-là, mais... I-ils ne sont pas polis du tout dan-ans cet endroit-ci. (*Il sort.*)

Fin du troisieme Acte.



ACTE



ACTE IV.

Le Théatre représente une galerie ornée de candelabres, de lustres allumés, de fleurs, de guirlandes, en un mot préparée pour donner une fête. Sur le devant à droite est une table avec une écritoire, un fauteuil derriere.

SCENE PREMIERE.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO *la tenant à bras le corps.*

Hé bien! amour, es-tu contente? elle a converti son Docteur, cette fine langue dorée de ma mere! malgré sa répugnance, il l'épouse, & ton bouru d'oncle est bridé; il n'y a que Monseigneur qui rage; car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon résultat.

SUZANNE.

As-tu rien vu de plus étrange?

FIGARO.

Ou plutôt d'aussi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l'Excellence; en voilà deux dans nos mains, qui ne sortent pas des siennes. Une rivale acharnée te poursuivait; j'étais tourmenté par une furie! tout cela s'est changé, pour nous, dans *la plus bonne* des meres. Hier j'étais comme seul au monde; & voilà que j'ai tous mes parens; pas si magnifiques, il est vrai, que je me les étais galonnés; mais assez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Aucune des choses que tu avais disposées, que nous attendions, mon ami, n'est pourtant arrivée!

FIGARO.

Le hasard a mieux fait que nous tous, ma petite: ainsi va le monde; on travaille, on projette, on arrange d'un côté; la fortune accomplit de l'autre; & depuis l'affamé conquérant qui voudrait avaler la Terre, jusqu'au paisible aveugle qui se laisse mener par son chien, tous sont le jouet de ses caprices; encor l'aveugle au chien, est-il souvent mieux conduit, moins trompé dans ses vues, que l'autre aveugle avec son entourage. — Pour cet aimable aveugle, qu'on nomme Amour...... (*Il la reprend tendrement à bras le corps.*)

SUZANNE.

Ah! c'est le seul qui m'intéresse!

FIGARO.

Permets donc que, prenant l'emploi de la folie, je sois le bon chien qui le mene à ta jolie mignonne porte; & nous voilà logés pour la vie.

SUZANNE *riant.*

L'Amour & toi ?

FIGARO.

Moi & l'Amour.

SUZANNE.

Et vous ne chercherez pas d'autre gîte ?

FIGARO.

Si tu m'y prens, je veux bien que mille millions de galans.....

SUZANNE.

Tu vas exagérer : dis ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie ?

SUZANNE.

Fi donc, vilain ! en a-t-on pluſieurs ?

FIGARO.

Oh ! que oui. Depuis qu'on a remarqué qu'avec le tems vieilles folies deviennent ſageſſe, & qu'anciens petits menſonges aſſez mal plantés ont produit de groſſes, groſſes vérités ; on en a de mille eſpeces. Et celles qu'on ſait, ſans oſer les divulguer ; car toute vérité n'eſt pas bonne à dire : & celles qu'on vante, ſans y ajouter foi ; car toute vérité n'eſt pas bonne à croire : & les ſermens paſſionnés, les menaces des meres, les proteſtations des buveurs, les promeſſes des gens en place, le dernier mot de nos marchands ; cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui ſoit une vérité de bon aloi.

SUZANNE.

J'aime ta joie, parce qu'elle eſt folle ; elle annonce que tu es heureux. Parlons du rendez-vous du Comte.

FIGARO.

Ou plutôt n'en parlons jamais ; il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu ?

FIGARO.

Si vous m'aimez, Suzon ; votre parole d'honneur ſur ce point ; qu'il s'y morfonde ; & c'eſt ſa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté de l'accorder, que je n'ai de peine à le rompre : il n'en ſera plus queſtion.

FIGARO.

Ta bonne vérité !

SUZANNE.

Je ne ſuis pas comme vous autres ſavans ; moi, je n'en ai qu'une.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu ?

SUZANNE.

Beaucoup.

FIGARO.

Ce n'eſt guere.

SUZANNE.

Et comment ?

FIGARO.

En fait d'amour, vois-tu, trop n'eſt pas même aſſez.

SUZANNE.

Je n'entens pas toutes ces fineſſes; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO.

Tiens parole, & tu feras une belle exception à l'uſage. (*Il veut l'embraſſer.*)

SCENE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE,

LA COMTESSE.

Ah! j'avais raiſon de le dire; en quelque endroit qu'ils ſoient, croyez qu'ils ſont enſemble. Allons donc, Figaro, c'eſt voler l'avenir, le mariage & vous-même, que d'uſurper un tête à tête. On vous attend, on s'impatiente.

FIGARO.

Il eſt vrai, Madame, je m'oublie. Je vais leur montrer mon excuſe.

(*Il veut emmener Suzanne.*)

LA COMTESSE *la retient.*

Elle vous ſuit.

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêtement ?

SUZANNE.

Il ne faut rien, Madame; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE.

Ah! vous changez d'avis?

SUZANNE.

C'eſt Figaro.

LA COMTESSE.

Vous me trompez.

SUZANNE.

Bonté divine!

LA COMTESSE.

Figaro n'eſt pas homme à laiſſer échapper une dot.

SUZANNE.

Madame! eh que croyez-vous donc?

LA COMTESSE.

Qu'enfin, d'accord avec le Comte, il vous fâche à pré-

sent de m'avoir confié ses projets. Je vous sais par cœur. Laissez-moi.

(*Elle veut sortir.*)

SUZANNE *se jette à genoux.*

Au nom du Ciel espoir de tous ! vous ne savez pas, Madame, le mal que vous faites à Suzanne ! après vos bontés continuelles & la dot que vous me donnez !

LA COMTESSE, *la releve.*

Hé mais .. je ne sais ce que je dis ! en me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur ; tu tiens parole à ton mari ; tu m'aides à ramener le mien.

SUZANNE.

Comme vous m'avez affligée !

LA COMTESSE.

C'est que je ne suis qu'une étourdie. (*Elle la baise au front.*) Où est ton rendez-vous ?

SUZANNE *lui baise la main.*

Le mot de jardin m'a seul frappée.

LA COMTESSE *montrant la table,*

Prens cette plume, & fixons un endroit.

SUZANNE.

Lui écrire !

LA COMTESSE.

Il le faut.

SUZANNE,

Madame ! au moins, c'est vous....

LA COMTESSE.

Je mets tout sur mon compte. (*Suzanne s'assied, la Comtesse dicte.*)

Chanson nouvelle, sur l'air ... Qu'il fera beau, ce soir, sous les grands Maronniers :... Qu'il fera beau ce soir.....

SUZANNE *écrit.*

Sous les grands Maronniers... après ?

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne t'entende pas ?

SUZANNE *relit.*

C'est juste. (*Elle plie le billet.*) Avec quoi cacheter ?

LA COMTESSE.

Une épingle, dépêche : elle servira de réponse. Ecris sur le revers : *renvoyez-moi le cachet.*

SUZANNE *écrit en riant.*

Ah ! *le cachet* !.... celui-ci, Madame, est plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE *avec un souvenir douloureux.*

Ah !

SUZANNE *cherche sur elle.*

Je n'ai pas d'épingle à présent !

LA COMTESSE *détache sa lévite.*

Prens celle-ci. (*Le ruban du Page tombe de son sein à terre.*) Ah mon ruban !

SUZANNE *le ramasse.*

C'est celui du petit voleur ! vous avez eu la cruauté !....

LA COMTESSE.

Fallait-il le laisser à son bras ? c'eût été joli ! donnez donc ?

SUZANNE.

Madame ne le portera plus, taché du sang de ce jeune homme.

LA COMTESSE *le reprend.*

Excellent pour Fanchette ...... le premier bouquet qu'elle m'apportera.

SCENE IV.

UNE JEUNE BERGERE, CHERUBIN *en fille.* FANCHETTE *& beaucoup de jeunes filles habillées comme elle, & tenant des bouquets.*

LA COMTESSE, SUZANNE.

FANCHETTE.

MADAME, ce sont les filles du bourg qui viennent vous présenter des fleurs.

LA COMTESSE *serrant vîte son ruban.*

Elles sont charmantes : je me reproche, mes belles petites, de ne pas vous connaître toutes. (*Montrant Chérubin.*) Quelle est cette aimable enfant qui a l'air si modeste ?

UNE BERGERE.

C'est une cousine à moi, Madame, qui n'est ici que pour la noce.

LA COMTESSE.

Elle est jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, faisons honneur à l'étrangere. (*Elle prend le bouquet de Chérubin & le baise au front.*) Elle en rougit ! (*à Suzanne*,) ne trouves-tu pas, Suzon, ... qu'elle ressemble à quelqu'un ?

SUZANNE.

A s'y méprendre, en vérité.

CHÉRUBIN *à part, les mains sur son cœur.*

Ah ! ce baiser-là m'a été bien loin !

SCENE V.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN *au milieu d'elles*, FANCHETTE, ANTONIO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

ANTONIO.

MOI je vous dis, Monseigneur, qu'il y est ; elles l'ont habillé chez ma fille ; toutes ses hardes y sont encor, & voilà son chapeau d'ordonnance que j'ai retiré du paquet. (*Il s'avance, & regardant toutes les filles il reconnaît Chérubin, lui enleve son bonnet de femme, ce qui fait retomber ses longs cheveux*

en cadenette. Il lui met sur la tête le chapeau d'ordonnance, & dit : Eh parguenne, v'là notre officier.

LA COMTESSE *recule.*

Ah ciel

SUZANNE.

Ce fripponneau !

ANTONIO.

Quand je disais là haut que c'était lui ! .....

LE COMTE *en colere.*

Hé bien, Madame ?

LA COMTESSE.

Hé bien, Monsieur ! vous me voyez plus surprise que vous, &, pour le moins, aussi fâchée.

LE COMTE.

Oui ; mais tantôt, ce matin ?

LA COMTESSE.

Je serais coupable en effet, si je dissimulais encor. Il était descendu chez moi. Nous entamions le badinage que ces enfans viennent d'achever ; vous nous avez surprises l'habillant : votre premier mouvement est si vif ! il s'est sauvé, je me suis troublée, l'effroi général a fait le reste.

LE COMTE, *avec dépit à Chérubin.*

Pourquoi n'êtes-vous pas parti ?

CHERUBIN, *ôtant son chapeau brusquement.*

Monseigneur...

LE COMTE.

Je punirai ta désobéissance.

FANCHETTE, *étourdiment.*

Ah, Monseigneur, entendez-moi. Toutes les fois que vous venez m'embrasser, vous savez bien que vous dites toujours : *Si tu veux m'aimer, petite Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras.*

LE COMTE, *rougissant.*

Moi ! j'ai dit cela ?

FANCHETTE.

Oui, Monseigneur. Au lieu de punir Chérubin, donnez-le moi en mariage, & je vous aimerai à la folie.

LE COMTE, *à part.*

Etre ensorcelé par un Page !

LA COMTESSE.

Hé bien ! Monsieur, à votre tour ; l'aveu de cette enfant, aussi naïf que le mien, atteste enfin deux vérités ; que c'est toujours sans le vouloir, si je vous cause des inquiétudes ; pendant que vous épuisez tout, pour augmenter & justifier les miennes.

ANTONIO.

Vous aussi, Monseigneur ? Dame ! je vous la redresserai comme feu sa mere, qui est morte... Ce n'est pas pour la conséquence ; mais c'est que Madame sait bien que les petites filles, quand elles sont grandes...

LE COMTE, *déconcerté, à part.*

Il y a un mauvais génie, qui tourne tout ici contre moi !

SCENE VI.

Les Jeunes Filles, CHERUBIN, ANTONIO, FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO.

Monſeigneur, ſi vous retenez nos filles, on ne pourra commencer ni la fête, ni la danſe.

LE COMTE.

Vous, danſer ! vous n'y penſez pas. Après votre chûte de ce matin, qui vous a foulé le pied droit.

FIGARO, *remuant la jambe.*

Je ſouffre encore un peu ; ce n'eſt rien. (*Aux jeunes filles.*) Allons, mes belles, allons.

LE COMTE, *le retourne.*

Vous avez été fort heureux que ces couches ne fuſſent que du terreau bien doux !

FIGARO.

Très-heureux, ſans doute ; autrement...

ANTONIO, *le retourne.*

Puis il s'eſt pelotoné en tombant juſqu'en bas.

FIGARO.

Un plus adroit, n'eſt-ce pas, ſerait reſté en l'air ! (*Aux jeunes filles.*) Venez-vous, Meſdemoiſelles ?

ANTONIO, *le retourne.*

Et pendant ce tems, le petit Page galopait ſur ſon cheval à Séville ?

FIGARO.

Galopait, ou marchait au pas !...

LE COMTE, *le retourne.*

Et vous aviez ſon brevet dans la poche ?

FIGARO, *un peu étonné.*

Aſſurément ; mais quelle enquête ? (*Aux jeunes filles.*) Allons-donc, jeunes filles !

ANTONIO, *attirant Chérubin par le bras.*

En voici une qui prétend que mon néveu futur n'eſt qu'un menteur.

FIGARO, *ſurpris.*

Chérubin !... (*à part.*) Peſte du petit fat !

ANTONIO.

Y es-tu maintenant ?

FIGARO, *cherchant.*

J'y ſuis... j'y ſuis... Hé qu'eſt-ce qu'il chante ?

LE COMTE, *ſéchement.*

Il ne chante pas ; il dit que c'eſt lui qui a ſauté ſur les giroflées.

FIGARO, *rêvant.*

Ah s'il le dit... cela se peut! je ne dispute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE.

Ainsi vous & lui ?...

FIGARO.

Pourquoi non ? la rage de sauter peut gagner : voyez les moutons de Panurge ! & quand vous êtes en colère, il n'y a personne qui n'aime mieux risquer .....

LE COMTE.

Comment, deux à la fois !....

FIGARO.

On aurait sauté deux douzaines ; & qu'est-ce que cela fait, Monseigneur, dès qu'il n'y a personne de blessé ? (*Aux jeunes filles.*) Ah çà, voulez-vous venir, ou non ?

LE COMTE *outré.*

Jouons-nous une comédie ? (*On entend un prélude de fanfare.*)

FIGARO.

Voilà le signal de la marche. A vos postes, les belles, à vos postes. Allons, Suzanne, donne-moi le bras. (*Tous s'enfuient, Chérubin reste seul la tête baissée.*)

SCENE VII.

CHERUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE *regardant aller Figaro.*

EN voit-on de plus audacieux ? (*Au Page.*) Pour vous, monsieur le sournois, qui faites le honteux ; allez vous r'habiller bien vite, & que je ne vous rencontre nulle part de la soirée.

LA COMTESSE.

Il va bien s'ennuyer.

CHERUBIN *étourdiment.*

M'ennuyer ! j'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de prison. (*Il met son chapeau & s'enfuit.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *s'évente fortement sans parler.*

LE COMTE.

QU'A-T-IL au front de si heureux ?

LA COMTESSE *avec embarras.*

Son .... premier chapeau d'Officier, sans doute ; aux enfants tout sert de hochet.

(*Elle veut sortir.*)

LE COMTE.

Vous ne nous restez pas, Comtesse ?

LA



Se Vend chez Leblanc fils a S.t Etieńne en Forêt a la Salle de la Comédie.

.......Il vous rend chaste et pure aux mains de votre Epoux.

Fin du Duo. Scène 9.e
Acte 4.e du Mariage de Figaro

C

LA COMTESSE.

Vous savez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE

Un instant pour votre protégée, ou je vous croirais en colere.

LE COMTE.

Voici les deux noces, asseyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE, *à part.*

La noce ! il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

Le Comte & la Comtesse s'asseyent vers un des côtés de la galerie.

SCENE IX.

LE COMTE, LA COMTESSE, *assis ; l'on joue les folies d'Espagne d'un mouvement de marche.* (Symphonie notée.)

MARCHE.

LES GARDES-CHASSE, *fusil sur l'épaule.*

L'ALGUASIL. LES PRUD'HOMMES, BRID'OISON.

LES PAYSANS ET PAYSANNES, *en habits de fête.*

DEUX JEUNES FILLES, *portant la toque virginale à plumes blanches.*

DEUX AUTRES, *le voile blanc.*

DEUX AUTRES, *les gants & le bouquet de côté.*

ANTONIO *donne la main à* SUZANNE, *comme étant celui qui la marie à* FIGARO.

D'AUTRES JEUNES FILLES *portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblables aux premiers, pour* MARCELINE.

FIGARO *donne la main à* MARCELINE, *comme celui qui doit la remettre au* DOCTEUR, *lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le Comte, remettent à ses valets tous les ajustemens destinés à* SUZANNE *& à* MARCELINE.

LES PAYSANS ET PAYSANNES *s'étant rangés sur deux colonnes à chaque côté du sallon, on danse une reprise du fendango,* (air noté) *avec des castagnettes ; puis on joue la ritournelle du Duo, pendant laquelle* ANTONIO *conduit* SUZANNE *au* COMTE ; *elle se met à genoux devant lui.*

Pendant que le Comte lui pose la toque, le voile, & lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le Duo suivant : (Air noté.)

Jeune Epouse, chantez les bienfaits & la gloire
D'un Maître qui renonce aux droits qu'il eut sur vous :
Préférant au plaisir la plus noble victoire,
Il vous rend chaste & pure aux mains de votre époux.

SUZANNE *est à genoux, &, pendant les derniers vers du*

Duo, elle tire le Comte par son manteau, & lui montre le billet qu'elle tient : puis elle porte la main qu'elle a du côté des Spectateurs, à sa tête, où le Comte a l'air d'ajuster sa toque, elle lui donne le billet.

LE COMTE *le met furtivement dans son sein ; on acheve de chanter le Duo ; la Fiancée se releve, & lui fait une grande révérence.*

FIGARO *vient la recevoir des mains du Comte, & se retire avec elle à l'autre côté du sallon, près de Marceline.*

(*On danse une autre reprise du fendango, pendant ce tems.*)

LE COMTE *pressé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théâtre, & tire le papier de son sein ; mais en le sortant il fait le geste d'un homme qui s'est cruellement piqué le doigt ; il le secoue, le presse, le suce, &, regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit :*

LE COMTE.

(*Pendant qu'il parle, ainsi que* Figaro, *l'orchestre joue pianissimo.*)

Diantre soit des femmes, qui fourent des épingles partout ! (*Il la jette à terre, puis il lit le billet & le baise.*)

FIGARO, *qui a tout vu, dit à sa mere & à Suzanne :* C'est un billet doux, qu'une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il était cacheté d'une épingle, qui l'a outrageusement piqué.

La danse reprend : le Comte qui a lu le billet le retourne, il y voit l'invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre, & retrouve enfin l'épingle, qu'il attache à sa manche.

FIGARO, *à Suzanne & Marceline.*

D'un objet aimé tout est cher. Le voilà qui ramasse l'épingle. Ah, c'est une drôle de tête !

Pendant ce tems, Suzanne a des signes d'intelligence avec la Comtesse. La danse finit la ritournelle du Duo recommence.

FIGARO, *conduit* Marceline *au* Comte, *ainsi qu'on a conduit* Suzanne ; *à l'instant où le Comte prend la toque, & où l'on va chanter le Duo, on est interrompu par les cris suivans :*

L'HUISSIER, *criant à la porte.*

Arrêtez donc, Messieurs ! vous ne pouvez entrer tous.... Ici les gardes, les gardes. (*Les gardes vont vîte à cette porte.*)

LE COMTE, *se levant.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

L'HUISSIER.

Monseigneur, c'est mosieur Bazile entouré d'un village entier, parce qu'il chante en marchant.

LE COMTE.

Qu'il entre seul.

LA COMTESSE.

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Je n'oublie pas votre complaisance.

LA COMTESSE.

Suzanne ?... elle reviendra. (*A part à Suzanne.*) Allons changer d'habits. (*Elle sort avec Suzanne.*)

MARCELINE.

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO.

Ah ! je m'en vais vous le faire déchanter.

SCENE X.

Tous les Acteurs Précédens, *excepté la Comtesse & Suzanne* ; BAZILE *tenant sa guittare* ; GRIPPE-SOLEIL.

BAZILE, *entre en chantant sur l'air du Vaudeville de la fin.* (Air noté.)

« Cœurs sensibles, cœurs fidelles,
» Qui blâmez l'amour léger ;
» Cessez vos plaintes cruelles :
» Est-ce un crime de changer ?
» Si l'Amour porte des aîles,
» N'est-ce pas pour voltiger ?
» N'est-ce pas pour voltiger ?
» N'est-ce pas pour voltiger ? »

FIGARO, *s'avance à lui.*

Oui, c'est pour cela justement qu'il a des ailes au dos. Notre ami, qu'entendez-vous par cette musique ?

BAZILE, *montrant Grippe-Soleil.*

Qu'après avoir prouvé mon obéissance à Monseigneur, en amusant Monsieur, qui est de sa compagnie ; je pourrai, à mon tour, réclamer sa justice.

GRIPPE-SOLEIL.

Bah ! Monsigneu ! il ne m'a pas amusé du tout : avec leux guenilles d'ariettes...

LE COMTE.

Enfin, que demandez-vous, Bazile ?

BAZILE

Ce qui m'appartient, Monseigneur, la main de Marceline ; & je viens m'opposer...

FIGARO, *s'approche.*

Y a-t-il long-tems que Monsieur n'a vu la figure d'un fou ?

BAZILE.

Monsieur, en ce moment même.

FIGARO.

Puisque mes yeux vous servent si bien de miroir, étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine seulement d'approximer Madame...

BARTHOLO, *en riant.*

Eh pourquoi ? laiſſe-le parler.

BRID'OISON, *s'avance entre deux.*

Fau-aut-il que deux amis ?...

FIGARO.

Nous ami !

BAZILE.

Quelle erreur !

FIGARO, *vîte.*

Parce qu'il fait de plats airs de chapelle ?

BAZILE, *vîte.*

Et lui des vers comme un Journal ?

FIGARO, *vîte.*

Un muſicien de guinguette !

BAZILE, *vîte.*

Un poſtillon de gazette !

FIGARO, *vîte.*

Cuiſtre d'oratorio !

BAZILE, *vîte.*

Jockey diplomatique !

LE COMTE, *aſſis.*

Inſolens tous les deux !

BAZILE.

Il me manque en toute occaſion.

FIGARO.

C'eſt bien dit, ſi cela ſe pouvait !

BAZILE.

Diſant par-tout que je ne ſuis qu'un ſot.

FIGARO.

Vous me prenez donc pour un écho ?

BAZILE.

Tandis qu'il n'eſt pas un chanteur que mon talent n'ait fait briller.

FIGARO.

Brailler.

BAZILE.

Il le répete !

FIGARO.

Et pour quoi non, ſi cela eſt vrai ? Es-tu un prince pour qu'on te flagorne ? Souffre la vérité, coquin ! puiſque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur ; ou ſi tu la crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces ?

BAZILE, *à Marceline.*

M'aviez-vous promis, oui ou non, ſi dans quatre ans vous n'étiez pas pourvue, de me donner la préférence ?

MARCELINE.

A quelle condition l'ai-je promis ?

BAZILE.

Que ſi vous trouviez un certain fils perdu, je l'adopterais par complaiſance.

Tous ensemble.

Il est trouvé.

BAZILE.

Qu'à cela ne tienne.

Tous ensemble, montrant Figaro.

Et le voici.

BAZILE *reculant de frayeur.*

J'ai vu le diable !

BRID'OISON, *à Bazile.*

Et vou-ous renoncez à sa chere mere !

BAZILE.

Qu'y aurait-il de plus fâcheux que d'être cru le pere d'un garnement ?

FIGARO.

D'en être cru le fils ; tu te moques de moi !

BAZILE *montrant Figaro.*

Dès que Monsieur est de quelque chose ici, je déclare, moi, que je n'y suis plus de rien.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

Les Acteurs Précédens, *excepté Bazile.*

BARTHOLO, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

FIGARO, *sautant de joie.*

Donc à la fin j'aurai ma femme !

LE COMTE, *à part.*

Moi, ma maîtresse. (*Il se leve.*)

BRID'OISON, *à Marceline.*

Et tou-out le monde est satisfait.

LE COMTE.

Qu'on dresse les deux contrats ; j'y signerai.

Tous ensemble.

Vivat ! (*Ils sortent.*)

LE COMTE.

J'ai besoin d'une heure de retraite.

(*Il veut sortir avec les autres.*)

SCENE XII.

GRIPPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE, LE COMTE.

GRIPPE-SOLEIL, *à Figaro.*

Et moi je vas aider à ranger le feu d'artifice sous les grands maronniers, comme on l'a dit.

LE COMTE, *revient en courant.*

Quel sot a donné un tel ordre ?

SCENE XV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

HÉ bien, ma mere ?

MARCELINE.

Hé bien, mon fils ?

FIGARO, *comme étouffé.*

Pour celui-ci !... il y a réellement des choses !...

MARCELINE.

Il y a des choses ! hé qu'est-ce qu'il y a ?

FIGARO *les mains sur la poitrine.*

Ce que je viens d'entendre, ma mere, je l'ai là comme un plomb.

MARCELINE *riant.*

Ce cœur plein d'assurance, n'était donc qu'un ballon gonflé ! une épingle a tout fait partir !

FIGARO *furieux.*

Mais cette épingle, ma mere, est celle qu'il a ramassée !...

MARCELINE *rappellant ce qu'il a dit.*

La jalousie ! oh j'ai là-dessus, ma mere, une philosophie... imperturbable ; & si Suzanne m'attrappe un jour, je lui pardonne...

FIGARO *vivement.*

Oh, ma mere ! on parle comme on sent : mettez le plus glacé des Juges à plaider dans sa propre cause, & voyez-le expliquer la loi ! — Je ne m'étonne plus s'il avait tant d'humeur sur ce feu ! — Pour la mignone aux fines épingles, elle n'en est pas où elle le croit, ma mere, avec ses maronniers ! Si mon mariage est assez fait pour légitimer ma colère ; en revanche, il ne l'est pas assez pour que je n'en puisse épouser une autre, & l'abandonner....

MARCELINE.

Bien conclu ! abimons tout sur un soupçon. Qui t'a prouvé, dis-moi, que c'est toi qu'elle joue, & non le Comte ? L'as-tu étudiée de nouveau, pour la condamner sans appel ? sais-tu si elle se rendra sous les arbres, à quelle intention elle y va, ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera ? je te croyais plus fort en jugement !

FIGARO *lui baisant la main avec respect.*

Elle a raison, ma mere, elle a raison, raison, toujours raison ! mais accordons, maman, quelque chose à la nature ; on en vaut mieux après. Examinons en effet avant d'accuser & d'agir. Je sais où est le rendez-vous. Adieu, ma mere.

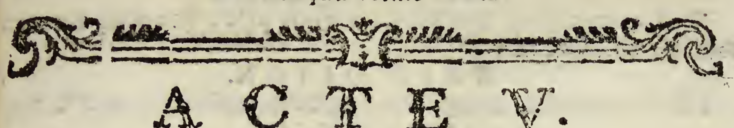
(*Il sort.*)

SCENE XVI.

MARCELINE *seule.*

ADIEU : & moi auſſi, je le ſais. Après l'avoir arrêté, veillons ſur les voies de Suzanne ; ou plutôt avertiſſons-la : elle eſt ſi jolie créature ! Ah quand l'intérêt perſonnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous ſommes toutes portées à ſoutenir notre pauvre ſexe opprimé, contre ce fier, ce terrible.... (*en riant*) & pourtant un peu nigaud de ſexe maſculin. (*Elle ſort.*)

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

Le Théatre repréſente une ſalle de maronniers, dans un parc ; deux pavillons, kioſques, ou temples de jardins, ſont à droite & à gauche ; le fond eſt une clariere ornée, un ſiege de gazon ſur le devant. Le Théatre eſt obſcur.

SCENE PREMIERE.

FANCHETTE *ſeule, tenant d'une main deux biſcuits & une orange ; & de l'autre une lanterne de papier, allumée.*

DANS le pavillon à gauche, a-t-il dit. C'eſt celui-ci. — S'il allait ne pas venir à préſent ; mon petit rôle .. Ces vilaines gens de l'office qui ne voulaient pas ſeulement me donner une orange & deux biſcuits ! — Pour qui, Mademoiſelle ? — Eh bien, Monſieur, c'eſt pour quelqu'un. — Oh nous ſavons. — Et quand ça ſerait : parce que Monſeigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim ? — Tout ça pourtant m'a coûté un fier baiſer, ſur la joue ! .... que ſait-on ? il me le rendra peut-être ! (*Elle voit Figaro qui vient l'examiner ; elle fait un cri.*) Ah ! .... (*Elle s'enfuit, & entre dans le pavillon à ſa gauche.*)

SCENE II.

FIGARO *un grand manteau ſur les épaules, un large chapeau rabattu.* BAZILE, ANTONIO, BARTHOLO, BRID'OISON, GRIPPE-SOLEIL, TROUPES DE VALETS & DE TRAVAILLEURS.

FIGARO *d'abord ſeul.*

C'EST Fanchette ! (*Il parcourt des yeux les autres à meſure*

qu'ils arrivent, & dit d'un ton farouche :) Bon jour, Mefſieurs ; bon ſoir : êtes-vous tous ici ?

BAZILE.

Ceux que tu as preſſé d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure eſt-il bien à peu près ?

ANTONIO *regarde en l'air.*

La lune devrait être levée.

BARTHOLO.

Eh quels noirs apprêts fais-tu donc ? Il a l'air d'un conſpirateur !

FIGARO *s'agitant.*

N'eſt-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes raſſemblés au château ?

BRID'OISON.

Cè-ertainement.

ANTONIO.

Nous allions là bas, dans le parc, attendre un ſignal pour ta fête.

FIGARO.

Vous n'irez pas plus loin, Meſſieurs ; c'eſt ici ſous ces maronniers, que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouſe, & le loyal Seigneur qui ſe l'eſt deſtinée.

BAZILE *ſe rappellant la journée.*

Ah! vraiment je ſais ce que c eſt. Retirons-nous, ſi vous m'en croyez : il eſt queſtion d'un rendez-vous : je vous conterai cela près d'ici.

BRID'OISON *à Figaro.*

Nou-ous reviendrons.

FIGARO.

Quand vous m'entendrez appeller, ne manquez pas d'accourir tous ; & dites du mal de Figaro, s'il ne vous fait voir une belle choſe.

BARTHOLO.

Souviens-toi qu'un homme ſage, ne ſe fait point d'affaire avec les grands.

FIGARO.

Je m'en ſouviens.

BARTHOLO.

Qu'ils ont quinze & biſque ſur nous, par leur état.

FIGARO.

Sans leur induſtrie, que vous oubliez. Mais ſouvenez-vous auſſi que l'homme qu'on ſait timide, eſt dans la dépendance de tous les frippons.

BARTHOLO.

Fort bien.

FIGARO.

Et que j'ai nom *de Verts-allure*, du chef honoré de ma mere.

BARTHOLO.

Il a le diable au corps.

BRID'OISON.

I-il l'a.

BAZILE *à part.*

Le Comte & sa Suzanne se sont arrangés sans moi : je ne suis pas fâché de l'algarade.

FIGARO *aux Valets.*

Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre; illuminez-moi ces entours; ou, par la mort que je voudrais tenir aux dents, si j'en saisis un par le bras... (*Il secoue le bras de Grippe-Soleil.*)

GRIPPE-SOLEIL, *s'en va en criant & pleurant.*

A, a, oh! Damné brutal!

BAZILE, *en s'en allant.*

Le ciel vous tienne en joie, Monsieur du marié.

(*Ils sortent.*)

SCENE III.

FIGARO, *seul, se promenant dans l'obscurité, dit d'un ton le plus sombre.*

O Femme! femme! femme! créature faible, & décevante!... nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper!... Après m'avoir obstinement refusé quand je la pressais devant sa maîtresse; à l'instant qu'elle me donne sa parole; au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide! & moi comme un bênet!... Non, monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand Seigneur, vous vous croyez un grand génie!... noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si fier! qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, & rien de plus : du reste homme assez ordinaire! tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science & de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes; & vous voulez joûter?... On vient... c'est elle... ce n'est personne... — La nuit est noire en diable, & me voilà, fesant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié! (*il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits; élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoute & veux courir une carriere honnête; & par-tout je suis repoussé! J'apprends la Chymie, la Pharmacie, la Chirurgie, & tout le crédit d'un grand Seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire!... — Las d'attrister des bêtes malades, & pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le Théâtre; me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail. Auteur Espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, sans scrupule : à l'instant,

un Envoyé... de je ne sais où ; se plaint que j'offense dans mes vers, la sublime Porte, la Perse une partie de la presqu'isle de l'Inde, toute l'Egypte, les Royaumes de Barca, de Tripoly, de Tunis, d'Alger & de Maroc : & voilà ma comédie flambée, pour plaire aux Princes Mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, & qui nous meurtrissent l'omoplatte en nous disant, *chiens de Chrétiens* ! — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusoient, mon terme était échu : je voyois de loin arriver l'affreux record, la plume fichée dans sa perruque, en frémissant, je m'évertue. Il s'eleve une question sur la nature des richesses ; & comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses, pour en raisonner ; n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent, & sur son produit net, sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance & la liberté. (*Il se leve.*) Que je voudrois bien tenir un de ces puissants de quatre jours ; si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrace a cuvé son orgueil ! je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur ; & qu'il n'y a que les petits hommes, qui redoutent les petits écrits. — (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue ; & comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encor ma plume, & demande à chacun de quoi il est question. On me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un systême de liberté sur la vente des productions qui s'étend même à celles de la presse, & que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni des personnes qui tiennent à quelque chose ; je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois Censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, & croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou ! je vois s'élever contre moi, mille pauvres diables à la feuille, on me supprime ; & me voilà derechef sans emploi ! — Le désespoir m'alloit saisir ; on pense à moi pour une place ; mais par malheur j'y étois propre ; il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler ; je me fis banquier de Pharaon : alors, bonnes gens ! je soupe en ville, & les personnes dites *comme il faut*, m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter ; je commençais même à comprendre que pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir : mais comme chacun pilliait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête ; il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittais le monde,

& vingt braſſes d'eau m'en alloient ſéparer ; lorſqu'un Dieu bienfaiſant me rappelle à mon premier état. Je reprends ma trouſſe, & mon cuir anglois ; puis laiſſant la fumée aux ſots qui s'en nourriſſent, & la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais raſant de ville en ville, & je vis enfin ſans ſouci. Un grand Seigneur paſſe à Séville ; il me reconnaît, je le marie, & pour prix d'avoir eu par mes ſoins ſon épouſe, il veut intercepter la mienne ! intrigue, orage à ce ſujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouſer ma mere, mes parens m'arrivent à la file. (*Il ſe leve en s'échauffant.*) On ſe débat ; c'eſt vous, c'eſt lui, c'eſt moi, c'eſt toi ; non ce n'eſt pas nous ; eh mais qui donc ? (*Il retombe aſſis.*) O bizarre ſuite d'événemens ! Comment cela m'eſt-il arrivé ! Pourquoi ces choſes & non pas d'autres ? Qui les a fixées ſur ma tête ? Forcé de parcourir la route où je ſuis entré ſans le ſavoir, comme j'en ſortirai ſans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaité me l'a permis ; encor je dis ma gaieté, ſans ſavoir ſi elle eſt à moi plus que le reſte, ni même quel eſt ce *Moi* dont je m'occupe : un aſſemblage informe de parties inconnues ; puis un chétif être imbécille ; un petit animal folâtre ; un jeune homme ardent au plaiſir ; ayant tous les goûts pour jouir, faiſant tous les métiers pour vivre ; maître ici, valet là, ſelon qu'il plaît à la fortune ! ambitieux par vanité, laborieux par néceſſité ; mais pareſſeux !... avec délices ! orateur ſelon le danger ; poëte par délaſſement ; muſicien par occaſion ; amoureux par folles bouffées ; j'ai tout vu, tout fait, tout uſé. Puis l'illuſion s'eſt détruite & trop déſabuſé... Deſabuſé !... Suzon ! Suzon ! Suzon ! que tu me donnes de tourmens ! — J'entends marcher... on vient. Voici l'inſtant de la criſe.

(*Il ſe retire près de la premiere couliſſe à ſa droite.*)

SCENE IV.

FIGARO, LA COMTESSE, *avec les habits de Suzon*, SUZANNE, *avec ceux de la Comteſſe*, MARCELINE.

SUZANNE, *bas à la Comteſſe.*

Oui, Marceline m'a dit que Figaro y ſerait.

MARCELINE.

Il y eſt auſſi ; baiſſe la voix.

SUZANNE.

Ainſi l'un nous écoute, & l'autre va venir me chercher ; commençons.

MARCELINE.

Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le pavillon. (*Elle entre dans le pavillon où eſt entrée Fanchette.*)

SCENE V.

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, *haut.*

MAdame tremble! eſt-ce qu'elle aurait froid?

LA COMTESSE, *haut.*

La ſoirée eſt humide, je vais me retirer.

SUZANNE, *haut.*

Si Madame n'avait pas beſoin de moi, je prendrais l'air un moment ſous ces arbres.

LA COMTESSE, *haut.*

C'eſt le ſerein que tu prendras.

SUZANNE, *haut.*

J'y ſuis toute faite.

FIGARO *à part.*

Ah oui, le ſerein!

(*Suzanne ſe retire près de la couliſſe, du côté oppoſé à Figaro.*)

SCENE VI.

FIGARO, CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

Figaro & Suzanne retirés de chaque côté ſur le devant.

CHÉRUBIN, *en habit d'officier, arrive en chantant gaiement la repriſe de l'air de la romance.*

LA, la, la, &c.

J'avais une maraine,
Que toujours adorai.

LA COMTESSE, *à part.*

Le petit Page!

CHÉRUBIN *s'arrête.*

On ſe promene ici; gagnons vîte mon aſyle, où la petite Fanchette... C'eſt une femme!

LA COMTESSE, *écoute.*

Ah grands Dieux!

CHERUBIN, *ſe baiſſe en regardant de loin.*

Me trompais-je? à cette coëffure en plumes qui ſe deſſine au loin dans le crépuſcule, il me ſemble que c'eſt Suzon.

LA COMTESSE, *à part.*

Si le Comte arrivait...

LE COMTE, *paraît dans le fond.*

CHERUBIN, *s'approche & prend la main de la Comteſſe, qui ſe défend.*

Oui, c'eſt la charmante fille qu'on nomme Suzanne: eh pourrais-je m'y méprendre à la douceur de cette main; à ce petit tremblement qui l'a ſaiſie; ſur-tout au battement de

mon cœur! (*Il veut y appuyer le dos de la main de la Comtesse elle la retire.*)

LA COMTESSE, *bas.*

Allez-vous-en.

CHERUBIN.

Si la compassion t'avait conduite exprès dans cet endroit du parc, où je suis caché depuis tantôt ?

LA COMTESSE.

Figaro va venir.

LE COMTE, *s'avançant, dit à part.*

N'est-ce pas Suzanne que j'apperçois ?

CHERUBIN, *à la Comtesse.*

Je ne crains point du tout Figaro; car ce n'est pas lui que tu attends.

LA COMTESSE.

Qui donc !

LE COMTE, *à part.*

Elle est avec quelqu'un.

CHÉRUBIN.

C'est Monseigneur, fripponne, qui t'a demandé ce rendez-vous, ce matin, quand j'étois derriere le fauteuil.

LE COMTE, *à part avec fureur.*

C'est encore le Page infernal !

FIGARO, *à part.*

On dit qu'il ne faut pas écouter !

SUZANNE, *à part.*

Petit bavard !

LA COMTESSE, *au Page.*

Obligez-moi de vous retirer.

CHERUBIN.

Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le prix de mon obéissance.

LA COMTESSE, *effrayée.*

Vous prétendez ?...

CHÉRUBIN, *avec feu.*

D'abord vingt baisers pour ton compte, & puis cent pour ta belle maîtresse.

LA COMTESSE.

Vous oseriez ?

CHERUBIN.

Oh que oui, j'oserais; tu prends sa place auprès de Monseigneur, moi celle du Comte auprès de toi; le plus attrapé, c'est Figaro.

FIGARO *à part.*

Ce brigandeau !

SUZANNE, *à part.*

Hardi comme un Page.

CHERUBIN, *veut embrasser la Comtesse.*

LE COMTE, *se met entre deux, & reçoit le baiser.*

LA COMTESSE, *se retirant.*

Ah ciel !

FIGARO, *à part, entendant le baiser.*

J'épousais une jolie mignogne !

(Il écoute.)

CHERUBIN, *tâtant les habits du Comte.*

(A part.) C'est Monseigneur. *(Il s'enfuit dans le pavillon où sont entrées Fanchette & Marceline.)*

SCENE VII.

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO, *s'approche.*

Je vais...

LE COMTE, *croyant parler au Page.*

Puisque vous ne redoublez pas le baiser...

(Il croit lui donner un soufflet.)

FIGARO, *qui est à portée, le reçoit.*

Ah !

LE COMTE.

.... Voilà toujours le premier payé.

FIGARO, *à part, s'éloigne en se frottant la joue.*

Tout n'est pas gain non plus en écoutant.

SUZANNE, *riant tout haut, de l'autre côté.*

Ah, ah, ah, ah !

LE COMTE, *à la Comtesse qu'il prend pour Suzanne.*

Entend-t-on quelque chose à ce Page ! il reçoit le plus rude soufflet, & s'enfuit en éclatant de rire.

FIGARO, *à part.*

S'il s'affligeait de celui-ci !...

LE COMTE.

Comment ! je ne pourrai faire un pas . . . . . *(A la Comtesse.)* Mais laissons cette bizarrerie, elle empoisonnerait le plaisir que j'ai de te trouver dans cette salle.

LA COMTESSE *imitant le parler de Suzanne.*

L'espériez-vous ?

LE COMTE.

Après ton ingénieux billet ! *(Il lui prend la main.)* Tu trembles ?

LA COMTESSE.

J'ai eu peur.

LE COMTE.

Ce n'est pas pour te priver du baiser, que je l'ai pris. *(Il la baise au front.)*

LA COMTESSE.

Des libertés !

FIGARO *à part.*

Coquine !

SUZANNE *à part.*

Charmante !

LE

LE COMTE *prend la main de sa femme.*

Mais quelle peau fine & douce ! & qu'il s'en faut que la Comtesse ait la main aussi belle !

LA COMTESSE *à part.*

Oh ! la prévention !

LE COMTE.

A-t-elle ce bras ferme & rondelet ? ces jolis doigts pleins de grace & d'espiéglerie ?

LA COMTESSE *de la voix de Suzanne.*

Ainsi l'amour ? . . .

LE COMTE.

L'amour . . . n'est que le roman du cœur : c'est le plaisir qui en est l'histoire ; il m'amene à tes genoux.

LA COMTESSE.

Vous ne l'aimez plus ?

LE COMTE.

Je l'aime beaucoup ; mais trois ans d'union rendent l'hymen si respectable !

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous en elle ?

LE COMTE *la caressant.*

Ce que je trouve en toi, ma beauté . . .

LA COMTESSE.

Mais dites donc.

LE COMTE.

. . . . Je ne sais ; moins d'uniformité peut-être ; plus de piquant dans les manieres ; un je ne sais quoi, qui fait le charme ; quelquefois un refus, que sais-je ? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant : cela dit une fois, elle nous aiment, nous aiment ! (quand elles nous aiment ;) & sont si complaisantes, & si constamment obligeantes, & toujours, & sans relâche, qu'on est tout surpris un beau soir, de trouver la satiété où l'on reherchait le bonheur.

LA COMTESSE *à part.*

Ah ! quelle leçon !

LE COMTE.

En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles ; c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveller à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession, par celui de la variété.

LA COMTESSE, *piquée.*

Donc elles doivent tout ? . . . .

LE COMTE, *riant.*

Et l'homme rien ? Changerons-nous la marche de la nature ? Notre tâche à nous, fut de les obtenir : la leur . . . .

LA COMTESSE.

La leur ?

LE COMTE

Est de nous retenir ; on l'oublie trop.

LA COMTESSE.

Ce ne ſera pas moi.

LE COMTE.

Ni moi.

FIGARO *à part.*

Ni moi.

SUZANNE *à part.*

Ni moi.

LE COMTE *prend la main de ſa femme.*

Il y a de l'écho ici, parlons plus bas. Tu n'as nul beſoin d'y ſonger, toi que l'amour a faite & ſi vive & ſi jolie! avec un grain de caprice, tu ſeras la plus agaçante maitreſſe. (*Il la baiſe au front.*) Ma Suzanne, un Caſtillan n'a que ſa parole. Voici tout l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai plus ſur le délicieux moment que tu m'accordes. Mais comme la grace que tu daignes y mettre, eſt ſans prix ; j'y joindrai ce brillant, que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE *une réverance.*

Suzanne accepte tout.

FIGARO *à part.*

On n'eſt pas plus coquine que cela.

SUZANNE *à part.*

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE *à part.*

Elle eſt intéreſſée ; tant mieux.

LA COMTESSE *regarde au fond.*

Je vois des flambeaux.

LE COMTE.

Ce ſont les apprèts de ta noce : entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons, pour les laiſſer paſſer ?

LA COMTESSE.

Sans lumière ?

LE COMTE *l'entraine doucement.*

A quoi bon ? nous n'avons rien à lire.

FIGARO *à part.*

Elle y va, ma foi ! je m'en doutais.

(*Il s'avance.*)

LE COMTE *groſſit ſa voix en ſe retournant.*

Qui paſſe ici ?

FIGARO *en colère.*

Paſſer ! on vient exprès.

LE COMTE, *bas à la Comteſſe.*

C'eſt Figaro !... (*Il s'enfuit.*)

LA COMTESSE.

Je vous ſuis.

(*Elle entre dans le pavillon à ſa droite, pendant que le Comte ſe perd dans le bois, au fond.*)

SCENE VIII.

FIGARO, SUZANNE, *dans l'obſcurité.*

FIGARO, *cherche à voir où vont le Comte & la Comteſſe, qu'il prend pour Suzanne.*

JE n'entends plus rien ; ils ſont entrés ; m'y voilà. (*D'un ton altéré.*) Vous autres, époux mal-adroits, qui tenez des eſpions à gages, & tournez des mois entiers autour d'un ſoupçon, ſans l'aſſeoir ; que ne m'imitez-vous ? dès le premier jour je ſuis ma femme, & je l'écoute ; en un tour de main on eſt au fait : c'eſt charmant, plus de doutes ; on ſait à quoi s'en tenir. (*Marchant vivement.*) Heureuſement que je ne m'en ſoucie guere, & que ſa trahiſon ne me fait plus rien du tout. Je les tiens donc enfin.

SUZANNE, *qui s'eſt avancée doucement dans l'obſcurité.* (*A part.*) Tu vas payer tes beaux ſoupçons. (*Du ton de voix de la Comteſſe.*) Qui va là ?

FIGARO, *extravagant.*

Qui va là ? Celui qui voudrait de bon cœur que la peſte eût étouffé en naiſſant...

SUZANNE, *du ton de la Comteſſe.*

Eh ! mais, c'eſt Figaro !

FIGARO, *regarde & dit vivement.*

Madame la Comteſſe !

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *vîte.*

Ah ! Madame, que le ciel vous amene à propos ! Où croyez-vous qu'eſt Monſeigneur ?

SUZANNE.

Que m'importe un ingrat ! Dis-moi ?...

FIGARO, *plus vîte.*

Et Suzanne mon épouſée, où croyez-vous qu'elle ſoit ?

SUZANNE.

Mais parlez bas.

FIGARO, *très-vîte.*

Cette Suzon qu'on croyait ſi vertueuſe, qui feſait de la réſervée ! Ils ſont enfermés là-dedans. Je vais appeller.

SUZANNE *lui fermant la bouche avec ſa main, oublie de déguiſer ſa voix.*

N'appellez pas.

FIGARO, *à part.*

Eh c'eſt Suzon ! God-dam !

SUZANNE, *du ton de la Comteſſe.*

Vous paraiſſez inquiet.

FIGARO, *à part.*

Traîtreſſe ! qui veut me ſurprendre !

SUZANNE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO.

En sentez-vous le vif desir?

SUZANNE.

Je ne serais donc pas de mon sexe! Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, *confidemment.*

Madame, il n'y a personne ici de trop. Celui des femmes... les vaut tous.

SUZANNE, *à part.*

Comme je le souffletterais!

FIGARO, *à part.*

Il serait bien gai qu'avant la noce!

SUZANNE.

Mais qu'est-ce qu'une telle vengeance, qu'un peu d'amour n'assaisonne pas?

FIGARO.

Par-tout où vous n'en voyez point, croyez que le respect dissimule.

SUZANNE, *piquée.*

Je ne sais si vous le pensez de bonne foi; mais vous ne le dites pas de bonne grace.

FIGARO, *avec une chaleur comique, à genoux.*

Ah! Madame, je vous adore. Examinez le tems, le lieu, les circonstances; & que le dépit supplée en vous, aux graces qui manquent à ma priere.

SUZANNE, *à part.*

La main me brûle.

FIGARO, *à part.*

Le cœur me bat.

SUZANNE.

Mais Monsieur, avez-vous songé?...

FIGARO.

Oui, Madame, oui, j'ai songé.

SUZANNE.

.... Que pour la colere & l'amour...

FIGARO.

....Tout ce qui se differe est perdu. Votre main, Madame?

SUZANNE, *de sa voix naturelle, & lui donnant un soufflet.*

La voilà.

FIGARO.

Ah Demonio! quel soufflet!

SUZANNE, *lui en donne un second.*

Quel soufflet! & celui-ci!

FIGARO.

Et *ques-à-quo!* de par le diable! est-ce ici la journée des tapes?

SUZANNE, *le bat à chaque phrase.*

Ah! *ques-à-quo?* Suzanne: & voilà pour tes soupçons voilà pour tes vengeances & pour tes trahisons, tes expédiens tes injures & tes projets, C'est-il çà de l'amour? dis donc comme ce matin.

FIGARO, *rit en se relevant.*

Santa Barbara! oui, c'eſt de l'amour. Oh bonheur! oh délices! ô cent fois heureux Figaro! Frappe, ma bien aimée, ſans te laſſer. Mais quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtriſſures, regarde avec bonté, Suzon, l'homme le plus fortuné, qui fut jamais battu par une femme.

SUZANNE.

Le plus fortuné! bon frippon, vous n'en ſéduiſiez pas moins la Comteſſe, avec un ſi trompeur babil, que m'oubliant moi-même, en vérité, c'était pour elle que je cédais.

FIGARO.

Ai-je pu me méprendre, au ſon de ta jolie voix?

SUZANNE, *en riant.*

Tu m'as reconnue? Ah, comme je m'en vengerai!

FIGARO.

Bien roſſer & garder rancune, eſt auſſi par trop féminin! Mais dis-moi donc par quel bonheur je te vois là, quand je te croyais avec lui; & comment cet habit qui m'abuſait, te montre enfin innocente...

SUZANNE.

Eh c'eſt toi qui es un innocent, de venir te prendre au piége apprêté pour un autre! Eſt-ce notre faute à nous, ſi voulant muſeler un renard, nous en attrapons deux?

FIGARO.

Qui donc prend l'autre?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme?

SUZANNE

Sa femme.

FIGARO, *follement*

Ah Figaro, pends-toi; tu n'a pas deviné celui-là! — Sa femme? O douze ou quinze mille fois ſpirituelles femelles! — Ainſi les baiſers de cette ſalle?

SUZANNE.

Ont été donnés à Madame.

FIGARO.

Et celui du Page?

SUZANNE, *riant.*

A Monſieur.

FIGARO.

Et tantôt derriere le fauteuil?

SUZANNE.

A perſonne.

FIGARO.

En êtes-vous ſûre?

SUZANNE, *riant.*

Il pleut des ſoufflets, Figaro.

FIGARO, *lui baise la main.*

Ce sont des bijoux que les tiens. Mais ce lui du Comte, était de bonne guerre.

SUZANNE.

Allons, superbe ! humilie-toi.

FIGARO, *fait tout ce qu'il annonce.*

Cela est juste ; à genoux, bien courbé, prosterné, ventre à terre.

SUZANNE, *en riant.*

Ah ce pauvre Comte ! quelle peine il s'est donné...

FIGARO, *se releve sur ses genoux.*

.... Pour faire la conquête de sa femme !

SCENE IX.

LE COMTE, *entre par le fond du théâtre, & va droit au pavillon à sa droite.* FIGARO, SUZANNE.

LE COMTE, *à lui-même.*

JE la cherche en vain dans le bois, elle est peut-être entrée ici.

SUZANNE, *à Figaro, parlant bas.*

C'est lui.

LE COMTE, *ouvrant le pavillon.*

Suzon es-tu là-dedans ?

FIGARO, *bas.*

Il la cherche, & moi je croyais...

SUZANNE, *bas.*

Il ne l'a pas reconnue.

FIGARO.

Achevons-le, veux-tu ? (*Il lui baise la main.*)

LE COMTE *se retourne.*

Un homme aux pieds de la Comtesse ! .... Ah ! je suis sans armes. (*Il s'avance.*)

FIGARO *se relève tout-à-fait en déguisant sa voix.*

Pardon, Madame, si je n'ai pas réflechi que ce rendez-vous ordinaire, était destiné pour la noce.

LE COMTE.

C'est l'homme du cabinet de ce matin. (*Il se frappe le front.*)

FIGARO *continue.*

Mais il ne sera pas dit qu'un obstacle aussi sot, aura retardé nos plaisirs.

LE COMTE *à part.*

Massacre, mort, enfer !

FIGARO *la conduisant au cabinet.*

(*Bas.*) Il jure. (*Haut.*) Pressons - nous donc, Madame, & réparons le tort qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai sauté par la fenêtre.

LE COMTE *à part.*

Ah ! tout se découvre enfin.

SUZANNE *près du pavillon à sa gauche.*

Avant d'entrer, voyez si personne n'a suivi. (*Il la baise au front.*)

LE COMTE, *s'écrie.*

Vengeance !

Suzanne s'enfuit dans le pavillon où sont entrés Fanchette, Marceline & Chérubin.

SCENE X.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE *saisit le bras de Figaro.*

FIGARO *jouant la frayeur excessive.*

C'EST mon maître !

LE COMTE *le reconnaît.*

Ah scélérat, c'est toi ! Holà quelqu'un, quelqu'un ?

SCENE XI.

PEDRILLE, LE COMTE, FIGARO.

PÉDRILLE *botté.*

MONSEIGNEUR, je vous trouve enfin.

LE COMTE.

Bon, c'est Pédrille. Es-tu tout seul ;

PÉDRILLE.

Arrivant de Séville, à étriple cheval.

LE COMTE.

Approche-toi de moi, & crie bien fort.

PEDRILLE *criant à tue tête.*

Pas plus de Page que sur ma main. Voilà le paquet.

LE COMTE *le repousse.*

Eh l'animal !

PEDRILLE.

Monseigneur me dit de crier.

LE COMTE *tenant toujours Figaro.*

Pour appeller. — Holà quelqu'un ; si l'on m'entend, accourez tous ?

PÉDRILLE.

Figaro & moi, nous voilà deux ; que peut-il donc vous arriver ?

SCENE XII.

Les Acteurs précédens, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPPE-SOLEIL, *toute la noce accourt avec des flambeaux.*

BARTHOLO *à Figaro.*

TU vois qu'à ton premier signal....

LE COMTE *montrant le pavillon à sa gauche.*

Pédrille, empare-toi de cette porte.

(Pédrille y va.)

BAZILE *bas à Figaro.*

Tu l'as surpris avec Suzanne ?

LE COMTE *montrant Figaro.*

Et vous, tous mes vassaux, entourez-moi cet homme, & m'en répondez sur la vie.

BAZILE.

Ha ! ha !

LE COMTE *furieux.*

Taisez-vous donc. *(A Figaro d'un ton glacé.)* Mon Cavalier, répondez-vous à mes questions ?

FIGARO *froidement.*

Eh ! qui pourrait m'en exempter, Monseigneur ! Vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE *se contenant.*

Hors à moi-même !

ANTONIO.

C'est çà parler.

LE COMTE *reprend sa colere*

Non, si quelque chose pouvait augmenter ma fureur, ce serait l'air calme qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des soldats qui tuent & se font tuer, pour des intérêts qu'ils ignorent ? Je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE *hors de lui.*

O rage ! *(Se contenant.)* Homme de bien qui feignez d'ignorer ! nous ferez-vous au moins la faveur de nous dire, quelle est la dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon ?

FIGARO *montrant l'autre avec malice.*

Dans celui-là ?

LE COMTE *vîte.*

Dans celui-ci.

FIGARO *froidement.*

C'est différent. Une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulieres.

BAZILE *étonné.*

Ha, ha !

LE COMTE *vîte.*

Vous l'entendez, Messieurs.

BARTHOLO *étonné.*

Nous l'entendons ?

LE COMTE *à Figaro.*

Et cette jeune personne a-t-elle un autre engagement que vous sachiez ?

FIGARO *froidement.*

Je sais qu'un grand Seigneur s'en est occuppé quelque tems : mais

mais, soit qu'il l'ait négligée, ou que je lui plaise mieux qu'un plus aimable; elle me donne aujourd'hui la préférence.

LE COMTE *vivement.*

La préf.... (*Se contenant.*) Au moins il est naïf! car ce qu'il avoue, Messieurs, je l'ai oui, je vous jure, de la bouche même de sa complice.

BRID'OISON *stupéfait.*

Sa-a complice!

LE COMTE *avec fureur.*

Or quand le déshonneur est public, il faut que la vengeance le soit aussi.

(*Il entre dans le pavillon.*)

SCENE XIII.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *hors* LE COMTE.

ANTONIO.

C'EST juste.

BRID'OISON *à Figaro.*

Qui-i donc a pris la femme de l'autre?

FIGARO *en riant.*

Aucun n'a eu cette joie là.

SCENE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE COMTE, CHÉRUBIN.

LE COMTE *parlant dans le pavillon & attirant quelqu'un qu'on ne voit pas encor.*

Tous vos efforts sont inutiles, vous êtes perdue, Madame, & votre heure est bien arrivée! (*Il sort sans regarder.*) Quel bonheur qu'aucun gage d'une union aussi détestée...

FIGARO *s'écrie.*

Chérubin!

LE COMTE.

Mon Page?

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE *hors de lui, à part.*

Et toujours le Page endiablé! (*A Chérubin.*) Que fesiez-vous dans ce sallon?

CHÉRUBIN *timidement.*

Je me cachais, comme vous l'avez ordonné.

PEDRILLE.

Bien la peine de crever un cheval!

LE COMTE.

Entres-y toi, Antonio; conduis devant son juge, l'infâme qui m'a déshonoré.

BRID'OISON.

C'est Madame que vous y-y cherchez?

ANTONIO.

L'y a, parguenne, une bonne Providence ; vous en avez tant fait dans le pays......

LE COMTE *furieux.*

Entre donc. (*Antonio entre.*)

SCENE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté* ANTONIO.

LE COMTE.

Vous allez voir, Messieurs, que le Page n'y était pas seul.

CHERUBIN *timidement.*

Mon sort eût été trop cruel, si quelqu'ame sensible n'en eût adouci l'amertume.

SCENE XVI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ANTONIO, FANCHETTE.

ANTONIO *attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encor.*

Allons, Madame, il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sçait que vous y êtes entrée.

FIGARO *s'écrie,*

La petite cousine!

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Fanchette!

ANTONIO *se retourne & s'écrie.*

Ah palsémbleu! Monseigneur, il est gaillard de me choisir, pour montrer à la compagnie que c'est ma fille qui cause tout ce train-là!

LE COMTE *outré.*

Qui la savait là-dedans ?

(*Il veut rentrer.*)

BARTHOLO *au-devant.*

Permettez, monsieur le Comte ; ceci n'est pas plus clair. Je suis de sang froid, moi.

(*Il entre.*)

BRID'OISON.

Voilà une affaire au-aussi trop embrouillée.

SCENE XVII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, MARCELINE.

BARTHOLO *parlant en dedans, & sortant.*

Ne craignez rien, Madame, il ne vous sera fait aucun mal. J'en répons. (*Il se retourne & s'écrie.*) Marceline!

BAZILE.

Ha, ha!



Au moins je serez du nombre .

A cette instant tous le Monde tombe a genoux excepté Bridoison.

Se Vend chez Leblanc fils a St

FIGARO *riant.*

Hé quelle folie ! ma mere en eſt ?

ANTONIO.

A qui pis ſera.

LE COMTE *outré.*

Que m'importe à moi ? La Comteſſe....

SCENE XVIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, SUZANNE.

SUZANNE *ſon éventail ſur le viſage.*

LE COMTE.

...... AH ! la voici qui ſort. (*Il la prend violemment par le bras.*) Que croyez-vous, Meſſieurs, que mérite une odieuſe....

SUZANNE *ſe jette à genoux la tête baiſſée.*

LE COMTE.

Non, non.

FIGARO *ſe jette à genoux de l'autre côté.*

LE COMTE *plus fort.*

Non, non.

MARCELINE *ſe jette à genoux devant lui.*

LE COMTE *plus fort.*

Non, non.

TOUS *ſe mettent à genoux, excepté Brid'oiſon.*

LE COMTE *hors de lui.*

Y fuſſiez-vous un cent.

SCENE DERNIERE.

TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LA COMTESSE *ſort de l'autre pavillon.*

LA COMTESSE *ſe jette à genoux.*

AU moins je ferai nombre.

LE COMTE *regardant la Comteſſe & Suzanne.*

Ah, qu'eſt-ce que je vois !

BRID'OISON *riant.*

Eh pardi c'è-eſt Madame.

LE COMTE *veut relever la Comteſſe.*

Quoi c'était vous, Comteſſe ? (*D'un ton ſuppliant.*) Il n'y a qu'un pardon bien généreux...

LA COMTESSE *en riant.*

Vous diriez, *non*, *non*, à ma place ; & moi pour la troiſiéme fois d'aujourd'hui, je l'accorde ſans condition. (*Elle ſe releve.*)

SUZANNE *ſe releve.*

Moi auſſi.

MARCELINE *ſe releve.*

Moi auſſi.

FIGARO *se relevent.*

Moi aussi ; il y a de l'écho ici.

Tous se relevent.

LE COMTE.

De l'écho ! — J'ai voulu ruser avec eux ; ils m'ont traité comme un enfant !

LA COMTESSE *en riant.*

Ne le regrettez pas, Monsieur le Comte.

FIGARO *s'essuyant les genoux avec son chapeau.*

Une petite journée comme celle ci, forme bien un Ambassadeur.

LE COMTE *à Suzanne.*

Ce billet fermé d'une épingle ?....

SUZANNE.

C'est Madame qui l'avait dicté.

LE COMTE.

La réponse lui en est bien due.

(Il baise la main de la Comtesse.)

LA COMTESSE.

Chacun aura ce qui lui appartient.

(Elle donne la bourse à Figaro, & le diamant à Suzanne.)

SUZANNE *à Figaro.*

Encor une dot.

FIGARO *frappant la bourse dans sa main.*

Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher !

SUZANNE.

Comme notre mariage.

GRIPPE-SOLEIL.

Et la jarretiere de la mariée, l'aurons-je ?

LA COMTESSE *arrache le ruban qu'elle a tant gardé dans son sein, & le jette à terre.*

La jarretiere ? elle était avec ses habits ; la voilà.

LES GARÇONS *de la noce veulent la ramasser.*

CHERUBIN *plus alerte, court la prendre & dit :*

Que celui qui la veut, vienne me la disputer.

LE COMTE *en riant, au Page.*

Pour un Monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de gai à certain soufflet de tantôt ?

CHERUBIN *recule en tirant à moitié son épée.*

A moi, mon Colonel ?

FIGARO *avec une colere comique.*

C'est sur ma joue qu'il l'a reçu : voilà commme les grands font justice !

LE COMTE *riant.*

C'est sur sa joue ? Ah, ah, ah, qu'en dites-vous donc, ma chere Comtesse ?

LA COMTESSE *absorbée, revient à elle, & dit avec sensibilité :*

Ah ! oui, cher Comte, & pour la vie, sans distraction, je vous le jure.

LE COMTE *frappant sur l'épaule du Juge.*

Et vous, Don-Brid'oison, votre avis maintenant?

BRID'OISON.

Su-ur tout ce que je vois, monsieur le Comte?....... Ma-a foi, pour moi je-e ne sais que vous dire: voilà ma façon de penser.

TOUS ENSEMBLE.

Bien jugé.

FIGARO.

J'étais pauvre, on me méprisait. J'ai montré quelque esprit, la haine est accourue. Une jolie femme & de la fortune....

BARTHOLO *en riant.*

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Est-il possible?

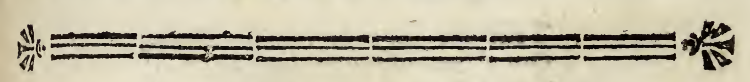
BARTHOLO.

Je les connais.

FIGARO *saluant les Spectateurs.*

Ma femme & mon bien mis à part, tous me feront honneur & plaisir.

On joue la ritournelle du Vaudeville. (Air noté.)



VAUDEVILLE.

BAZILE.

Premier Couplet.

Triple dot, femme superbe,
Que de biens pour un époux?
D'un Seigneur, d'un Page imberbe,
Quelque sot seroit jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe
L'homme adroit fait son profit,

FIGARO.

Je le sais...

(*Il chante.*) *Gaudeant bene nati....*

BAZILE.

Non...

(*Il chante.*) *Gaudeat bene* nanti.

SUZANNE.

Second Couplet.

Qu'un mari sa foi trahisse,
Il s'en vante, & chacun rit;

Que ſa femme ait un caprice ;
S'il l'accuſe on la punit.
De cette abſurde injuſtice,
Faut-il dire le pourquoi ?
Les plus forts ont fait la loi... *bis.*

FIGARO.

Troiſieme Couplet.

Jean Jannot, jaloux riſible,
Veut unir femme & repos ;
Il achete un chien terrible
Et le láche en ſon enclos :
La nuit, quel vacarme horrible !
Le chien court, tout eſt mordu,
Hors l'amant qui l'a vendu... *bis.*

LA COMTESSE.

Quatrieme Couplet.

Telle eſt fiere & répond d'elle,
Qui n'aime plus ſon mari ;
Telle autre preſque infidele,
Jure de n'aimer que lui.
La moins folle, hélas! eſt celle
Qui ſe veille en ſon lien,
Sans oſer jurer de rien... *bis.*

LE COMTE.

Cinquieme Couplet.

D'une femme de Province,
A qui ſes devoirs ſont chers,
Le ſuccès eſt aſſez mince :
Vive la femme aux grands airs !
Semblable à l'écu du Prince,
Sous le coin d'un ſeul époux,
Elle ſert au bien de tous... *bis.*

MARCELINE.

Sixieme Couplet,

Chacun ſait la tendre mere
Dont il a reçu le jour :
Tout le reſte eſt un myſtere,
C'eſt le ſecret de l'amour ;

FIGARO, *continue l'air.*

Ce ſecret met en lumiere,
Comment le fils d'un butor,
Vaut ſouvent ſon péſant d'or... *bis.*

Septieme Couplet.

Par le ſort de la naiſſance,
L'un eſt Roi, l'autre eſt Berger;
Le haſard fit leur diſtance;
L'eſprit ſeul peut tout changer.
De vingt Rois que l'on encenſe,
Le trépas briſe l'autel;
Et Voltaire eſt immortel... *bis.*

CHÉRUBIN.

Huitieme Couplet.

Sexe aimé, ſexe volage,
Qui tourmentez nos beauxjours;
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre eſt votre image;
Tel paraît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner... *bis.*

SUZANNE.

Neuvieme Couplet.

Si ce gai, ce fol ouvrage.
Renfermait quelque leçon;
En faveur du badinage,
Faites grace à la raiſon.
Ainſi la nature ſage
Nous conduit, dans nos deſirs,
A ſon but, par les plaiſirs... *bis.*

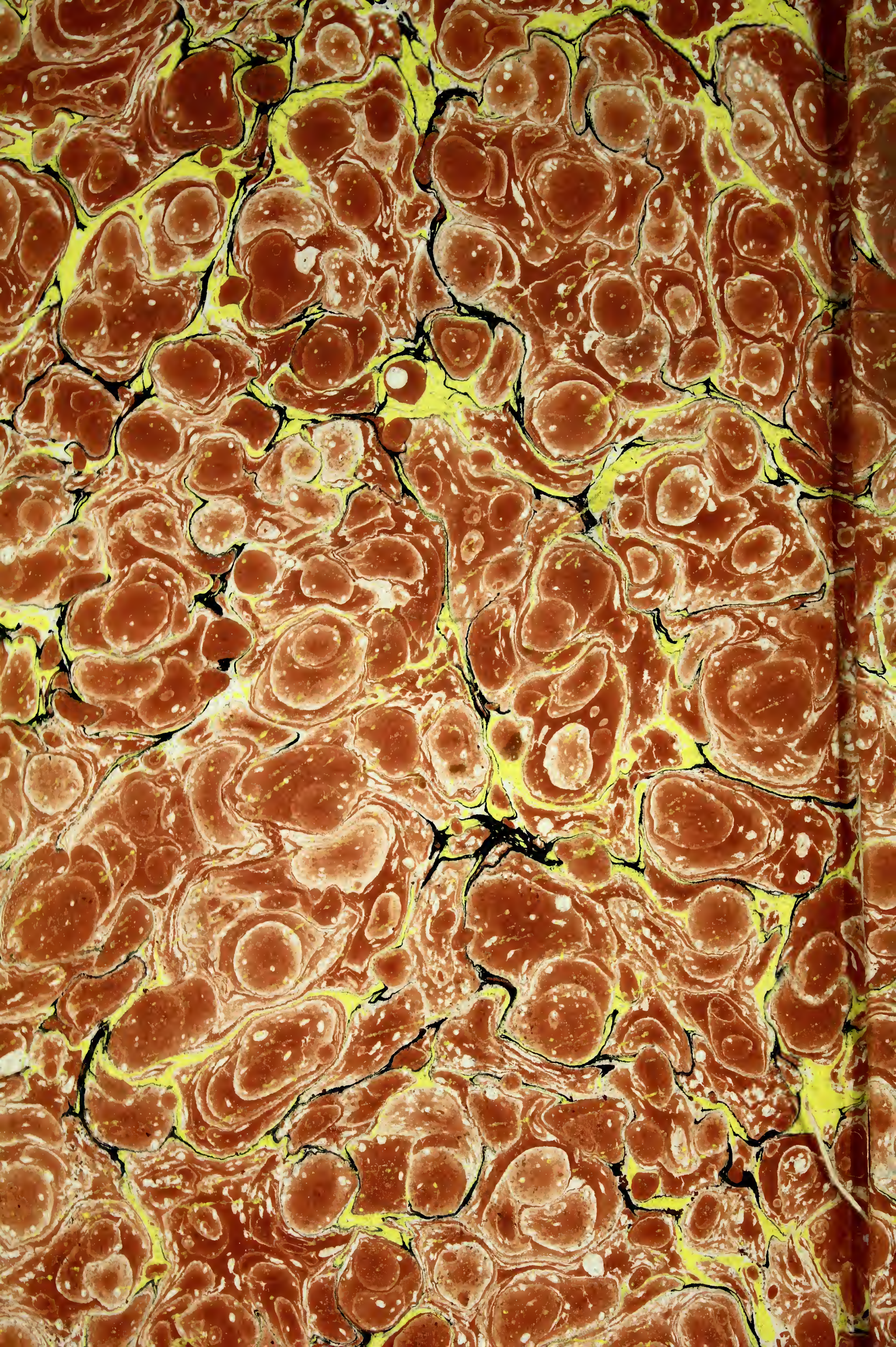
BRID'OISON.

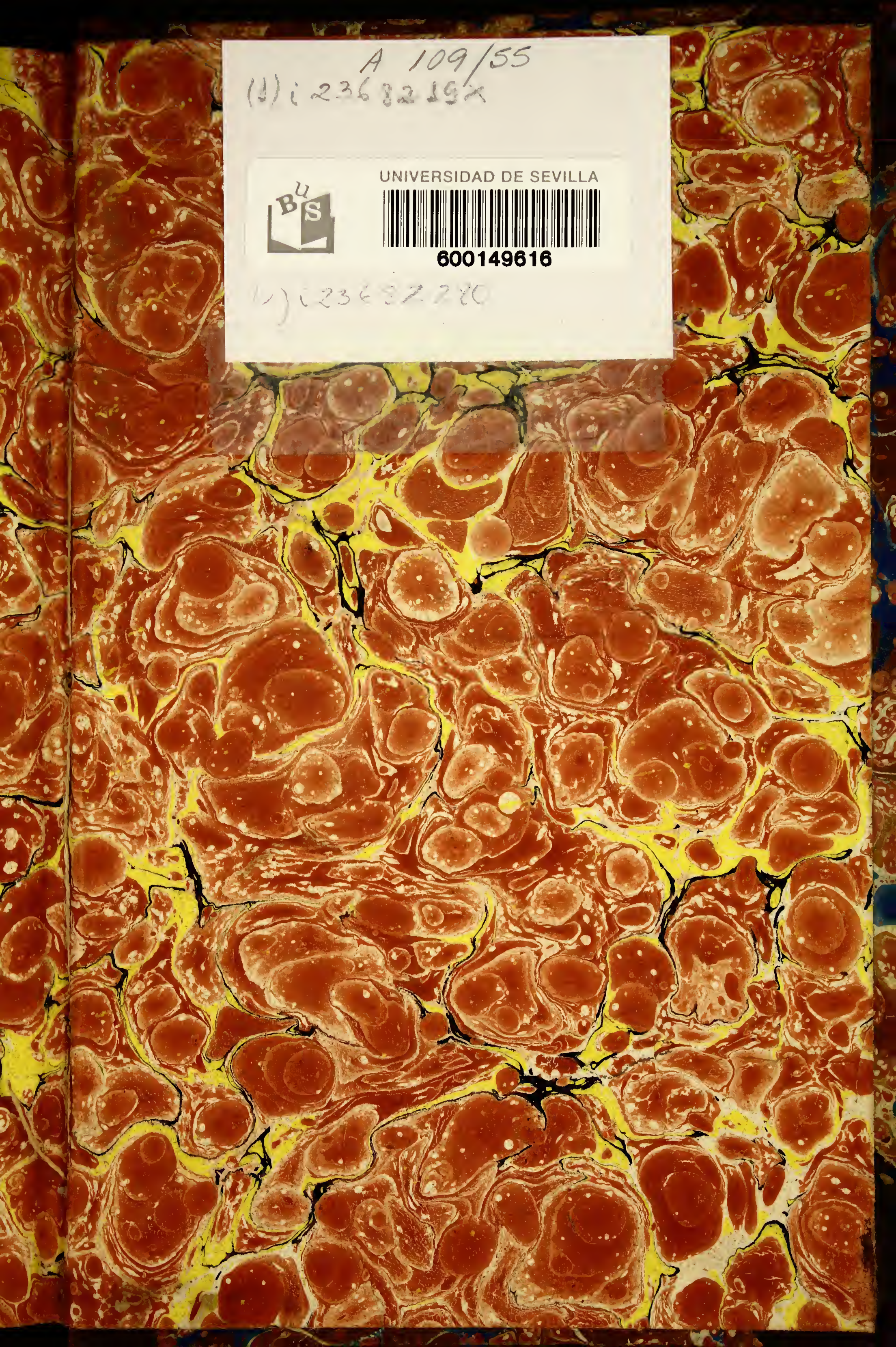
Dixieme Couplet.

Or, Meſſieurs, la Co-omédie,
Que l'on juge en ce-et inſtant;
Sauf erreur, nous pein-eint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peſte, il crie;
Il s'agite en cent fa-açons;
Tout fini-it par des chanſons.... *bis.*

BALLET GÉNÉRAL.

Fin du cinquieme & dernier Acte.




A 109/55
UNIVERSIDAD DE SEVILLA
BUS
600149616

